



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Confined to library

Imperfect pp 55-58 missing.



~~L 273 (Final)~~

VD3. F.1757 Cupboard 7



1866.

Fund Schloss  
4

861  
49

[Diderot (Denis)]

33077

*Litha naturalis a. autumn.*



LE  
**FILS NATUREL,**

O U

**LES EPREUVES  
 DE LA VERTU.**

*COMEDIE*

**EN CINQ ACTES, ET EN PROSE,**

Avec l'Histoire véritable de la Piece.

*Interdum speciosa locis, morataque rectè  
 Fabula, nullius veneris, sine pondere & arte,  
 Valdiùs oblectat populum, meliùsque moratur  
 Quàm versus ignopes rerum nugæque canora.*

*Horat. Art. Poet.*

**A AMSTERDAM.**

---

**M. DCC. LVII.**

MES MATHURÉES

OU

MES ÉPREUVES

DE LA VERTU.

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR M. DE LA PIERRE.

Bibliothèque de la Faculté de Médecine  
 28 FEB 1940  
 UNIVERSITÉ DE TORONTO  
 110 SPADINA AVENUE  
 TORONTO, CANADA

A AMSTERDAM.

M. DCCLVII.

---

**L**E fixieme Volume de l'Encyclopédie venoit de paroître , & j'étois allé chercher à la campagne du repos & de la fanté ; lorsqu'un événement , non moins intereffant par les circonstances que par les personnes , devint l'étonnement & l'entretien du canton. On n'y parloit que de l'homme rare qui avoit eu , dans un même jour , le bonheur d'exposer fa vie pour son ami , & le courage de lui facrifier fa paffion , fa fortune & fa liberté.

Je voulus connoître cet homme. Je le connus , & je le trouvai tel qu'on me l'avoit peint , sombre & mélancolique. Le chagrin & la douleur , en fortant d'une ame où ils avoient habité trop long-tems , y avoient laiffé la triffefte. Il étoit triffe dans fa converfation & dans fon maintien , à-moins qu'il ne parlât de la vertu , ou qu'il n'éprouvât les transports qu'elle caufe à ceux qui en font fortement épris. Alors vous euffiez dit qu'il fe transfiguroit. La

férenité se déployoit sur son visage. Ses yeux prenoient de l'éclat & de la douceur. Sa voix avoit un charme inexprimable. Son discours devenoit pathétique. C'étoit un enchaînement d'idées austeres & d'images touchantes qui tenoient l'attention suspendue & l'ame ravie. Mais comme on voit le soir, en automne, dans un tems nébuleux & couvert, la lumière s'échapper d'un nuage, briller un moment, & se perdre en un ciel obscur; bientôt sa gaieté s'éclipsait, & il retomboit tout-à-coup dans le silence & la mélancolie.

Tel étoit Dorval. Soit qu'on l'eût prévenu favorablement, soit qu'il y ait, comme on le dit, des hommes faits pour s'aimer sitôt qu'ils se rencontreront, il m'accueillit d'une maniere ouverte qui surprit tout le monde, excepté moi; & dès la seconde fois que je le vis, je crus pouvoir, sans être indiscret, lui parler de sa famille, & de ce qui venoit de s'y passer. Il satisfit à mes questions. Il me raconta son histoire. Je tremblai avec lui des épreuves aux-

quelles l'homme de bien est quelquefois exposé ; & je lui dis qu'un ouvrage dramatique dont ces épreuves seroient le sujet , seroit impression sur tous ceux qui ont de la sensibilité , de la vertu , & quelque idée de la foiblesse humaine.

Hélas ! me répondit-il en soupirant , vous avez eu la même pensée que mon pere. Quelque tems après son arrivée , lorsqu'une joie plus tranquille & plus douce commençoit à succéder à nos transports , & que nous goûtions le plaisir d'être assis les uns à côté des autres , il me dit :

*Dorval , tous les jours je parle au Ciel de ROSALIE & de toi. Je lui rends graces de vous avoir conservés jusqu'à mon retour , mais sur-tout de vous avoir conservés innocens. Ah ! mon fils , je ne jette point les yeux sur ROSALIE , sans frémir du danger que tu as couru. Plus je la vois , plus je la trouve honnête & belle ; plus ce danger me paroît grand. Mais le Ciel qui veille aujourd'hui sur nous , veut nous abandonner demain. Nul de nous ne connoît son sort. Tous*

ce que nous savons , c'est qu'à mesure que la vie s'avance , nous échappons à la méchanceté qui nous suit. Voilà les réflexions que je fais toutes les fois que je me rappelle ton histoire. Elles me consolent du peu de tems qui me reste à vivre ; & si tu voulais , ce seroit la morale d'une Piece dont une partie de notre vie seroit le sujet , & que nous représenterions entre nous.

« Une Piece , mon pere ! . . . »

Oui , mon enfant. Il ne s'agit point d'élever ici des treteaux , mais de conserver la mémoire d'un événement qui nous touche , & de le rendre comme il s'est passé . . . Nous le renouvelerions nous-mêmes , tous les ans , dans cette maison , dans ce salon. Les choses que nous avons dites , nous les redirions. Tes enfans en feroient autant , & les leurs , & leurs descendans. Et je me survivrois à moi-même , & j'irois converser ainsi , d'âge en âge , avec tous mes neveux . . . Dorval , penses-tu qu'un ouvrage qui leur transmettroit nos propres idées , nos vrais sentimens , les discours que nous avons tenus dans une

*des circonstances les plus importantes de notre vie, ne valût pas mieux que des portraits de famille qui ne montrent de nous qu'un moment de notre visage.*

« C'est-à-dire que vous m'ordonnez de »  
 » peindre votre ame, la mienne, celles  
 » de *Constance*, de *Clairville*, & de *Rosa-*  
 » *lie*. Ah, mon pere, c'est une tâche au-  
 » dessus de mes forces, & vous le savez  
 » bien » !

*Ecoute ; je prétends y faire mon rôle une fois avant que de mourir ; & pour cet effet j'ai dit à ANDRÉ de serrer dans un coffre les habits que nous avons apportés des prisons.*

« Mon pere . . . ».

*Mes enfans ne m'ont jamais opposé de refus ; ils ne voudront pas commencer si tard.*

En cet endroit, Dorval détournant son visage, & cachant ses larmes, me dit du ton d'un homme qui contraignoit sa douleur . . . la piece est faite . . . Mais celui qui l'a commandée n'est plus . . . Après un moment de silence, il ajoûta . . . Elle étoit restée-là cette Piece, & je l'avois

presque oubliée ; mais ils m'ont répété si souvent que c'étoit manquer à la volonté de mon pere, qu'ils m'ont persuadé ; & Dimanche prochain nous nous acquittons pour la premiere fois d'une chose qu'ils s'accordent tous à regarder comme un devoir.

Ah, Dorval, lui dis-je, si j'osois! . . . Je vous entends, me répondit-il; mais croyez-vous que ce soit une proposition à faire à *Constance*, à *Clairville*, & à *Rosalie*. Le sujet de la Piece vous est connu ; & vous n'aurez pas de peine à croire qu'il y a quelques scenes où la présence d'un étranger gêneroit beaucoup. Cependant c'est moi qui fais ranger le salon. Je ne vous promets point. Je ne vous refuse pas. Je verrai.

Nous nous séparâmes Dorval & moi. C'étoit le lundi. Il ne me fit rien dire de toute la semaine. Mais le Dimanche matin il m'écrivit . . . . *Aujourd'hui, à trois heures précises, à la porte du Jardin . . . .* Je m'y rendis. J'entrai dans le salon par la



fenêtre ; & Dorval qui avoit écarté tout le monde me plaça dans un coin , d'où , fans être vû , je vis & j'entendis ce qu'on va lire , excepté la dernière scene. Une autre fois je dirai pourquoi je n'entendis pas la dernière scene.

---

*Voici les noms des Personnages réels de la Piece,  
avec ceux des Acteurs qui pourroient les  
remplacer.*

**LYSIMOND**, *pere de Dorval  
& de Rosalie,* M. Sarrazin.  
**DORVAL**, *filz naturel de Ly-  
simond, & ami de Clairville,* M. Grandval.  
**ROSALIE**, *fille de Lyfimonnd,* Melle. Gauffin.  
**JUSTINE**, *suivante de Rosalie,* Melle. Dangeville.  
**ANDRÉ**, *domestique de Lyfi-  
mond,* M. Le Grand.  
**CHARLES**, *valet de Dorval,* M. Armand.  
  
**CLAIRVILLE**, *ami de Dor-  
val & amant de Rosalie,* M. Lequin.  
**CONSTANCE**, *jeune veuve,  
sœur de Clairville,* Melle. Clairon.  
**SYLVESTRE**, *valet de Clairville,* . . . . .  
**Autres Domestiques** de la maison de Clairville.

*La Scene est à Saint-Germain-en-Laye.*

**L'action commence avec le jour, & se passe dans  
un salon de la maison de Clairville.**

---

LE  
FILS NATUREL,  
OU  
LES ÉPREUVES  
DE LA VERTU.  
COMÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

---

SCÈNE I.

*La Scene est dans un salon. On y voit un clavecin, des chaises, des tables de jeu; sur une de ces tables un trictrac; sur une autre quelques brochures; d'un côté un métier à tapisserie, &c. . . dans le fond un canapé, &c.*

DORVAL seul.

*Il est en habit de campagne, en cheveux négligés; assis dans un fauteuil, à côté d'une table sur laquelle il y a des brochures. Il*

*parôit agité. Après quelques mouvemens violens , il s'appuie sur un des bras de son fauteuil , comme pour dormir. Il quite bientôt cette situation. Il tire sa montre , & dit :*

**A** *Peine est-il fix heures. Il se jette sur l'autre bras de son fauteuil ; mais il n'y est pas plutôt qu'il se releve , & dit ,*

*Je ne faurois dormir.*

*Il prend un livre qu'il ouvre au hasard , & qu'il referme presque sur le champ , & dit :*

*Je lis sans rien entendre*

*Il se leve. Il se promene , & dit :*

*Je ne peux m'éviter . . . . Il faut sortir d'ici . . . Sortir d'ici ! Et j'y suis enchaîné ! J'aime ! . . . (comme effrayé) & qui aimai-je ? . . . J'ose me l'avouer ; malheureux , & je reste. (Il appelle violemment) Charles. Charles.*

---

SCÈNE II. (*Cette Scène marche vite.*)

DORVAL, CHARLES.

(*Charles croit que son maître demande son chapeau & son épée; il les apporte, les pose sur un fauteuil, & dit :*

**M** CHARLES.  
Monsieur, ne vous faut-il plus rien?

DORVAL.  
Des chevaux; ma chaise.

CHARLES.  
Quoi, nous partons!

DORVAL.  
A l'instant. (*Il est assis dans le fauteuil; & tout en parlant, il ramasse des livres, des papiers, des brochures, comme pour en faire des paquets.*)

CHARLES.  
Monsieur, tout dort encore ici.

DORVAL.  
Je ne verrai personne.

CHARLES.  
Cela se peut-il?

(14)

DORVAL.

Il le faut.

CHARLES.

Monsieur. . . .

DORVAL.

*(Se tournant vers Charles, d'un air triste & accablé.)* Eh bien, Charles !

CHARLES.

Avoir été accueilli dans cette maison, chéri de tout le monde, prévenu sur tout, & s'en aller sans parler à personne ; permettez, Monsieur. . . .

DORVAL.

J'ai tout entendu. Tu as raison. Mais je pars.

CHARLES.

Que dira Clairville votre ami ? Confiance sa sœur, qui n'a rien négligé pour vous faire aimer ce séjour ? *(d'un ton plus bas)* Et Rosalie ? . . . . vous ne les verrez point ?

DORVAL

*(Soupire profondément, laisse tomber sa tête sur ses mains, & Charles continue.)*

(15)

**CHARLES.**  
Clairville & Rosalie s'étoient flatés de vous avoir pour témoin de leur mariage. Rosalie se faisoit une joie de vous présenter à son pere. Vous deviez les accompagner tous à l'autel.

**DORVAL**

*(Soudain, s'agite, &c.)*

**CHARLES.**

Le bonhomme arrive, & vous partez. Tenez, mon cher maître, j'ose vous le dire, les conduites bizarres sont rarement sentées. . . . Clairville! Constance! Rosalie!

**DORVAL**

*(Bruquement, en se levant)*: Des chevaux, ma chaise, te dis-je.

**CHARLES**

Au moment où le pere de Rosalie arrive d'un voyage de plus de mille lieues! à la veille du mariage de votre ami!

**DORVAL**

*(En cogitant sur Charles)*: Malheureux!

(à lui-même , en se mordant la levre & se frappant la poitrine ) que je suis . . . . Tu perds le tams , & je demeure.

CHARLES

Je vais.

DORVAL.

Qu'on se dépêche.

S C E N E III.

DORVAL seul.

(Il continue de se promener & de rêver).

**P**Artir sans dire adieu ! il a raison ; cela seroit d'une bisarrerie , d'une incon-  
séquence . . . . Et qu'est-ce que ces mots signifient ? Est-il question de ce qu'on croira , ou de ce qu'il est honnête de faire ? . . . . Mais après tout , pourquoi ne verrois-je pas Clairville & sa sœur ? ne puis-je les quitter & leur en taire le motif ? . . . . Et Rosalie ? je ne la verrai point ? . . . . Non . . . . l'amour & l'amitié n'imposent point ici les mêmes devoirs , sur-tout un amour insensé qu'on ignore & qu'il



qu'il faut étouffer. . . . Mais que dira-t-elle ? que pensera-t-elle ? . . . Amour, sophiste d'angereux , je r'entends.

*(Constance arrive en robe de matin , tourmentée de son côté par une passion qui lui a ôté le repos. Un moment après, entrent des Domestiques qui rangent le salon , & qui ramassent les choses qui sont à Dorval. . . . Charles qui a envoyé à la Poste pour avoir des chevaux , rentre aussi).*

. S C E N E I V .

DORVAL, CONSTANCE,  
*des Domestiques.*

DORVAL.  
Q Uoi, Madame, si matin ?

CONSTANCE.

J'ai perdu le sommeil. Mais vous-même, déjà habillé !

DORVAL *(vite)*.

Je reçois des lettres à l'instant. Une affaire pressée m'appelle à Paris. Elle y demande ma présence. Je prends le thé.

B

Charles, du thé. J'embrasse Clairville. Je vous rends grâces à tous les deux des bontés que vous avez eues pour moi. Je me jette dans ma chaise, & je pars.

CONSTANCE.

Vous partez ! Est-il possible ?

DORVAL.

Rien malheureusement n'est plus nécessaire.

*(Les Domestiques qui ont achevé de ranger le salon, & de ramasser ce qui est à Dorval, s'éloignent. Charles laisse le thé sur une des tables. Dorval prend le thé.)*

*(Constance, un coude appuyé sur la table, & la tête panchée sur une de ses mains, demeure dans cette situation pensive.)*

DORVAL.

Constance, vous rêvez.

CONSTANCE *(émue, ou plutôt d'un sang froid un peu contraint.)*

Oui, je rêve . . . mais j'ai tort . . . la vie que l'on mène ici vous ennuie . . . . Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois.

DORVAL.

Elle m'ennuie ! Non , Madame , ce n'est pas cela.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous donc ? . . . Un air sombre que je vous trouve . . . .

DORVAL.

Les malheurs laissent des impressions . . . Vous savez . . . Madame . . . je vous jure que depuis long-tems je ne connoissois de douceurs que celles que je goûtois ici.

CONSTANCE.

Si cela est , vous revenez sans doute.

DORVAL.

Je ne fais . . . Ai-je jamais sû ce que je deviendrois ?

CONSTANCE

*(après s'être promentée un instant).* Ce moment est donc le seul qui me reste. Il faut parler. *(une pause.)*

Dorval , écoutez - moi. Vous m'avez trouvée ici il y a six mois , tranquille & heureuse. J'avois éprouvé tous les malheurs des nœuds mal assortis. Libre de ces

noeuds, je m'étois promis une indépendance éternelle, & j'avois fondé mon bonheur sur l'averfion de tout lien, & dans la fécurité d'une vie retirée.

Après les longs chagrins, la folitude a tant de charmes ! On y respire en liberté. J'y jouïffois de moi. J'y jouïffois de mes peines paffées. Il me sembloit qu'elles avoient épuré ma raifon. Mes journées toujours innocentes, quelquefois délicieufes, fe partageoient entre la lecture, la promenade, & la converfation de mon frere. Clairville me parloit fans ceffe de fon auftere & fublime ami. Que j'avois de plaifir à l'entendre ! Combien je defirois de connoître un homme que mon frere aimoit, refpectoit à tant de titres, & qui avoit développé dans fon cœur les premiers germes de la fageffe !

Je vous dirai plus. Loin de vous, je marchois déjà fur vos traces ; & cette jeune Rofalie que vous voyez ici étoit l'objet de tous mes foins, comme Clairville avoit été l'objet des vôtres.

DORVAL,

*(ému & attendri)* Rosalie !

CONSTANCE.

Je m'aperçus du goût que Clairville prenoit pour elle, & je m'occupai à former l'esprit, & sur-tout le caractère de cet enfant qui devoit un jour faire la destinée de mon frère. Il est étourdi, je la rendois prudente. Il est violent, je cultivois sa douceur naturelle. Je me complaisois à penser que je préparois de concert avec vous l'union la plus heureuse qu'il y eût peut-être au monde, lorsque vous arrivâtes. Hélas ! . . . .

*(La voix de Constance prend ici l'accent de la tendresse, & s'affoiblit un peu).*

Votre présence qui devoit m'éclairer & m'encourager n'eut point ces effets que j'en attendois. Peu-à-peu mes soins se détournèrent de Rosalie. Je ne lui enseignai plus à plaire . . . . & je n'en ignorai pas long-tems la raison.

Dorval, je connus tout l'empire que la vertu avoit sur vous, & il me parut que

je l'en aimois encore davantage. Je me proposai d'entrer dans votre ame avec elle, & je crus n'avoir jamais formé de dessein qui fût si bien selon mon cœur. Qu'une femme est heureuse, me disois-je, lorsque le seul moyen qu'elle ait d'attacher celui qu'elle a distingué, c'est d'ajouter de plus en plus à l'estime qu'elle se doit, c'est de s'élever sans cesse à ses propres yeux.

Je n'en ai point employé d'autre. Si je n'en ai pas attendu le succès, si je parle; c'est le tems, & non la confiance qui m'a manqué. Je ne doutai jamais que la vertu ne fît naître l'amour, quand le moment en seroit venu. (*Une petite pause: ce qui suit doit coûter à dire à une femme, telle que Constance*)

Vous avouerez-je ce qui m'a coûté le plus? C'étoit de vous dérober ces mouvemens si tendres & si peu libres, qui trahissent presque toujours une femme qui aime. La raison se fait entendre par intervalles, Le cœur importun parle sans cesse. Dorval, cent fois le mot fatal à mon pro-

jet s'est présenté sur mes levres. Il m'est échappé quelquefois; mais vous ne l'avez point entendu, & je m'en suis toujours félicitée.

Telle est Constance. Si vous la fuyez, du-moins elle n'aura point à rougir d'elle, Eloignée de vous, elle se retrouvera dans le sein de la vertu. Et tandis que tant de femmes détestent l'instant où l'objet d'une criminelle tendresse arracha de leur cœur un premier soupir, Constance ne se rappellera Dorval que pour s'applaudir de l'avoir connu. Ou s'il se mêle quelque amertume à son souvenir, il lui restera toujours une consolation douce & solide dans les sentimens mêmes que vous lui aurez inspirés.

---

SCÈNE V.

DORVAL, CONSTANCE,  
CLAIRVILLE.

**M**DORVAL.  
Adame, voilà votre frere.

CONSTANCE (*attristée, dit*)  
Mon frere, Dorval nous quitte. (*& sort*)

CLAIRVILLE.  
On vient de me l'apprendre.

---

SCÈNE VI.

DORVAL, CLAIRVILLE.

DORVAL.  
(*faisant quelques pas, distrait & embarrassé*)

**D**Es lettres de Paris . . . Des affaires  
qui pressent . . . Un banquier qui  
chancele. . .

CLAIRVILLE.  
Mon ami, vous ne partirez point sans  
m'accorder un moment d'entretien. Je n'ai  
jamais eu un si grand besoin de votre se-  
cours.



DORVAL.

Disposez de moi ; mais si vous me rendez justice , vous ne douterez pas que je n'aye les raisons les plus fortes. . . .

CLAIRVILLE (*affligé*).

J'avois un ami , & cet ami m'abandonne. J'étois aimé de Rosalie , & Rosalie ne m'aime plus. Je suis desespéré . . . . .  
Dorval , m'abandonnerez-vous ? . . .

DORVAL.

Que puis-je faire pour vous ?

CLAIRVILLE.

Vous savez si j'aime Rosalie ! . . . Mais non , vous n'en savez rien. Devant les autres , l'amour est ma première vertu ; j'en rougis presque devant vous . . . . Eh bien , Dorval , je rougirai , s'il le faut ; mais je l'adore . . . Que ne puis-je vous dire tout ce que j'ai souffert ! Avec quel ménagement , quelle délicatesse j'ai imposé silence à la passion la plus forte ! . . . . Rosalie vivoit retirée près d'ici , avec une tante. C'étoit une Américaine fort âgée , une amie de Constance. Je voyois Rosalie

tous les jours , & tous les jours je voyois augmenter ses charmes ; je sentoie augmenter mon trouble. Sa tante meurt. Dans ses derniers momens elle appelle ma sœur , lui tend une main défaillante ; & lui montrant Rosalie qui se desoloit au bord de son lit , elle la regardoit sans parler ; ensuite elle regardoit Constance ; des larmes tomboient de ses yeux ; elle soupiroit ; & ma sœur entendoit tout cela. Rosalie devint sa compagne , sa pupille , son éleve ; & moi , je fus le plus heureux des hommes. Constance voyoit ma passion : Rosalie en paroissoit touchée. Mon bonheur n'étoit plus traversé que par la volonté d'une mere inquiete qui redemandoit sa fille. Je me préparois à passer dans les climats éloignés où Rosalie a pris naissance : mais sa mere meurt ; & son pere , malgré sa vieillesse , prend le parti de revenir parmi nous.

Je l'attendois , ce pere , pour achever mon bonheur ; il arrive , & il me trouvera desolé.

DORVAL.

Je ne vois pas encore les raisons que vous avez de l'être.

CLAIRVILLE.

Je vous l'ai dit d'abord. Rosalie ne m'aime plus. A mesure que les obstacles qui s'opposoient à mon bonheur ont disparu, elle est devenue réservée, froide, indifférente. Ces sentimens tendres qui sortoient de sa bouche avec une naïveté qui me ravissoit, ont fait place à une politesse qui me tue. Tout lui est insipide. Rien ne l'occupe. Rien ne l'amuse. M'aperçoit-elle ? son premier mouvement est de s'éloigner. Son pere arrive ; & l'on diroit qu'un événement si désiré, si longtemps attendu, n'a plus rien qui la touche. Un goût sombre pour la solitude est tout ce qui lui reste. Constance n'est pas mieux traitée que moi. Si Rosalie nous cherche encore, c'est pour nous éviter l'un par l'autre ; & pour comble de malheur, ma soeur même ne paroît plus s'intéresser à moi.

DORVAL.

Je reconnois bien là Clairville. Il s'inquiete , il se chagrine , & il touche au moment de son bonheur.

CLAIRVILLE.

Ah , mon cher Dorval , vous ne le croyez pas. Voyez . . . .

DORVAL.

Je ne vois dans toute la conduite de Rosalie que de ces inégalités auxquelles les femmes les mieux nées sont le plus sujettes , & qu'il est quelquefois si doux d'avoir à leur pardonner. Elles ont le sentiment si exquis ; leur ame est si sensible ; leurs organes sont si délicats , qu'un soupçon , un mot , une idée , suffit pour les alarmer. Mon ami , leur ame est semblable au cristal d'une onde pure & transparente où le spectacle tranquille de la nature s'est peint. Si une feuille en tombant vient à en agiter la surface , tous les objets sont vacillans.

CLAIRVILLE. (*affligé*)

Vous me consolez ; Dorval , je suis

perdu. Je ne sens que trop . . . que je ne peux vivre sans Rosalie ; mais quel que soit le sort qui m'attend , j'en veux être éclairci avant l'arrivée de son pere.

DORVAL.

En quoi puis-je vous servir ?

CLAIRVILLE.

Il faut que vous parliez à Rosalie.

DORVAL.

Que je lui parle !

CLAIRVILLE.

Oui , mon ami. Il n'y a que vous au monde qui puissiez me la rendre. L'estime qu'elle a pour vous me fait tout espérer.

DORVAL.

Clairville , que me demandez - vous ? A peine Rosalie me connoît - elle ; & je suis si peu fait pour ces sortes de discussions.

CLAIRVILLE.

Vous pouvez tout , & vous ne me refuserez point. Rosalie vous révere. Votre présence la saisit de respect , c'est elle qui l'a dit. Elle n'osera jamais être injuste , inconstante , ingrate à vos yeux. Tel est

l'auguste privilège de la vertu ; elle en impose à tout ce qui l'approche. Dorval, paroissez devant Rosalie, & bientôt elle redeviendra pour moi ce qu'elle doit être, ce qu'elle étoit.

DORVAL

*(posant la main sur l'épaule de Clairville).*

Ah, malheureux !

CLAIRVILLE.

Mon ami, si je le fuis !

DORVAL.

Vous exigez . . . .

CLAIRVILLE.

J'exige . . . .

DORVAL.

Vous serez satisfait.

## S C E N E V I I.

DORVAL *seul.*

**Q**uels nouveaux embarras ! . . . . le frere . . . la sœur . . . Ami cruel , amant aveugle , que me proposez-vous ? . . . . Paroissez devant Rosalie ! Moi , paroître devant Rosalie , & je voudrois me cacher à moi-même . . . Que deviens-je , si Rosalie me devine ? & comment en imposerai-je à mes yeux , à ma voix , à mon cœur ? . . . Qui me répondra de moi ? . . . La vertu ? . . . M'en reste-t-il encore ?

*Fin du premier Acte.*

---



---

 ACTÈ SECOND.
 

---

## SCENE I.

ROSALIE, JUSTINE. .

**J** ROSALIE.  
 Ustine , approchez mon ouvrage.

*(Justine approche un métier à tapisserie. Rosalie est tristement appuyée sur ce métier. Justine est assise d'un autre côté. Elles travaillent. Rosalie n'interrompt son ouvrage que pour essuyer des larmes qui tombent de ses yeux. Elle le reprend ensuite. Le silence dure un moment , pendant lequel Justine laisse l'ouvrage & considere sa maîtresse).*

JUSTINE.

Est-ce là la joie avec laquelle vous attendez Monsieur votre pere ? sont-ce là les transports que vous lui préparez ? Depuis un tems je n'entends rien à votre ame. Il faut que ce qui s'y passe soit mal ; car vous me le cachez , & vous faites très-bien.

ROSALIE.



ROSALIE.

*(Point de réponse de la part de Rosalie ;  
mais des soupirs, du silence & des larmes).*

JUSTINE.

Perdez-vous l'esprit, Mademoiselle ?  
au moment de l'arrivée d'un pere ! à la  
veille d'un mariage ! Encore un coup,  
perdez-vous l'esprit ?

ROSALIE.

Non, Justine.

JUSTINE *(après une pause)*.

Seroit-il arrivé quelque malheur à Mon-  
sieur votre pere ?

ROSALIE.

Non, Justine. *Toutes ces questions se  
font à différens inter-  
valles dans lesquels Jus-  
tine quitte & reprend  
son ouvrage.*

JUSTINE

*(après une pause un peu plus longue)*.

Par hasard, est-ce que vous n'aimeriez  
plus Clairville ?

ROSALIE.

Non, Justine.

JUSTINE

*(reste un peu stupefaite. Elle dit ensuite) :*

La voilà donc la cause de ces soupirs, de ce silence & de ces larmes? . . . Oh, pour le coup, les hommes n'ont qu'à dire que nous sommes folles; que la tête nous tourne aujourd'hui pour un objet que demain nous voudrions savoir à mille lieues. Qu'ils disent de nous tout ce qu'ils voudront, je veux mourir si je les en dédis. . . . Vous ne vous êtes pas attendue, Mademoiselle, que j'approuverois ce caprice. . . . Clairville vous aime éperdument. Vous n'avez aucun sujet de vous plaindre de lui. Si jamais femme a pû se flater d'avoir un amant tendre, fidele, honnête; de s'être attaché un homme qui eût de l'esprit, de la figure, des mœurs, c'est vous. Des mœurs! Mademoiselle, des mœurs! . . . Je n'ai jamais pû concevoir, moi, qu'on cessât d'aimer; à plus forte raison qu'on cessât sans sujet. Il y a là quelque chose où je n'entends rien.

*(Justine s'arrête un moment. Rosalie continue de travailler & de pleurer. Justine reprend d'un ton hypocrite & radouci, & dit tout en travaillant, & sans lever les yeux de dessus son ouvrage) :*

Après tout, si vous n'aimez plus Clairville, cela est fâcheux . . . . mais il ne faut pas s'en desespérer comme vous faites. . . . Quoi donc ! après lui, n'y auroit-il plus personne au monde que vous pussiez aimer ?

ROSALIE.

Non, Justine.

JUSTINE.

Oh pour celui-là, on ne s'y attend pas.  
*(Dorval entre, Justine se retire ; Rosalie quitte son métier, se hâte de s'essuyer les yeux, & de se composer un visage tranquille. Elle a dit auparavant :*

ROSALIE.

O Ciel ! c'est Dorval.

## S C E N E I I.

R O S A L I E , D O R V A L .

D O R V A L (*d'un ton un peu ému*).

**P**ermettez , Mademoiselle , qu'avant mon départ (*à ces mots Rosalie paroît étonnée*), j'obéisse à un ami, & que je cherche à lui rendre auprès de vous un service qu'il croit important. Personne ne s'intéresse plus que moi à votre bonheur & au sien ; vous le savez. Souffrez donc que je vous demande en quoi Clairville a pu vous déplaire , & comment il a mérité la froideur avec laquelle il dit qu'il est traité.

R O S A L I E .

C'est que je ne l'aime plus.

D O R V A L .

Vous ne l'aimez plus !

R O S A L I E .

Non , Dorval.

D O R V A L .

Et qu'a-t-il fait pour s'attirer cette horrible disgrâce ?

(37)

ROSALIE.

Rien. Je l'aimois. J'ai cessé. J'étois légère apparemment, sans m'en douter.

DORVAL.

Avez-vous oublié que Clairville est l'amant que votre cœur a préféré ? . . . Songez-vous qu'il traîneroit des jours bien malheureux ; si l'espérance de recouvrer votre tendresse lui étoit ôtée ? . . . . Mademoiselle, croyez-vous qu'il soit permis à une honnête femme de se jouier du bonheur d'un honnête homme ?

ROSALIE.

Je fais là-dessus tout ce qu'on peut me dire. Je m'accable sans cesse de reproches. Je suis desolée. Je voudrois être morte !

DORVAL.

Vous n'êtes point injuste.

ROSALIE.

Je ne fais plus ce que je suis. Je ne m'estime plus.

DORVAL.

Mais pourquoi n'aimez-vous plus Clairville ? Il y a des raisons à tout.

(38)

ROSALIE.

C'est que j'en aime un autre.

DORVAL.

Rosalie ! Elle ! *(avec un étonnement mêlé de reproches)*.

ROSALIE.

Oui, Dorval, . . . Clairville sera bien vengé !

DORVAL.

Rosalie, . . . si par malheur il étoit arrivé . . . que votre cœur surpris . . . fût entraîné par un penchant . . . dont votre raison vous fît un crime . . . J'ai connu cet état cruel ! . . . Que je vous plaindrois !

ROSALIE.

Plaignez-moi donc.

DORVAL

*(ne lui répond que par le geste de commisération)*.

ROSALIE.

J'aimois Clairville. Je n'imaginois pas que je pusse en aimer un autre , lorsque je rencontrais l'écueil de ma constance

& de notre bonheur . . . Les traits, l'esprit, le regard, le son de la voix, tout dans cet objet doux & terrible sembloit répondre à je ne fais quelle image que la nature avoit gravée dans mon cœur. Je le vis. Je crus y reconnoître la vérité de toutes ces chimères de perfection que je m'étois faites, & d'abord il eut ma confiance... Si j'avois pû concevoir que je manquois à Clairville! . . . Mais hélas! je n'en avois pas eu le premier soupçon, que j'étois toute accoûtumée à aimer son rival. . . . Et comment ne l'aurois-je pas aimé? . . . Ce qu'il disoit, je le pensois toujours. Il ne manquoit jamais de blâmer ce qui devoit me déplaire. Je louois quelquefois d'avance ce qu'il alloit approuver. S'il exprimoit un sentiment, je croyois qu'il avoit deviné le mien. . . . Que vous dirai-je enfin? Je me voyois à peine dans les autres; *(elle ajoute en baissant les yeux & la voix)* & je me retrouvois sans cesse en lui.

DORVAL.

Et ce mortel heureux connoît-il son bonheur?

C iiiij

(40)

ROSALIE.

Si c'est un bonheur, il doit le connoître.

DORVAL.

Si vous aimez, on vous aime sans doute ?

ROSALIE.

Dorval, vous le savez.

DORVAL (*vivement*).

Oui, je le fais, & mon cœur le sent . . .

Qu'ai-je entendu ? . . . Qu'ai-je dit ? . . .

Qui me sauvera de moi-même ? . . . . .

(*Dorval & Rosalie se regardent un moment en silence. Rosalie pleure amèrement. On annonce Clairville*).

SYLVESTRE (*à Dorval*).

Monfieur, Clairville demande à vous parler.

DORVAL (*à Rosalie*).

Rosalie . . . Mais on vient . . . Y pensez-vous ? . . . C'est Clairville. C'est mon ami. C'est votre amant.

ROSALIE.

Adieu, Dorval. (*Elle lui tend une main; Dorval la prend, & laisse tomber tristement sa bouche sur cette main, & Rosalie ajoute*) ;  
Adieu, quel mot !





---

 S C E N E I I I.

 D O R V A L *seul.*

**D**Ans sa douleur, qu'elle m'a paru belle! Que ses charmes étoient touchans! J'aurois donné ma vie pour recueillir une des larmes qui couloient de ses yeux... « Dorval, vous le savez »... Ces mots retentissent encore dans le fond de mon cœur... Ils ne sortiront pas si-tôt de ma mémoire!...

---

## S C E N E I V.

D O R V A L, C L A I R V I L L E.

C L A I R V I L L E.

**E**Xcusez mon impatience. Eh bien, Dorval!...

D O R V A L.

*(Dorval est troublé. Il tâche de se remettre; mais il y réussit mal. Clairville qui cherche à lire sur son visage, s'en aperçoit, se méprend, & dit):*

CLAIRVILLE.

Vous êtes troublé ! Vous ne me parlez point ! Vos yeux se remplissent de larmes ! Je vous entends , je suis perdu !

*(Clairville, en achevant ces mots, se jette dans le sein de son ami. Il y reste un moment en silence. Dorval verse quelques larmes sur lui, & Clairville dit, sans se déplacer, d'une voix basse & sanglotante :*

CLAIRVILLE.

Qu'a-t-elle dit ? Quel est mon crime ?  
Ami, de grace, achevez-moi.

DORVAL.

Que je l'acheve !

CLAIRVILLE.

Elle m'enfonce un poignard dans le sein ! & vous , le seul homme qui pût l'arracher peut-être , vous vous éloignez ! vous m'abandonnez à mon desespoir ! . . . Trahi par ma maîtresse ! abandonné de mon ami ! que vais-je devenir ! Dorval, vous ne me dites rien ?

DORVAL.

Que vous dirai-je ? . . . . Je crains de parler.

CLAIRVILLE.

Je crains bien plus de vous entendre ;  
parlez pourtant , je changerai du - moins  
de supplice. . . . Votre silence me semble  
en ce moment , le plus cruel de tous.

DORVAL (*en hésitant*).

Rosalie. . . .

CLAIRVILLE (*en hésitant*).

Rosalie. . . .

DORVAL.

Vous me l'aviez bien dit . . . . . ne me  
paroît plus avoir cet empressement qui  
vous promettoit un bonheur si prochain.

CLAIRVILLE.

Elle a changé ! . . . Que me reproche-  
t-elle !

DORVAL.

Elle n'a pas changé , si vous voulez . . .  
Elle ne vous reproche rien . . . mais son  
pere. . . .

CLAIRVILLE.

Son pere a-t-il repris son consentement ?

DORVAL.

Non. Mais elle attend son retour. . . .

Elle craint. . . . Vous savez mieux que moi qu'une fille bien née craint toujours.

CLAIRVILLE.

Il n'y a plus de craintes à avoir. Tous les obstacles sont levés. C'étoit sa mere qui s'opposoit à nos vœux ; elle n'est plus , & son pere n'arrive que pour m'unir à sa fille , se fixer parmi nous , & finir ses jours tranquillement , dans sa patrie , au sein de sa famille , au milieu de ses amis. Si j'en juge par ses lettres ; ce respectable vieillard ne fera guere moins affligé que moi. Songez , Dorval , que rien n'a pû l'arrêter ; qu'il a vendu ses habitations ; qu'il s'est embarqué avec toute sa fortune , à l'âge . . . de quatre-vingts ans , je crois , sur des mers couvertes de vaisseaux ennemis.

DORVAL.

Clairville , il faut l'attendre. Il faut tout espérer des bontés du pere , de l'honnêteté de la fille , de votre amour , & de mon amitié. Le Ciel ne permettra pas que des êtres qu'il semble avoir formés pour servir de consolation & d'encouragement à

la vertu , soient tous malheureux sans l'avoir mérité.

CLAIRVILLE.

Vous voulez donc que je vive.

DORVAL.

Si je le veux ! . . . . Si Clairville pouvoit lire au fond de mon ame ! . . . Mais j'ai satisfait à ce que vous exigiez.

CLAIRVILLE.

C'est à regret que je vous entends. Allez , mon ami. Puisque vous m'abandonnez dans la triste situation où je suis , je peux tout croire des motifs qui vous rappellent. Il ne me reste plus qu'à vous demander un moment. Ma sœur allarmée de quelques bruits fâcheux qui se sont répandus ici sur la fortune de Rosalie & sur le retour de son pere , est sortie malgré elle. Je lui ai promis que vous ne partiriez point qu'elle ne fût rentrée. Vous ne me refuserez pas de l'attendre.

DORVAL.

Y a-t-il quelque chose que Constance ne puisse obtenir de moi !

## CLAIRVILLE.

Constance ! hélas , j'ai pensé quelquefois . . . . Mais renvoyons ces idées à des tems plus heureux . . . Je fais où elle est , & je vais hâter son retour.

---

## SCENE V.

DORVAL *seul.*

**S**uis-je assez malheureux ! . . . J'inspire une passion secrète à la sœur de mon ami . . . . J'en prends une insensée pour sa maîtresse ; elle , pour moi . . . . Que fais-je encore dans une maison que je remplis de desordre ? Où est l'honnêteté ? Y en a-t-il dans ma conduite ? . . . (*Il appelle comme un forcené*) Charles, Charles . . . . On ne vient point . . . . Tout m'abandonne . . . . (*Il se renverse dans un fauteuil. Il s'abyme dans la rêverie. Il jette ces mots par intervalles*) . . . . Encore , si c'étoient-là les premiers malheureux que je fais ! . . . mais non , je traîne par-tout l'infortune . . . . Tristes mortels , misérables jouets des évé-

(47)

nemens . . . . foyez bien fiers de votre bonheur, de votre vertu! . . . . Je viens ici, j'y porte une ame pure . . . oui; car elle l'est encore. . . . J'y trouve trois êtres favorifés du Ciel; une femme vertueufe & tranquille; un amant paffionné & payé de retour; une jeune amante raifonnable & fenfible. . . . . La femme vertueufe a perdu fa tranquillité. Elle nourrit dans fon cœur une paffion qui la tourmente. L'amant eft defefpéré. Sa maîtrefle devient inconfante, & n'en eft que plus malheureufe. . . . . Quel plus grand mal eût fait un fcélérat! . . . O toi qui conduis tout, qui m'as conduit ici, te chargeras-tu de te juftifier? . . . . Je ne fai où j'en fuis. . . . (*Il crie encore*) Charles, Charles.

---

S C E N E V I.

DORVAL, CHARLES,  
SYLVESTRE.

CHARLES.

**M**onsieur, les chevaux sont mis.  
Tout est prêt. (*Cela dit, il sort*).

SYLVESTRE (*entre*).

Madame vient de rentrer. Elle va descendre.

DORVAL.

Constance?

SYLVESTRE.

Oui, Monsieur. (*Cela dit, il sort*).

CHARLES

(*rentre, & dit à Dorval, qui, l'air sombre & les bras croisés, l'écoute & le regarde.*

(*En cherchant dans ses poches*), Monsieur . . . vous me troublez aussi avec vos impatiences . . . . Non, il semble que le bon sens se soit enfui de cette maison . . . Dieu veuille que nous le rattrapions en route . . . Je ne pensois plus que j'avois  
une



une lettre ; & maintenant que j'y pense ,  
je ne la trouve plus. (*A force de chercher ,  
il trouve la lettre & la donne à Dorval*).

DORVAL.

Et donne donc ? (*Charles sort*).

S C E N E V I I.

DORVAL seul. (*Il lit*).

« L A honte & le remords me poursui-  
» vent . . . Dorval , vous connoissez  
» les lois de l'innocence . . . Suis-je crimi-  
» nelle ? . . . Sauvez-moi ! . . . Hélas , en  
» est-il tems encore ? . . . Que je plains  
» mon pere ! . . . mon pere ! . . . Et Clair-  
» ville ? je donnerois ma vie pour lui . . .  
» Adieu , Dorval , je donnerois pour vous  
» mille vies . . . Adieu ! . . . vous vous  
» éloignez , & je vais mourir de douleur ».

(*Après avoir lê d'une voix entre-coupée &  
dans un trouble extrême , il se jette dans un  
fauteuil. Il garde un moment le silence. Tour-  
nant ensuite des yeux égarés & distraits sur  
la lettre qu'il tient d'une main tremblante , il  
en relit quelques mots , & il dit*).

D

« La honte & le remords me poursui-  
 » vent ». C'est à moi de rougir, d'être dé-  
 » chiré. . . . « Vous connoissez les lois de  
 » l'innocence ». . . . Je les connus autre-  
 » fois. . . . « Suis-je criminelle » ? Non ,  
 c'est moi qui le suis. . . . « Vous vous  
 » éloignez , & je vais mourir ». . . . O  
 Ciel , je succombe ! . . . . (*En se levant*) :  
 Attrachons-nous d'ici. . . . Je veux . . . .  
 je ne puis . . . . ma raison se trouble. . . .  
 Dans quelles tenebres suis-je tombé ? . . .  
 . . . O Rosalie ! ô vertu ! ô tourment !  
 (*Après un moment de silence , il se leve ,  
 mais avec peine. Il s'approche lentement d'une  
 table. Il écrit quelques lignes pénibles ; mais  
 tout au-travers de son écriture , arrive Char-  
 les , en criant*).

S C E N E V I I I .

DORVAL, CHARLES.

CHARLES.

**M**onsieur , au secours. On assassine...  
 Clairville. . . .

(51)

*(Dorval quitte la table où il écrit, laisse sa lettre à moitié, se jette sur son épée qu'il trouve sur un fauteuil, & vole au secours de son ami. Dans ces mouvemens, Constance survient, & demeure fort surprise de se voir laisser seule, par le maître & par le valet).*

---

S C E N E I X.

C O N S T A N C E seule.

**Q**ue veut dire cette fuite ? . . . . Il a dû m'attendre. J'arrive, il disparaît. . . . Dorval, vous me connoissez mal. . . . J'en peux guérir. . . .

*(Elle approche de la table, & aperçoit la lettre à demi-écrite).*

Une lettre !

*(Elle prend la lettre, & la lit).*

« Je vous aime, & je suis . . . . hélas, »  
» beaucoup trop tard ! . . . Je suis l'ami de »  
» Clairville. . . . Les devoirs de l'amitié, »  
» les lois sacrées de l'hospitalité » ? . . .

Ciel ! quel est mon bonheur ! . . . . Il m'aime ! . . . Dorval, vous m'aimez. . . .

D ij

(52)

*(Elle se promene agitée)* . . . Non, vous ne partirez point . . . Vos craintes sont frivoles . . . votre délicatesse est vaine . . . Vous avez ma tendresse . . . Vous ne connoissez ni Constance ni votre ami . . . Non, vous ne les connoissez pas . . . Mais peut-être qu'il s'éloigne, qu'il fuit au moment où je parle. *(Elle sort de la Scène avec quelque précipitation)*.

*Fin du second Acte.*

---

 ACTE III.
 

---

 SCENE PREMIERE.  
 DORVAL, CLAIRVILLE.

(*Ils rentrent le chapeau sur la tête. Dorval remet le sien avec son épée sur le fauteuil.*)

CLAIRVILLE.

**S**Oyez assuré que ce que j'ai fait, tout autre l'eût fait à ma place.

DORVAL.

Je le crois. Mais je connois Clairville; Il est vif.

CLAIRVILLE.

J'étois trop affligé pour m'offenser légèrement . . . . Mais que pensez-vous de ces bruits qui avoient appelé Constance chez son amie ?

DORVAL.

Il ne s'agit pas de cela.

CLAIRVILLE.

Pardonnez-moi. Les noms s'accordent ; on parle d'un vaisseau pris, d'un vieillard appelé Merian . . . .

DORVAL.

De graces, laissons pour un moment ce vaisseau, ce vieillard, & venons à votre affaire. Pourquoi me taire une chose dont tout le monde s'entretient à-présent, & qu'il faut que j'apprenne ?

CLAIRVILLE.

J'aimerois mieux qu'un autre vous la dit.

DORVAL.

Je n'en veux croire que vous.

CLAIRVILLE.

Puisqu'absolument vous voulez que je parle ; il s'agissoit de vous.

DORVAL.

De moi ?

CLAIRVILLE.

De vous. Ceux contre lesquels vous m'avez secouru, sont deux méchans & deux lâches. L'un s'est fait chasser de chez Constance pour des noirceurs ; l'autre eut quelque tems des vûes sur Rosalie. Je les trouve chez cette femme que ma sœur venoit de quitter. Ils parloient de votre départ ; car tout se fait ici. Ils doutoient s'il

tage tous vos sentimens; qui, s'il étoit heureux, ne vivroit que pour Dorval & pour Rosalie.

CONSTANCE

*(tirant une lettre de son sein, la donne à son frere, & lui dit):*

Tenez, mon frere, voilà son secret, le mien, & le sujet apparemment de sa mélancolie.

*(Clairville prend la lettre & la lit. Dorval qui reconnoît cette lettre pour celle qu'il écrivoit à Rosalie, s'écrite).*

DORVAL

Juste Ciel! C'est ma lettre!

CONSTANCE.

Oui, Dorval. Vous ne partez plus. Je fais tout. Tout est arrangé... Quelle délicatesse vous rendoit ennemi de notre bonheur?... Vous m'aimiez!... Vous m'écriviez!... Vous fuyez!...

*(A chacun de ces mots, Dorval s'agit & se tourmente).*

DORVAL.

Il le falloit. Il le faut encore. Un sort

cruel me poursuit. Madame , cette lettre ...  
*(bas)* Ciel , qu'allois-je dire !

CLAIRVILLE.

Qu'ai-je lu ? Mon ami , mon libérateur va devenir mon frère ! Quel surcroît de bonheur & de reconnoissance !

CONSTANCE.

Aux transports de sa joie , reconnoissez enfin la vérité de ses sentimens & l'injustice de votre inquiétude. Mais quel motif ignoré peut encore suspendre les vôtres ? Dorval , si j'ai votre tendresse , pourquoi n'ai-je pas aussi votre confiance ?

DORVAL *(d'un ton triste & avec un air abattu)*.

Clairville.

CLAIRVILLE.

Mon ami , vous êtes triste.

DORVAL

Il est vrai.

CONSTANCE.

Parlez , ne vous contraignez plus. ...  
 Dorval , prenez quelque confiance en votre ami. *(Dorval continuant toujours de se*



(61)

taire, Constance ajoutée). Mais je vois que ma présence vous gêne. Je vous laisse avec lui.

---

S C E N E I I I .

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

**D**Orval, nous sommes seuls. . . . Auriez-vous douté si j'approuverois l'union de Constance avec vous? . . . . Pourquoi m'avoir fait un mystère de votre penchant? J'excuse Constance, c'est une femme . . . mais vous! . . . Vous ne me répondez pas.

*(Dorval écoute la tête panchée & les bras croisés.)*

Auriez-vous craint que ma sœur instruite des circonstances de votre naissance. . . .

DORVAL

*(Sans changer de posture, seulement en tournant la tête vers Clairville).*

Clairville, vous m'offensez. Je porte

une ame trop haute , pour concevoir de pareilles craintes. Si Constance étoit capable de ce préjugé , j'ose le dire , elle ne seroit pas digne de moi.

CLAIRVILLE.

Pardonnez , mon cher Dorval , la tristesse opiniâtre où je vous vois plongé , quand tout paroît seconder vos vœux....

DORVAL.

*(Bas & avec amertume).* Oui , tout me réussit singulièrement.

CLAIRVILLE.

Cette tristesse m'agite , me confond , & porte mon esprit sur toutes sortes d'idées. Un peu plus de confiance de votre part m'en épargneroit beaucoup de fausses. . . . Mon ami , vous n'avez jamais eu d'ouverture avec moi. . . . Dorval ne connoît point ces doux épanchemens. . . . son ame renfermée. . . . Mais enfin vous aurois-je compris ? Auriez-vous appréhendé que privé par un second mariage de Constance de la moitié d'une fortune , à la vérité peu considérable , mais qu'on me croyoit assu-

rée , je ne fusse plus assez riche pour épouser Rosalie ?

DORVAL (*tristement*).

La voilà , cette Rosalie ! . . . . Clairville , songez à soutenir l'impression que votre péril a dû faire sur elle.

---

S C E N E I V.

DORVAL, CLAIRVILLE,  
ROSALIE, JUSTINE.

CLAIRVILLE.

(*se hâtant d'aller au-devant de Rosalie*).

**E**ST-il bien vrai que Rosalie ait craint de me perdre ? qu'elle ait tremblé pour ma vie ? Que l'instant où j'allois périr me seroit cher , s'il avoit rallumé dans son cœur une étincelle d'intérêt !

ROSALIE.

Il est vrai que votre imprudence m'a fait frémir.

CLAIRVILLE.

Que je suis fortuné ! (*Il veut baiser la main de Rosalie , qui la retire*).

ROSALIE.

Arrêtez, Monsieur. Je sens toute l'obligation que nous avons à Dorval. Mais je n'ignore pas que, de quelque manière que se terminent ces événemens pour un homme, les suites en sont toujours fâcheuses pour une femme.

DORVAL.

Mademoiselle, le hasard nous engage, & l'honneur a ses lois.

CLAIRVILLE.

Rosalie, je suis au désespoir de vous avoir déplu. Mais n'accablez pas l'amant le plus soumis & le plus tendre. Ou si vous l'avez résolu, du moins n'affligez pas davantage un ami qui seroit heureux sans votre injustice. Dorval aime Constance. Il en est aimé. Il partoit. Une lettre surprise a tout découvert. . . . Rosalie, dites un mot, & nous allons tous être unis d'un lien éternel, Dorval à Constance, Clairville à Rosalie; un mot! & le Ciel reverra ce séjour avec complaisance.

ROSALIE

(65)

ROSALIE

*(tombant dans un fauteuil).*

Je me meurs.

DORVAL & CLAIRVILLE.

O Ciel ! elle se meurt.

CLAIRVILLE

*(tombe aux genoux de Rosalie).*

DORVAL

*(appelle les domestiques).* Charles, Sylvestre, Justine.

JUSTINE

*(secourant sa maîtresse).* Vous voyez, Mademoiselle. . . . Vous avez voulu sortir. . . . Je vous l'avois prédit. . . .

ROSALIE

*(revenant à elle & se levant, dit) :*  
Allons, Justine.

CLAIRVILLE

*(veut lui donner le bras & la soutenir).*  
Rosalie. . . .

ROSALIE.

Laissez-moi. . . . Je vous hais. . . . Laissez-moi, vous dis-je.

E

## S C E N E V.

## DORVAL, CLAIRVILLE.

*(Clairville quitte Rosalie. Il est comme un fou. Il va, il vient, il s'arrête. Il soupire de douleur, de fureur. Il s'appuie les coudes sur le dos d'un fauteuil, la tête sur ses mains, & les poings dans les yeux. Le silence dure un moment. Enfin il dit) :*

CLAIRVILLE.

**E**N est-ce assez ? . . . . Voilà donc le prix de mes inquiétudes ! Voilà le fruit de toute ma tendresse ! Laissez-moi. Je vous hais. Ah ! *(Il pousse l'accent inarticulé du désespoir ; il se promène avec agitation ; & il répète sous différentes sortes de déclamations violentes, laissez-moi, je vous hais. Il se jette dans un fauteuil. Il y demeure un moment en silence. Puis il dit d'un ton sourd & bas) :* elle me hait ! . . . & qu'ai-je fait pour qu'elle me haïsse ? Je l'ai trop aimée. *Il se tait encore un moment. Il se lève. Il se promène. Il paroît s'être un peu tran-*

*quillifé. Il dit*) : Oui , je lui suis odieux. Je le vois. Je le sens. Dorval , vous êtes mon ami. Faut-il se détacher d'elle . . . & mourir ? Parlez. Décidez de mon fort. (*Charles entre. Clairville se promène*).

---

S C E N E V I.

DORVAL, CLAIRVILLE,  
CHARLES.

CHARLES

(*en tremblant, à Clairville qu'il voit agité*) :

Monsieur. . . .

CLAIRVILLE.

(*le regardant de côté*) : Eh bien ?

CHARLES.

Il y a là-bas un inconnu qui demande à parler à quelqu'un.

CLAIRVILLE (*brusquement*).

Qu'il attende.

CHARLES

(*toujours en tremblant & fort bas*) : C'est un malheureux , & il y a long-tems qu'il attend.

CLAIRVILLE

(avec impatience) : Qu'il entre.

SCÈNE VII.

DORVAL, CLAIRVILLE,  
JUSTINE, CHARLES,  
SYLVESTRE, ANDRÉ,

*Et les autres Domestiques de la maison attirés  
par la curiosité, & diversement répandus  
sur la Scene. Justine arrive un peu plus  
tard que les autres.*

CLAIRVILLE (un peu brusquement) :

**Q**UI êtes-vous ? Que voulez-vous ?  
ANDRÉ.

Monsieur, je m'appelle André. Je suis  
au service d'un honnête vieillard. J'ai été  
le compagnon de ses infortunes ; & je ve-  
nois annoncer son retour à sa fille.

CLAIRVILLE.

A Rosalie ?

(ANDRÉ.)

Oui, Monsieur.



CLAIRVILLE.

Encore des malheurs ! Où est votre maître ? Qu'en avez-vous fait ?

ANDRÉ.

Rassûrez-vous, Monsieur. Il vit. Il arrive. Je vous instruirai de tout, si j'en ai la force, & si vous avez la bonté de m'entendre.

CLAIRVILLE.

Parlez.

ANDRÉ.

Nous sommes partis mon maître & moi, sur le vaisseau *l'Apparent*, de la rade du Fort-royal, le six du mois de Juillet. Jamais mon maître n'avoit eu plus de santé ni montré tant de joie. Tantôt le visage tourné où les vents sembloient nous porter, il élevoit ses mains au Ciel, & lui demandoit un prompt retour. Tantôt me regardant avec des yeux remplis d'espérance, il me disoit : « André., encore » quinze jours, & je verrai mes enfans, & » je les embrasserai, & je serai heureux » une fois du-moins avant que de mourir ».

CLAIRVILLE (*touché*).

(*A Dorval*) : Vous entendez. Il m'appelloit déjà du doux nom de fils. Eh bien, André ?

ANDRÉ.

Monsieur, que vous dirai-je ? Nous avons eu la navigation la plus heureuse. Nous touchions aux côtes de la France. Echappés aux dangers de la mer, nous avons salué la terre par mille cris de joie ; & nous nous embrassions tous les uns les autres, Commandans, Officiers, Passagers, Matelots, lorsque nous sommes approchés par des vaisseaux qui nous crient, *la paix, la paix* ; abordés à la faveur de ces cris perfides, & faits prisonniers.

DORVAL & CLAIRVILLE

(*en marquant leur surprise & leur douleur, chacun par l'action qui convient à son caractère*).

Prisonniers !

ANDRÉ.

Que devint alors mon maître ? Des larmes couloient de ses yeux. Il pouvoit de

profonds soupirs. Il tournoit ses regards ; il étendoit ses bras , son ame sembloit s'élan-  
 cer vers les rivages d'où nous nous  
 éloignons. Mais à peine les eumes-nous  
 perdus de vûe , que ses yeux se secherent.  
 Son cœur se ferra. Sa vûe s'attacha sur les  
 eaux , il tomba dans une douleur sombre  
 & morne qui me fit trembler pour sa vie.  
 Je lui présentai plusieurs fois du pain &  
 de l'eau qu'il repoussa.

*(André s'arrête ici un moment pour pleurer).*

Cependant nous arrivons dans le port  
 ennemi. . . . Dispensez-moi de vous dire  
 le reste. . . . Non , je ne pourrai jamais.

CLAIRVILLE.

André , continuez.

ANDRÉ.

On me dépouille. On charge mon maî-  
 tre de liens. Ce fut alors que je ne pus re-  
 tenir mes cris. Je l'appellai plusieurs fois :  
 « Mon maître , mon cher maître ». Il m'en-  
 tendit , me regarda , laissa tomber ses bras  
 tristement , se retourna , & suivit sans par-  
 ler ceux qui l'environnoient . . . Cepen-

dant on me jette à moitié nud , dans le lieu le plus profond d'un bâtiment , pêle-mêle , avec une foule de malheureux , abandonnés impitoyablement dans la fange , aux extrémités terribles de la faim , de la soif & des maladies. Et pour vous peindre en un mot toute l'horreur du lieu , je vous dirai qu'en un instant j'y entendis tous les accents de la douleur , toutes les voix du desespoir ; & que de quelque côté que je regardasse , je voyois mourir.

CLAIRVILLE.

Voilà donc ces peuples dont on nous vante la sagesse , qu'on nous propose sans cesse pour modes ! C'est ainsi qu'ils traitent les hommes !

DORVAL.

Combien l'esprit de cette nation généreuse a changé !

ANDRÉ.

Il y avoit trois jours que j'étois confondu dans cet amas de morts & de mourans , tous François , tous victimes de la trahison , lorsque j'en fus tiré. On me cou-

vrit de lambeaux déchirés , & l'on me conduisit avec quelques-uns de mes malheureux compagnons , dans la ville ; à-travers des rues pleines d'une popylace effrenée qui nous accabloit d'imprécations & d'injures ; tandis qu'un monde tout-à-fait différent que le tumulte avoit attiré aux fenêtres , faisoit pleuvoir sur nous l'argent & les secours.

DORVAL.

Quel mélange incroyable d'humanité , de bienfaisance , & de barbarie !

ANDRÉ.

Je ne savois si l'on nous conduisoit à la liberté , ou si l'on nous traînoit au supplice.

CLAIRVILLE.

Et votre maître , André ?

ANDRÉ.

J'allois à lui ; c'étoit le premier des bons offices d'un ancien correspondant qu'il avoit informé de notre malheur. J'arrivai à une des prisons de la ville. On ouvrit les portes d'un cachot obscur où je descendis. Il y avoit déjà quelque tems que j'étois

immobile dans ces ténèbres , lorsque je fus frappé d'une voix mourante qui se faisoit à peine entendre , & qui disoit en s'éteignant : « André , est-ce toi ? Il y a long-tems que je t'attends ». Je courus à l'endroit d'où venoit cette voix , & je rencontrai des bras nus qui cherchoient dans l'obscurité. Je les saisis. Je les baisai. Je les baignai de larmes. C'étoient ceux de mon maître. *(Une petite pause).*

Il étoit nud. Il étoit étendu sur la terre humide. . . . « Les malheureux qui sont » ici , me dit-il à voix basse , ont abusé de mon âge & de ma foiblesse pour » m'arracher le pain , & pour m'ôter ma » paille ».

*(Ici tous les Domestiques poussens un cri de douleur. Clairville ne peut plus contenir la fièvre. Dorval fait signe à André de s'arrêter un moment. André s'arrête. Puis il continue en sanglotant).*

Cependant je me dépouille de mes lambeaux , & je les étends sous mon maître qui bénissoit d'une voix expirante la bonté du Ciel . . . .

## DORVAL

*(bas, à part, & avec amertume).*

qui le faisoit mourir dans le fond d'un cachot, sur les haillons de son valet !

ANDRÉ.

Je me souvins alors des aumônes que j'avois reçues. J'appellai du secours, & je ranimai mon vieux & respectable maître. Lorsqu'il eut un peu repris de ses forces, « André, me dit-il, aye bon courage. » Tu sortiras d'ici. Pour moi, je sens à ma foiblesse qu'il faut que j'y meure ». Alors je sentis ses bras se passer autour de mon cou, son visage s'approcher du mien, & ses pleurs couler sur mes joues. « Mon ami, (me dit-il, & ce fut ainsi qu'il m'appella souvent) » tu vas recevoir mes derniers soupirs. Tu porteras mes dernières paroles à mes enfans. Hélas, c'étoit de moi qu'ils devoient les entendre » !

CLAIRVILLE

*(regardant Dorval, & pleurant).* Ses enfans !

Il m'avoit dit pendant la traversée qu'il étoit né françois, qu'il ne s'appelloit point Mérian; qu'en s'éloignant de sa patrie, il avoit quitté son nom de famille pour des raisons que je saurois un jour. Hélas, il ne croyoit pas ce jour si prochain! Il soupiroit, & j'en allois apprendre davantage, lorsque nous entendîmes notre cachot s'ouvrir. On nous appella; c'étoit cet ancien correspondant qui nous avoit réunis, & qui venoit nous délivrer. Quelle fut sa douleur! lorsqu'il jeta ses regards sur un vieillard qui ne lui paroissoit plus qu'un cadavre palpitant. Des larmes tombèrent de ses yeux. Il se dépouilla. Il le couvrit de ses vêtemens; & nous allâmes nous établir chez cet hôte, & y recevoir toutes les marques possibles d'humanité. On eût dit que cette honnête famille rougissoit en secret de la cruauté & de l'injustice de la nation.

DORVAL.

Rien n'humilie donc autant que l'injustice!



(s'essuyant les yeux, & reprenant un air tranquille).

Bien-tôt mon maître reprit de la santé & des forces: On lui offrit des secours, & je présume qu'il en accepta; car au sortir de la prison, nous n'avions pas de quoi avoir un morceau de pain.

Tout s'arrangea pour notre retour, & nous étions prêts à partir, lorsque mon maître me tirant à l'écart, (non, je ne l'oublierai de ma vie!) me dit: « André, » n'as-tu plus rien, à faire ici? Non, Monsieur, lui répondis-je. . . . « Et nos » compatriotes que nous avons laissés dans » la misère d'où la bonté du Ciel nous a » tirés, tu n'y penses donc plus? Tiens, » mon enfant, va leur dire adieux. » J'y courus. Hélas, de tant de misérables il n'en restoit qu'un petit nombre, si exténués, si proches de leur fin, que la plupart n'avoient pas la force de tendre la main pour recevoir.

Voilà, Monsieur, tout le détail de notre malheureux voyage.

*(On garde ici un assez long silence , après lequel André dit ce qui suit. Cependant Dorval rêveur se promène vers le fond du salon).*

J'ai laissé mon maître à Paris pour y prendre un peu de repos. Il s'étoit fait une grande joie d'y retrouver un ami. *( Ici Dorval se retourne du côté d'André, & lui donne attention).*

Mais cet ami est absent depuis plusieurs mois ; & mon maître comptoit me suivre de près.

*(Dorval continue de se promener en rêvant).*

CLAIRVILLE.

Avez-vous vu Rosalie ?

ANDRÉ.

Non , Monsieur. Je ne lui apporte que de la douleur , & je n'ai pas osé paroître devant elle.

CLAIRVILLE.

André , allez vous reposer. Sylvestre , je vous le recommande . . . Qu'il ne lui manque rien.

*(Tous les domestiques s'emparent d'André ; & l'emmenent).*

## SCENE VIII.

DORVAL, CLAIRVILLE.

*(Après un silence pendant lequel Dorval est resté immobile, la tête baissée, l'air pensif, & les bras croisés, (c'est assez son attitude ordinaire) & Clairville s'est promené avec agitation, Clairville dit).*

CLAIRVILLE.

**E**H bien, mon ami, ce jour n'est-il pas fatal pour la probité ? & croyez-vous qu'à l'heure que je vous parle il y ait un seul honnête-homme heureux sur la terre ?

DORVAL.

Vous voulez dire un seul méchant. Mais, Clairville, laissons la morale. On en raisonne mal, quand on croit avoir à se plaindre du Ciel . . . . Quels sont maintenant vos desseins ?

CLAIRVILLE.

Vous voyez toute l'étendue de mon malheur. J'ai perdu le cœur de Rosalie. Hélas, c'est le seul bien que je regrette !

Je n'ose soupçonner que la médiocrité de ma fortune soit la raison secrète de son inconstance. Mais si cela est, à quelle distance n'est-elle pas de moi à-présent qu'elle est réduite elle-même à une fortune assez bornée? S'exposera-t-elle pour un homme qu'elle n'aime plus, à toutes les suites d'un état presque indigent? Moi-même, irai-je l'en solliciter? Le puis-je? Le dois-je? Son pere va devenir pour elle un surcroit onéreux. Il est incertain qu'il veuille m'accorder sa fille. Il est presque évident qu'en l'acceptant, j'achèverois de la ruiner. Voyez & décidez.

DORVAL.

Cet André a jeté le trouble dans mon ame. Si vous saviez les idées qui me sont venues pendant son récit. . . . Ce vieillard. . . Ses discours. . . Son caractère. . . Ce changement de nom. . . Mais laissez-moi dissiper un soupçon qui m'obsède, & penser à votre affaire.

CLAIRVILLE.

Songez, Dorval, que le sort de Clairville est entre vos mains.

SC.

## S C E N E I X.

D O R V A L *seul.*

**Q**uel jour d'amertume & de trouble !  
 Quelle variété de tourmens ! Il sem-  
 ble que d'épaisses ténèbres se forment au-  
 tour de moi , & couvrent ce cœur acca-  
 blé sous mille sentimens douloureux ! . . .  
 O Ciel , ne m'accorderas-tu pas un mo-  
 ment de repos ! . . . . Le mensonge , la dis-  
 simulation , me sont en horreur ; & dans  
 un instant j'en impose à mon ami , à sa  
 sœur , à Rosalie . . . . Que doit-elle penser  
 de moi ? . . . . Que déciderai-je de son  
 amant ? . . . . Quel parti prendre avec Con-  
 stance ? . . . Dorval , cesseras-tu , conti-  
 nueras-tu d'être homme de bien ? . . . Un  
 événement imprévu a ruiné Rosalie. Elle  
 est indigente. Je suis riche. Je l'aime. J'en  
 suis aimé. Clairville ne peut l'obtenir . . .  
 Sortez de mon esprit , éloignez-vous de  
 mon cœur , illusions honteuses ! Je peux  
 être le plus malheureux des hommes ; mais

F

je ne me rendrai pas le plus vil . . . Vertu douce & cruelle idée ! Chers & barbares devoirs ! Amitié qui m'enchaîne & qui me déchire , vous ferez obéie. O vertu , qu'es-tu , si tu n'exiges aucun sacrifice ? Amitié , tu n'es qu'un vain nom , si tu n'imposes aucune loi . . . Clairville épousera donc Rosalie ! . . .

(Il tombe presque sans sentiment dans un fauteuil ; il se relève ensuite , & il dit) . . . Non , je n'enlèverai point à mon ami sa maîtresse. Je ne me dégraderai point jusque-là. Mon cœur m'en répond. Malheur à celui qui n'écoute point la voix de son cœur ! . . . Mais Clairville n'a point de fortune. Rosalie n'en a plus . . . Il faut écarter ces obstacles. Je le puis. Je le veux. Y a-t-il quelque peine dont un acte généreux ne console ? Ah , je commence à respirer ! . . . Si je n'épouse point Rosalie , qu'ai-je besoin de fortune ? Quel plus digne usage que d'en disposer en faveur de deux êtres qui me sont chers ? Hélas , à bien juger , ce sacrifice si peu commun n'est rien . . .

Clairville me devra son bonheur ! Rosalie me devra son bonheur ! Le pere de Rosalie me devra son bonheur ! . . . Et Constance ? . . . Elle entendra de moi la vérité. Elle me connoîtra. Elle tremblera pour la femme qui oseroit s'attacher à ma destinée . . . En rendant le calme à tout ce qui m'environne , je trouverai sans doute un repos qui me fuit ? . . . (*il soupire.*) . . . Dorval , pourquoi souffres-tu donc ? Pourquoi suis-je déchiré ? O vertu , n'ai-je point encore assez fait pour toi !

Mais Rosalie ne voudra point accepter de moi sa fortune. Elle connoît trop le prix de cette grace pour l'accorder à un homme qu'elle doit haïr , mépriser . . . . Il faudra donc la tromper ! . . . Et si je m'y refous , comment y réussir ? . . . Prévenir l'arrivée de son pere ? . . . Faire répandre par les papiers publics que le vaisseau qui portoit sa fortune étoit assuré ? . . . . Lui envoyer par un inconnu la valeur de ce qu'elle a perdu ? . . . Pourquoi non ? . . . Le moyen est naturel. Il me plaît. Il ne

(84)

faut qu'un peu de célérité. (*Il appelle Charles*). Charles. (*Il se met à une table, & il écrit*).

---

S C E N E X.

DORVAL, CHARLES.

DORVAL.

(*Il lui donne un billet, & dit*):

**A** Paris, chez mon banquier.

*Fin du troisieme Acte.*



---

 ACTE I V.
 

---

## SCÈNE I.

ROSALIE, JUSTINE.

JUSTINE.

**E**H bien, Mademoiselle. Vous avez voulu voir André. Vous l'avez vu. Monsieur votre pere arrive, mais vous voilà sans fortune.

 ROSALIE (*un mouchoir à la main*).

Que puis-je contre le fort? Mon pere survit. Si la perte de sa fortune n'a pas altéré sa santé, le reste n'est rien.

JUSTINE.

Comment le reste n'est rien?

ROSALIE.

Non, Justine. Je connoîtrai l'indigence. Il y a de plus grands maux.

JUSTINE.

Ne vous y trompez pas, Mademoiselle. Il n'y en a point qui lasse plus vite.

## ROSALIE.

Avec des richesses, serois-je moins à plaindre ? .. C'est dans une ame innocente & tranquille que le bonheur habite ; & cette ame, Justine, je l'avois !

JUSTINE. Et Clairville y regnoit.

ROSALIE (*assisé & pleurant*).

Ah ! quel jour ! .. C'est toi, Clairville, que j'estime & que je désespère ! O toi, à qui un bien moins digne a ravi toute ma tendresse, te voilà bien vengé ! Je pleure, & l'on se rit de mes larmes !

Justine, que penses-tu de ce Dorval ? .. Le voilà donc cet ami si tendre, cet homme si vrai, ce mortel si vertueux ! Il n'est, comme les autres, qu'un méchant qui se joue de ce qu'il y a de plus sacré, l'amour, l'amitié, la vertu, la vérité ! ... Que je plains Constance ! Il m'a trompée. Il peut bien la tromper aussi. . . . (*En se levant*), Mais j'entends quelqu'un. . . Justine, si c'étoit lui ?

(87)

JUSTINE

Mademoiselle, ce n'est personne.

ROSALIE

*(Elle se rassied, & dit)*

Qu'ils sont méchans ces hommes ! & que nous sommes simples ! . . . Vois, Justine, comme dans leur cœur la vérité est à côté du parjure ; comme l'élévation y touche à la bassesse ! . . . Ce Dorval qui expose sa vie pour son ami, c'est le même qui le trompe, qui trompe sa sœur, qui se prend pour moi de tendresse. Mais pourquoi lui reprocher de la tendresse ? C'est mon crime. Le sien est une fausseté qui n'eut jamais d'exemple.

---

SCÈNE I.

ROSALIE, CONSTANCE.

ROSALIE *(allant au-devant de Constance)*.

**A**H, Madame, en quel état vous me surprenez !

F iiij

CONSTANCE.

Je viens partager votre peine.

ROSALIE.

Puissiez-vous toujours être heureuse !

CONSTANCE

*(s'assied, fait asséoir Rosalie à côté d'elle,  
& lui prend les deux mains).*

Rosalie, je ne demande que la liberté de m'affliger avec vous. J'ai long-tems éprouvé l'incertitude des choses de la vie, & vous savez si je vous aime.

ROSALIE.

Tout a changé. Tout s'est détruit en un moment.

CONSTANCE.

Constance vous reste . . . & Clairville.

ROSALIE.

Je ne peux m'éloigner trop tôt d'un séjour où ma douleur est importune.

CONSTANCE.

Mon enfant, prenez garde. Le malheur vous rend injuste & cruelle. Mais ce n'est point à vous que j'en dois faire le reproche. Dans le sein du bonheur, j'oubliai

de vous préparer aux revers. Heureuse ; j'ai perdu de vûe les malheureux. J'en suis bien punie ; c'est vous qui m'en rapprochez. . . . Mais votre père ? . . .

ROSALIE.

Je lui ai déjà coûté bien des larmes ! . . .  
Madame, vous ferez mère un jour. . . .  
Que je vous plains ! . . .

CONSTANCE.

Rosalie, rappelez-vous la volonté de votre tante. Ses dernières paroles me confioient votre bonheur. . . . Mais ne parlons point de mes droits ; c'est une marque d'estime que j'attends : jugez combien un refus pourroit m'offenser ? . . . Rosalie, ne détachez point votre sort du mien ? Vous connoissez Dorval. Il vous aime. Je lui demanderai Rosalie. Je l'obtiendrai ; & ce gage fera pour moi le premier & le plus doux de sa tendresse.

ROSALIE.

*(dégage avec vivacité ses mains de celles de Constance, se leve avec une sorte d'indignation, & dit) :*

Dorval !

CONSTANCE. Vous avez toute son estime.

ROSALIE.

Un étranger ! . . . un inconnu ! . . . un homme qui n'a paru qu'un moment parmi nous ! . . . dont on n'a jamais nommé les parens ! . . . dont la vertu peut-être feinte . . . Madame, pardonnez . . . Pourbliois . . . Vous le connoissez bien sans doute ? . . .

CONSTANCE.

Il faut vous pardonner. Vous êtes dans la nuit. Mais souffrez que je vous fasse luire un rayon d'espérance.

ROSALIE.

J'ai espéré. J'ai été trompée. Je n'espérerai plus.

CONSTANCE

(*sourit tristement*).

ROSALIE.

Hélas, si Constance eût été seule, retirée comme autrefois ; peut-être . . . encore, n'est-ce qu'une idée vaine qui nous auroit trompées toutes deux. Notre amie

deviént malheureuse. On craint de se man-  
quer à soi-même. Un premier mouvement  
de générosité nous emporte. Mais le tems !  
le tems ! . . . Madame, les malheureux  
sont fiers, importuns, ombrageux. On  
s'accoutume peu à-peu au spectacle de  
leur douleur. Bientôt on s'en lasse. Épar-  
gnez-nous des torts réciproques. J'ai tout  
perdu, sauvez de-moins notre amitié du  
naufrage . . . Il me semble que je dois déjà  
quelque chose à l'infortune . . . Toujours  
soutenue de vos conseils, Rosalie n'a rien  
fait encore dont elle puisse s'honorer à ses  
propres yeux. Il est tems qu'elle apprenne  
ce dont elle sera capable, instruite par  
Constance & par les malheurs. Lui envie-  
riez-vous le seul bien qui lui reste, celui  
de se connoître elle-même ?

Non, non . . . **CONSTANCE.**

Rosalie, vous êtes dans l'enthousiasme ;  
mêlez-vous de cet état. Le premier effet  
du malheur est de roidir une ame, le der-  
nier est de la briser . . . Vous qui craignez  
tout du tems pour vous & pour moi, n'ent

craignez-vous rien pour vous seule ? . . . .  
 Songez, Rosalie, que l'infortune vous rend  
 sacrée. S'il m'arrivoit jamais de manquer  
 de respect au malheur, rappelez-moi, di-  
 tes-moi, faites-moi rougir pour la pre-  
 miere fois . . . Mon enfant, j'ai vécu. J'ai  
 souffert. Je crois avoir acquis le droit de  
 présumer quelque chose de moi ; cepen-  
 dant je ne vous demande que de compter  
 autant sur mon amitié que sur votre cou-  
 rage . . . Si vous vous promettez tout de  
 vous-même, & que vous n'attendiez rien  
 de Constance, ne serez-vous pas injuste ? . .  
 Mais les idées de bienfait & de reconnoi-  
 sance vous effrayeroient-elles ? Rendez  
 votre tendresse à mon frere, & c'est moi  
 qui vous devrai tout.

ROSALIE.

Madame, voilà Dorval . . . Permettez  
 que je m'éloigne . . . J'ajouterois si peu de  
 chose à son triomphe. (*Dorval entre*).

CONSTANCE.

Rosalie . . . Dorval, retenez cet en-  
 fant . . . Mais elle nous échappe.



## SCENE III.

CONSTANCE, DORVAL.

DORVAL.

**M**adame, laissons lui le triste plaisir de s'affliger sans témoins.

CONSTANCE.

C'est à vous à changer son sort. Dorval, le jour de mon bonheur peut devenir le commencement de son repos.

DORVAL.

Madame, souffrez que je vous parle librement ; qu'en vous confiant ses plus secrètes pensées, Dorval s'efforce d'être digne de ce que vous faisiez pour lui, & que du-moins il soit plaint & regretté.

CONSTANCE.

Quoi, Dorval ! Mais parlez.

DORVAL.

Je vais parler. Je vous le dois. Je le dois à votre frere. Je me le dois à moi-même . . . . Vous voulez le bonheur de

Dorval ; mais connoissez-vous bien Dorval ? . . . De foibles services dont un jeune homme bien né s'est exagéré le mérite. Ses transports à l'apparence de quelques vertus. Sa sensibilité pour quelques-uns de mes malheurs ; tout a préparé & établi en vous des préjugés que la vérité m'ordonne de détruire. L'esprit de Clairville est jeune ; Constance doit porter de moi d'autres jugemens. (*Une pause*)

J'ai reçu du Ciel un cœur droit ; c'est le seul avantage qu'il ait voulu m'accorder . . . Mais ce cœur est flétri , & je suis , comme vous voyez . . . sombre & mélancolique. J'ai . . . de la vertu , mais elle est austère ; des mœurs , mais sauvages . . . une ame tendre , mais aigrie par de longues disgrâces. Je peux encore verser des larmes , mais elles sont rares & cruelles . . . Non , un homme de ce caractère n'est point l'époux qui convient à Constance.

CONSTANCE.

Dorval , rassurez-vous. Lorsque mon cœur céda aux impressions de vos vertus ,

je vous vis tel que vous vous peignez. Je reconnus le malheur & ses effets terribles. Je vous plains, & ma tendresse commença peut-être par ce sentiment.

DORVAL.

Le malheur a cessé pour vous ; il s'est appesanti sur moi . . . Combien je suis malheureux , & qu'il y a de tems ! Abandonné presque en naissant entre le desert & la société ; quand j'ouvris les yeux , afin de reconnoître les liens qui pouvoient m'attacher aux hommes , à peine en retrouvai-je des débris. Il y avoit trente ans , Madame , que j'errois parmi eux ; isolé , inconnu , négligé , sans avoir éprouvé la tendresse de personne , ni rencontré personne qui recherchât la mienne , lorsque votre frere vint à moi. Mon ame attendoit la sienne. Ce fut dans son sein que je versai un torrent de sentimens qui cherchoient depuis si long-tems à s'épancher ; & je n'imaginai pas qu'il pût y avoir dans ma vie un moment plus doux que celui où je me délivrai du long ennui d'e-

exister seul . . . Que j'ai payé cher cet instant de bonheur ! . . . Si vous saviez . . .

CONSTANCE.

Vous avez été malheureux ; mais tout a son terme ; & j'ose croire que vous touchez au moment d'une révolution durable & fortunée.

DORVAL.

Nous nous sommes assez éprouvé le sort & moi. Il ne s'agit plus de bonheur . . . Je hais le commerce des hommes , & je sens que c'est loin de ceux-mêmes qui me sont chers que le repos m'attend . . . Madame , puisse le Ciel vous accorder sa faveur qu'il me refuse , & rendre Constance la plus heureuse des femmes ! . . . (*un peu attendri*) Je l'apprendrai peut-être dans ma retraite , & j'en ressentirai de la joie . . .

CONSTANCE.

Dorval , vous vous trompez. Pour être tranquille , il faut avoir l'approbation de son cœur , & peut-être celle des hommes. Vous n'obtiendrez point celle-ci , & vous n'emporterez point la première , si vous quittez

quittez le poste qui vous est marqué. Vous avez reçu les talens les plus rares, & vous en devez compte à la société. Que cette foule d'êtres inutiles qui s'y meuvent sans objet, & qui l'embarassent sans la servir, s'en éloignent; s'ils veulent. Mais vous, j'ose vous le dire, vous ne le pouvez sans crime. C'est à une femme qui vous aime à vous arrêter parmi les hommes. C'est à Constance à conserver à la vertu opprimée un appui; au vice arrogant un fléau; un frere à tous les gens de bien; à tant de malheureux un père qu'ils attendent; au genre humain son ami; à mille projets honnêtes, utiles & grands, cet esprit libre de préjugés, & cette ame forte qu'ils exigent, & que vous avez. . . Vous, renoncer à la société! J'en appelle à votre cœur; interrogez-le, & il vous dira que l'homme de bien est dans la société, & qu'il n'y a que le méchant qui soit seul.

DORVAL.

Mais le malheur me suit, & se répand sur tout ce qui m'approche. Le Ciel qui

veut que je vive dans les ennuis, veut-il  
aussi que j'y plonge les autres? On étoit  
heureux ici, quand j'y vins.

CONSTANCE.

Le Ciel s'obscurcit quelquefois; & si  
nous sommes sous le nuage, un instant l'a  
formé ce nuage, un instant le dissipera.  
Mais quoi qu'il en arrive, l'homme sage  
reste à sa place, & y attend la fin de ses  
peines.

DORVAL.

Mais ne craindra-t-il pas de s'éloigner,  
en multipliant les objets de son attache-  
ment? Constance, je ne suis point  
étranger à cette pente si générale & si dou-  
ce qui entraîne tous les êtres, & qui les  
porte à éterniser leur espèce. J'ai senti dans  
mon cœur que l'univers ne seroit jamais  
pour moi qu'une vaste solitude, sans une  
compagne qui partageât mon bonheur &  
ma peine. Dans mes accès de mélanco-  
lie, je l'appellois, cette compagne.

CONSTANCE.

Et le Ciel vous l'envoie.

DORVAL.

Trop tard pour mon malheur ! Il a effarouché une amie simple qui auroit été heureuse de ses moindres faveurs. Il l'a remplie de craintes, de terreurs, d'une horreur secrète . . . Dorval oseroit se charger du bonheur d'une femme ! . . . Il seroit père ! . . . Il auroit des enfans ! . . . Des enfans ! . . . Quand je pense que nous sommes jettés, tout en naissant, dans un cahos de préjugés, d'extravagances, de vices, & de misère, l'idée m'en fait frémir.

CONSTANCE.

Vous êtes obsédé de fantômes, & je n'en suis pas étonnée. L'histoire de la vie est si peu connue ; celle de la mort est si obscure ; & l'apparence du mal dans l'univers est si claire . . . Dorval, vos enfans ne sont point destinés à tomber dans le cahos que vous redoutez. Ils passeront sous vos yeux les premières années de leur vie, & c'en est assez pour vous répondre de celles qui suivront. Ils apprendront de vous à penser comme vous. Vos

passions, vos goûts, vos idées passeront en eux. Ils tiendront de vous ces notions si justes que vous avez de la grandeur & de la bassesse réelles; du bonheur véritable & de la misère apparente. Il ne dépendra que de vous qu'ils aient une conscience toute semblable à la vôtre. Ils vous verront agir. Ils m'entendront parler quelquefois. (*En souriant avec dignité, elle ajoute*) . . . Dorval, vos filles seront honnêtes & décentes. Vos fils seront nobles & fiers. Tous vos enfans seront charmans.

D O R V A L

*(prend la main de Constance, la presse entre les deux siennes, lui sourit d'un air touché, & lui dit) : . . .*

Si par malheur Constance se trompoit... Si j'avois des enfans, comme j'en vois tant d'autres, malheureux & méchans. Je me connois. J'en mourrois de douleur.

C O N S T A N C E (*d'un ton pathétique & d'un air pénétré*).

Mais auriez-vous cette crainte, si vous pensiez que l'effet de la vertu sur notre



ame n'est ni moins nécessaire , ni moins puissant que celui de la beauté sur nos sens. Qu'il est dans le cœur de l'homme un goût de l'ordre , plus ancien qu'aucun sentiment réfléchi. Que c'est ce goût qui nous rend sensibles à la honte , la honte qui nous fait redouter le mépris au-delà même du trépas. Que l'imitation nous est naturelle , & qu'il n'y a point d'exemple qui captive plus fortement que celui de la vertu , pas même l'exemple du vice. . . . Ah , Dorval , combien de moyens de rendre les hommes bons !

DORVAL.

Oui , si nous savions en faire usage. . . . Mais je veux qu'avec des soins assidus , secondés d'heureux naturels , vous puissiez les garantir du vice ; en seront-ils beaucoup moins à plaindre ? Comment écarterez-vous d'eux la terreur & les préjugés qui les attendent à l'entrée dans ce monde , & qui les suivront jusqu'au tombeau ? La folie & la misère de l'homme m'épouvantent. Combien d'opinions monstrueuses

doit il est tour-à-tour l'auteur & la victime ? Ah , Constance , qui ne trembleroit d'augmenter le nombre de ces malheureux qu'on a comparés à des forçats qu'on voit dans un cachot funeste ,

*Pouvant se secourir, l'un sur l'autre acharnés ,*

*Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés ?*

CONSTANCE.

Je connois les maux que le fanatisme a causés , & ceux qu'il en faut craindre . . . . Mais s' l paroïssoit aujourd'hui . . . parmi nous . . . un monstre , tel qu'il en a produit dans les tems de ténèbres , où sa fureur & ses illusions arrosoient de sang cette terre . . . . qu'on vit ce monstre s'avancer au plus grand des crimes , en invoquant le secours du Ciel , . . . & tenant la loi de son Dieu d'une main , & de l'autre un poignard , préparer aux peuples de longs regrets . . . . croyez , Dorval , qu'on en auroit autant d'étonnement que d'horreur . . . Il y a sans doute encore des bar-

barès; & quand n'y en aura-t-il plus? Mais les temps de barbarie sont passés. Le siècle s'est éclairé. La raison s'est épurée. Ses préceptes remplissent les ouvrages de la nation. Ceux où l'on inspire aux hommes la bienveillance générale, sont presque les seuls qui soient lus. Voilà les leçons dont nos théâtres retentissent, & dont ils ne peuvent retentir trop souvent. Et le Philosophe dont vous m'avez rappelé les vers, doit principalement ses succès aux sentimens d'humanité qu'il a répandus dans ses Poèmes, & au pouvoir qu'ils ont sur nos âmes. Non, Dorval, un peuple qui vient s'attendrir tous les jours sur la verté malheureuse, ne peut être ni méchant, ni farouche. C'est vous-même; ce sont les hommes qui vous ressemblent, que la Nation honore, & que le Gouvernement doit protéger plus que jamais, qui affranchiront vos enfans de cette chaîne terrible dont votre mélancolie vous montre leurs mains innocentes chargées.

Et quel sera mon devoir & le vôtre! soit

non de les accoutumer à n'admirer, même dans l'Auteur de toutes choses, que les qualités qu'ils chériront en nous ! Nous leur représenterons sans cesse que les lois de l'humanité sont immuables, que rien n'en peut dispenser, & nous verrons germer dans leurs âmes ce sentiment de bienfaisance universelle qui embrasse toute la nature. . . . Vous m'avez dit cent fois qu'une âme tendre n'envisageoit point le système général des êtres sensibles, sans en désirer fortement le bonheur, sans y participer ; & je ne crains pas qu'une âme cruelle soit jamais formée dans mon sein & de votre sang.

DORVAL.

Constance, une famille demande une grande fortune ; & je ne vous cacherai pas que la mienne vient d'être réduite à la moitié.

CONSTANCE.

Les besoins réels ont une limite ; ceux de la fantaisie sont sans bornes. Quelque fortune que vous accumuliez, Dorval ; si

la vertu manque à vos enfans, ils seront toujours pauvres.

DORVAL.

La vertu ? on en parle beaucoup.

CONSTANCE.

C'est la chose dans l'univers la mieux connue & la plus révéree. Mais, Dorval, on s'y attache plus encore par les sacrifices qu'on lui fait, que par les charmes qu'on lui croit ! & malheur à celui qui ne lui a pas assez sacrifié pour la préférer à tout, ne vivre, ne respirer que pour elle, s'enivrer de sa douce vapeur, & trouver la fin de ses jours dans cette ivresse.

DORVAL.

Quelle femme ! *(Il est étonné. Il garde le silence un moment. Il dit ensuite) :*

Femme adorable & cruelle, à quoi me réduisez-vous ? Vous m'arrachez le mystère de ma naissance. Sachez donc qu'à peine ai-je connu ma mere. Une jeune infortunée, trop tendre, trop sensible, me donna la vie, & mourut peu de tems après. Ses parens irrités & puissans,

avoient forcé mon père de passer aux Isles. Il y apprit la mort de ma mère, au moment où il pouvoit se flater de devenir son époux. Privé de cet espoir, il s'y fixa ; mais il n'oublia point l'enfant qu'il avoit eu d'une femme chérie. Constance, je suis cet enfant. . . . Mon père a fait plusieurs voyages en France. Je l'ai vu. J'espérois le revoir encore ; mais je ne l'espère plus. Vous voyez ; ma naissance est abjecte aux yeux des hommes ; & ma fortune a disparu.

CONSTANCE.

La naissance nous est donnée ; mais nos vertus sont à nous. Pour ces richesses toujours embarrassantes & souvent dangereuses, le Ciel, en les répandant indifféremment sur la surface de la terre ; & les faisant tomber sans distinction sur le bon & sur le méchant, dicte lui-même le jugement qu'on en doit porter. Naissance, dignités, fortune, grandeurs, le méchant peut tout avoir, excepté la faveur du Ciel. Voilà ce qu'un peu de raison m'avoit

appris, long-tems avant qu'on m'eût confié vos secrets ; & il ne me restoit à savoir que le jour de mon bonheur & de ma gloire.

DORVAL.

Rosalie est malheureuse, Clairville est au desespoir.

CONSTANCE.

Je rougis du reproche, Dorval, voyez mon frere. Je reverrai Rosalie. Sans doute, c'est à nous à rapprocher ces deux êtres si dignes d'être unis. Si nous y réussissons, j'ose espérer qu'il ne manquera plus rien à nos vœux.

SCENE IV.

DORVAL *seul.*

Voilà la femme par qui Rosalie a été élevée ! Voilà les principes qu'elle a reçus !

S C E N E V,  
DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

**D**Orval, que deviens-je ? Qu'avez-vous résolu de moi ?

DORVAL.

Que vous vous attachiez plus fortement que jamais à Rosalie.

CLAIRVILLE.

Vous me le conseillez ?

DORVAL.

Je vous le conseille.

CLAIRVILLE (*en lui sautant au col*).

Ah, mon ami, vous me rendez la vie. Je vous la dois deux fois en un jour. Je venois en tremblant apprendre mon sort. Combien j'ai souffert depuis que je vous ai quitté ! Jamais je n'ai si-bien connu que j'étois destiné à l'aimer, toute injuste qu'elle est. Dans un instant de desespoir, on forme un projet violent ; mais l'instant passe, le projet se dissipe, & la passion reste.



DORVAL (*en souriant*):

Je favois tout cela. Mais votre peu de fortune ? la médiocrité de la sienne ?

CLAIRVILLE.

L'état le plus misérable à mes yeux est de vivre sans Rosalie. J'y ai pensé, & mon parti est pris. S'il est permis de supporter impatiemment l'indigence, c'est aux amans, aux pères de famille, à tous les hommes bienfaisans; & il est toujours des voies pour en sortir.

DORVAL.

Que ferez-vous ?

CLAIRVILLE.

Je commercerai.

DORVAL.

Avec le nom que vous portez, auriez-vous ce courage ?

CLAIRVILLE.

Qu'appellez-vous courage ? Je n'en trouve point à cela. Avec une ame fiere; un caractère inflexible, il est trop incertain que j'obtienne de la faveur, la fortune dont j'ai besoin. Celle qu'on fait par l'in-

trigue est prompte ; mais vile , par les ar-  
mes ; glorieuse ; mais lente ; par les tra-  
pens ; toujours difficile & médieuse. Il  
est d'autres états qui menent rapidement  
à la richesse ; mais le Commerce est pres-  
que le seul où les grandes fortunes soient  
proportionnées au travail , à l'industrie , &  
aux dangers qui les rendent honnêtes. Je  
commercerai , vous dis-je ; il ne me man-  
que que des lumières & des expédiens ;  
& j'espère les trouver en vous.

#### DORVILLE

Vous pensez juste. Je vois que l'amour  
est sans préjugé. Mais ne songez qu'à flé-  
chir Rosalie , & vous n'aurez point à  
changer d'état. Si le vaisseau qui portoit  
sa fortune est tombé entre les mains des  
ennemis , il étoit assuré ; & la perte n'est  
rien. La nouvelle en est dans les papiers  
publics , & je vous conseille de l'annoncer  
à Rosalie.

#### CLAIRVILLE.

J'y cours.

## SCÈNE V.

DORVAL, CHARLES *encore botté.*

DORVAL. (*Il se promène.*)

Line la déchira point... Non...  
 Mais pourquoi, si je veux d... Un  
 exemple d'honnêteté, de courage... un  
 dernier effort sur moi-même... sur elle...

CHARLES. (*Entre & reste debout sans mot dire, jusqu'à  
 ce que son maître l'apparçoive. Alors il dit*)

Monsieur, j'ai fait remettre à Rosalie

DORVAL.

Pentends.

CHARLES.

En voilà la preuve. (*Il donne à son maître  
 le reçu de Rosalie.*)

DORVAL.

Il suffit. (*Charles sort. Dorval se promène  
 encore & après une courte pause, il dit*)

.....

## SCÈNE VI.

DORVAL *seul.*

**J'**Aurai donc tout sacrifié. La fortune !  
*(Il répète avec dédain) : la fortune ! ma*  
 passion ! la liberté. . . . . Mais le sacri-  
 fice de ma liberté est-il bien résolu ! . . . .  
**O** raison ! qui peut te résister quand tu  
 prends l'accent enchanteur & la voix de  
 la femme ? . . . Homme petit & borné ,  
 assez simple pour imaginer que tes erreurs  
 & ton infortune sont de quelque importance  
 dans l'univers ; qu'un concours de hasards  
 infinis préparoit de tout tems ton mal-  
 heur ; que ton attachement à un être ,  
 mene la chaîne de sa destinée : viens en-  
 tendre Constance ; & reconnois la vanité  
 de tes pensées. . . . . Ah , si je pouvois  
 trouver en moi la force de sens & la supé-  
 riorité de lumieres avec laquelle cette  
 femme s'emparoit de mon ame & la do-  
 minoit , je verrois Rosalie , elle m'enten-  
 droit , & Clairville seroit heureux. . . . .

Mais

Mais pourquoi n'obtiendrois-je pas sur cette ame tendre & flexible, le même ascendant qu'à su prendre sur moi ? Depuis quand la vertu a-t-elle perdu son empire ? ... Voyons-la, parlons-lui, & espérons tout de la vérité de son caractère, & du sentiment qui m'anime. C'est moi qui ai égaré ses pas innocens ; c'est moi qui l'ai plongée dans la douleur & dans l'abattement ; c'est à moi à lui rendre la main, & à la ramener dans la voie du bonheur.

*Fin du quatrième Acte.*

## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

R O S A L I E , J U S T I N E .

(*Rosalie sombre, se promène ou reste immobile, sans attention pour ce que Justine lui dit*).

J U S T I N E .

**V**OTRE père échappe à mille dangers !  
 Votre fortune est réparée ! Vous devenez maîtresse de votre sort ! Et rien ne vous touche. En vérité, Mademoiselle, vous ne méritez guère le bien qui vous arrive.

R O S A L I E .

... Un lien éternel va les unir ! ...  
 Justine, André est-il instruit ? Est-il parti ?  
 Revient-il ?

J U S T I N E .

Mademoiselle, qu'allez-vous faire ?

R O S A L I E .

Ma volonté ... Non, mon père n'en

trera point dans cette maison fatale !  
 Je ne ferai point le témoin de leur joie...  
 J'échapperai du-moins à des amitiés qui  
 me tuent.

---

S C E N E I I.

ROSALIE, JUSTINE, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

*(Il arrive précipitamment; & tout en approchant de Rosalie, il se jette à ses genoux, & lui dit):*

**E**H bien, cruelle, ôtez-moi donc la vie ! Je fais tout. André m'a tout dit. Vous épiguez d'ici votre père. Et de qui l'éloignez-vous ? D'un homme qui vous adore, qui quittoit sans regret son pays, sa famille, ses amis, pour traverser les mers, pour aller se jeter aux genoux de vos inflexibles parens, & y mourir ou vous obtenir . . . . Alors Rosalie, tendre, sensible, fidelle, partageoit mes ennuis ; aujourd'hui, c'est elle qui les cause.

... ROSALIE  
*(haus. Et un peu déconcertée).* Cet André est un imprudent. Je ne voulois pas que vous fussiez mon projet.

CLAIRVILLE.

Vous vouliez me tromper.

ROSALIE.

*(Vivement).* Je n'ai jamais trompé personne.

CLAIRVILLE.

Dites-moi donc pourquoi vous ne m'aimez plus ? M'ôter votre cœur, c'est me condamner à mourir. Vous voulez ma mort. Vous la voulez. Je le vois.

ROSALIE.

Non, Clairville. Je voudrois bien que vous fussiez heureux.

CLAIRVILLE.

Et vous m'abandonnez !

ROSALIE.

Mais ne pourriez-vous pas être heureux sans moi ?

CLAIRVILLE.

Vous me perdez le cœur. *(Il est toujours*



*aux genoux de Rosalie. En disant ces mots, il tomba la tête appuyée contre elle, & garda un moment le silence).* . . . Vous ne deviez jamais changer ! . . . Vous le jurâtes ! . . . Insensé que j'étois, je vous crus . . . Ah, Rosalie, cette foi donnée & reçue chaque jour avec de nouveaux transports, qu'est-elle devenue ? Que sont devenus vos sermens ? . . . Mon cœur fait pour recevoir & garder éternellement l'impression de vos vertus & de vos charmes, n'a rien perdu de ses sentimens ; il ne vous reste rien des vôtres . . . Qu'ai-je fait pour qu'ils se soient détruits ?

ROSALIE.

Rien.

CLAIRVILLE.

Et pourquoi donc ne sont-ils plus, ni ces instans si doux où je lisois mes sentimens dans vos yeux ? . . . Où ces mains (*il en prend une*) daignoient essuyer mes larmes, ces larmes tantôt ameres, tantôt délicieuses, que la crainte, & la tendresse faisoient couler tour-à-tour, . . . Rosalie,

ne me désespérez pas ! . . . par pitié pour vous-même. Vous ne connoissez pas votre cœur. Non, vous ne le connoissez pas. Vous ne savez pas tout le chagrin que vous vous préparez.

ROSALIE.

J'en ai déjà beaucoup souffert.

CLAIRVILLE.

Je laisserai au fond de votre ame une image terrible qui y entretiendra le trouble & la douleur. Votre injustice vous suivra.

ROSALIE.

Clairville, ne m'effrayez pas. (*En le regardant fixement*). Que voulez-vous de moi ?

CLAIRVILLE.

Vous fléchir ou mourir.

ROSALIE.

(*Après une pause*). Dorval est votre ami ?

CLAIRVILLE.

Il fait ma peine. Il la partage.

ROSALIE.

Il vous trompe.

CLAIRVILLE.

Je périffois par vos rigueurs. Ses conseils m'ont confervé. Sans Dorval, je ne ferois plus.

ROSALIE

Il vous trompe, vous dis-je. C'est un méchant.

CLAIRVILLE.

Dorval, un méchant ! Rosalie, y pensez-vous ? Il est au monde deux êtres que je porte au fond de mon cœur ; c'est Dorval & Rosalie. Les attaquer dans cet asile, c'est me causer une peine mortelle. Dorval un méchant ! C'est Rosalie qui le dit ! Elle ! . . . Il ne lui restoit plus pour m'accabler que d'accuser mon ami ! (*Dorval entre*).

SCÈNE III.

ROSALIE, JUSTINE, CLAIRVILLE,  
DORVAL.

CLAIRVILLE.

**V**Enez, mon ami. Venez. Cette Rosalie, autrefois si sensible, maintenant si cruelle, vous accuse sans sujet, & me condamne à un desespoir sans fin; moi qui mourrois plutôt que de lui causer la peine la plus légère.

*(Cela dit, il cache ses larmes; il s'éloigne, & il va se mettre sur un canapé au fond du salon, dans l'attitude d'un homme desolé).*

DORVAL

*(montrant Clairville à Rosalie, lui dit):*  
Mademoiselle, considérez votre ouvrage & le mien. Est-ce là le sort qu'il devoit attendre de nous? Un desespoir funeste sera donc le fruit amer de mon amitié & de votre tendresse, & nous le laisserons périr ainsi!

*(Clairville se leve, & s'en va comme un*

homme qui ordo. Rosalie le suit des yeux ; & Dorval, après avoir un peu rêvé, continue d'un ton bas, sans regarder Rosalie) :

S'il s'afflige, c'est du-moins sans contrainte. Son ame honnête peut montrer toute sa douleur. . . Et nous, honteux de nos sentimens, nous n'osons les confier à personne ; nous nous les cachons. . . Dorval & Rosalie, contents d'échapper aux soupçons, sont peut-être assez vils pour s'en applaudir en secret. . . . (ici, il se tourne subitement vers Rosalie) . . . Ah, Mademoiselle, sommes-nous faits pour tant d'humiliation ? Voudrons-nous plus long-tems d'une vie aussi abjecte ? Pour-moi, je ne pourrois me souffrir parmi les hommes, s'il y avoit sur tout l'espace qu'ils habitent un seul endroit où j'eusse mérité le mépris.

Echappé au danger, je viens à votre secours. Il faut que je vous replace au rang où je vous ai trouvée, ou que je meure de regrets.

(Il s'arrête un peu, puis il dit) :

Rosalie, répondez-moi. La vertu a-t-elle pour vous quelque prix? L'aimez-vous encore?

ROSALIE.

Elle m'est plus chère que la vie.

DORVAL.

Je vais donc vous parler du seul moyen de vous réconcilier avec vous, d'être digne de la société dans laquelle vous vivez, d'être appelée l'élève & l'amie de Constance, & d'être l'objet du respect & de la tendresse de Clairville.

ROSALIE.

Parlez. Je vous écoute.

(Rosalie s'appuie sur le dos d'un fauteuil, la tête panchée sur une main; & Dorval continue).

Songez, Mademoiselle, qu'une seule idée fâcheuse qui nous suit, suffit pour anéantir le bonheur; & que la conscience d'une mauvaise action est la plus fâcheuse de toutes les idées. (*Vivement & rapidement*). Quand nous avons commis le mal,

il ne nous quitte plus ; il s'établit au fond de notre ame avec la honte & le remords ; nous le portons avec nous , & il nous tourmente.

Si vous suivez un penchant injuste , il y a des regards qu'il faut éviter pour jamais ; & ces regards sont ceux des deux personnes que nous révérons le plus sur la terre. Il faut s'éloigner , fuir devant eux , & marcher dans le monde la tête baissée. (*Rosalie soupire*).

Et loin de Clairville & de Constance , où irions-nous ? que deviendrions-nous ? quelle seroit notre société ? . . . Etre méchant , c'est se condamner à vivre , à se plaire avec les méchants ; c'est vouloir demeurer confondus dans une foule d'êtres sans principes , sans mœurs & sans caractère ; vivre dans un mensonge continuel d'une vie incertaine & troublée ; louer en rougissant la vertu qu'on a abandonnée ; entendre dans la bouche des autres le blâme des actions qu'on a faites ; chercher le repos dans des systèmes que le souffle d'un

homme de bien renverse ; se fermer pour toujours la source des véritables joies , des seules qui soient honnêtes , austères & sublimes ; & se livrer , pour se fuir , à l'ennui de tous ces amusemens frivoles où le jour s'écoule dans l'oubli de soi-même , & où la vie s'échappe & se perd. . . . Rosalie , je n'exagere point. Lorsque le fil du labyrinthe se rompt , on n'est plus maître de son sort ; on ne fait jusqu'où l'on peut s'égarer.

Vous êtes effrayée ! & vous ne connoissez encore qu'une partie de votre péril.

Rosalie , vous avez été sur le point de perdre le plus grand bien qu'une femme puisse posséder sur la terre ; un bien qu'elle doit incessamment demander au Ciel , qui en est avare ; un époux vertueux ! Vous alliez marquer par une injustice le jour le plus solennel de votre vie ; & vous condamner à rougir au souvenir d'un instant qu'on ne doit se rappeler qu'avec un sentiment délicieux. . . . Songez qu'aux piés de ces autels où vous auriez reçu mes ser-



mens, où j'aurois exigé les vôtres, l'idée de Clairville trahi & désespéré vous auroit suivie. Vous eussiez vu le regard sévère de Constance attaché sur vous. Voilà quels auroient été les témoins effrayans de notre union . . . Et ce mot si doux à prononcer & à entendre, lorsqu'il assure & qu'il comble le bonheur de deux êtres dont l'innocence & la vertu consacroient les desirs, ce mot fatal eût scellé pour jamais notre injustice & notre malheur. . . Oui, Mademoiselle, pour jamais. L'ivresse passe. On se voit tels qu'on est. On se méprise, On s'accuse, & la misère commence. *(Il échappe ici à Rosalie quelques larmes qu'elle essuie furtivement).*

En effet, quelle confiance avoir en une femme, lorsqu'elle a pu trahir son amant? en un homme, lorsqu'il a pu tromper son ami? . . . Mademoiselle, il faut que celui qui ose s'engager en des liens indissolubles, voie dans sa compagnie la première des femmes; & malgré elle, Rosalie ne verroit en moi que le dernier des hommes.

Cela ne peut être. . . . Je ne saurois trop respecter la mere de mes enfans ; & je ne saurois en être trop considéré. . . .

Vous rougissez. Vous baissez les yeux. . . .  
 Quoi donc ? Seriez-vous offensés qu'il y eût dans la nature quelque chose pour moi de plus sacré que vous ? Voudriez-vous me revoir encore dans ces instans humilians & cruels , où vous me méprifiez sans doute , où je me haïssois , où je craignois de vous rencontrer , où vous trembliez de m'entendre , & où nos ames flottantes entre le vice & la vertu , étoient déchirées. . . .

Que nous avons été malheureux , Mademoiselle ! Mais mon malheur a cessé au moment où j'ai commencé d'être juste. J'ai remporté sur moi la victoire la plus difficile , mais la plus entière. Je suis rentré dans mon caractère. Rosalie ne m'est plus redoutable ; & je pourrois sans crainte lui avouer tout le désordre qu'elle avoit jetté dans mon ame ; lorsque dans le plus grand trouble de sentimens & d'idées qu'aucun mortel ait jamais éprouvé , je ré-

pondois . . . Mais un événement impré-  
vu, l'erreur de Constance, la vôtre, mes  
efforts m'ont affranchi . . . Je suis libre . . .

*(A ces mots, Rosalie paraît accablée. Dor-  
val qui s'en aperçoit, se tourne vers elle ; &  
la regardant d'un air plus doux, il continue).*

Mais qu'ai-je exécuté que Rosalie ne le  
puisse mille fois plus facilement ! Son cœur  
est fait pour sentir, son esprit pour pen-  
ser, sa bouche pour annoncer tout ce qui  
est bonnête. Si j'avois différé d'un instant,  
j'aurois entendu de Rosalie tout ce qu'elle  
vient d'entendre de moi. Je l'aurois écou-  
tée. Je l'aurois regardée comme une divi-  
nité bienfaisante qui me tendoit la main,  
et qui rasseroit mes pas chancelans. A sa  
voix, la vertu se seroit rallumée dans mon  
cœur.

**ROSALIE**  
*(d'une voix tremblante)*, Dorval . . .

**DORVAL** *(avec humanité)*,  
Rosalie.

**ROSALIE.**

Que faut-il que je fasse ?

DORVAL. . . . .

Nous avons placé l'effime de nous-mêmes à un haut prix. Mais ils n'ont pas voulu.

ROSALIE. . . . .

Est-ce mon désespoir que vous voulez ?

DORVAL. . . . .

Non. Mais il est des occasions où il n'y a qu'une action forte qui nous relève.

ROSALIE. . . . .

Je vous entends. Vous êtes mon ami.

Qui, j'en aurai le courage. . . . .

Je fais enfin où le

bonheur m'attend. . . . .

DORVAL. . . . .

Ah, Rosalie, je vous reconnois. C'est

vous, mais plus belle, plus touchante à

mes yeux que jamais. Vous voilà digne

de l'amitié de Constance, de la tendresse

de Clairville, & de toute mon estime ;

car j'ose à-présent me nommer.

SCENE

---

SCENE IV.

ROSALIÈ, JUSTINE,  
DORVAL, CONSTANCE,

ROSALIE (*court au-devant  
de Constance*).

Venez, Constance. Venez recevoir  
de la main de votre pupille, le seul  
mortel qui soit digne de vous.

CONSTANCE.

Et vous, Mademoiselle, courez em-  
brasser votre pere. Le voilà.

---

SCENE V. & DERNIERE.

ROSALIE, JUSTINE, DORVAL;  
CONSTANCE, *le vieux* LYSIMOND,  
*tenu sous les bras par* CLAIRVILLE  
& par ANDRE'; CHARLES, SYL-  
VESTRE, *toute la maison*.

M ROSALIE.  
On pere!

DORVAL.

Ciel ! que vois-je ! C'est Lysimond !  
c'est mon père !

LYSIMOND.

Oui , mon fils. Oui , c'est moi. (*A Dorval & à Rosalie*). Approchez mes enfans , que je vous embrasse... Ah , ma fille ! .. Ah , mon fils ! .... (*Il les regarde*). Du moins , je les ai vûs. ... (*Dorval & Rosalie sont étonnés. Lysimond s'en aperçoit*). Mon fils , voilà ta sœur... Ma fille , voilà ton frere. ...

ROSALIE.

Mon frere !

DORVAL.

Ma sœur !

ROSALIE.

Dorval !

DORVAL.

Rosalie !

LYSIMOND. (*Il est assis*).

Oui , mes enfans ; vous saurez tout. ...  
Approchez , que je vous embrasse encore. .... (*Il leve ses mains au Ciel*). ....  
Que le Ciel qui me rend à vous , qui vous

*Ces mots se disent avec toute la vitesse de la surprise , & se font entendre presqu'au même instans.*

rend à moi , vous bénisse. . . . qu'il nous bénisse tous. . . . (*A Clairville*) : Clairville. (*A Constance*) : Madame , pardonnez à un pere qui retrouve ses enfans. Je les croyois perdus pour moi. . . . Je me suis dit cent fois : Je ne les reverrai jamais. Ils ne me reverront plus. Peut-être , hélas , ils s'ignoreront toujours ! . . . Quand je partis , ma chere Rosalie , mon espérance la plus douce étoit de te montrer un fils digne de moi , un frere digne de toute ta tendresse ; qui te servît d'appui , quand je ne serai plus . . . & , mon enfant , ce sera bientôt . . . Mais , mes enfans , pourquoi ne vois-je point encore sur vos visages ces transports que je m'étois promis ? . . . Mon âge , mes infirmités , ma mort prochaine vous afflige . . . Ah , mes enfans ; j'ai tant travaillé , tant souffert ! . . . Dorval , Rosalie. (*en disant ces mots , le vieillard tient ses bras étendus vers ses enfans qu'il regarde alternativement , & qu'il invite à se reconnoître*).

(*Dorval & Rosalie se regardent , tombent dans les bras l'un de l'autre , & vont ensemble*.)

*embrasser les genoux de leur pere, en s'écriant) :*

DORVAL, ROSALIE.

Ah, mon pere!

LYSIMOND

*(leur imposant ses mains & levant les yeux au Ciel, dit) :*

O Ciel! je te rends grâces! mes enfans se sont vûs; ils s'aimeront, je l'espere, & je mourrai content. . . . Clairville, Rosalie vous étoit chere. . . Rosalie, tu aimois Clairville. Tu l'aimes toujours. Approchez que je vous unisse.

*(Clairville, sans oser approcher, se contente de tendre les bras à Rosalie, avec tout le mouvement du desir & de la passion. Il attend. Rosalie le regarde un instant & s'avance. Clairville se précipite, & Lysimond les unit).*

ROSALIE *(en interrogation).*

Mon pere? . . .

LYSIMOND.

Mon enfant? . . .



ROSALIE.

Constance . . . Dorval . . . ils sont dignes l'un de l'autre.

LYSIMOND (*à Constance & à Dorval*).

Je t'entends. Venez, mes chers enfans. Venez. Vous doublez mon bonheur.

*Constance & Dorval s'approchent gravement de Lysimond. Le bon vieillard prend la main de Constance, la baise, & lui présente celle de son fils, que Constance reçoit.*

LYSIMOND

(*pleurant & s'essuyant les yeux avec la main*, dit) :

Celles-ci sont de joie, & ce seront les dernières. . . . Je vous laisse une grande fortune. Jouïſſez-en comme je l'ai acquise. Ma richesse ne coûta jamais rien à ma probité. Mes enfans, vous la pourrez posséder sans remords. . . . Rosalie, tu regardes ton frere, & tes yeux baignés de larmes reviennent sur moi. . . . Mon enfant, tu sauras tout; je te l'ai déjà dit. . . . Epargne cet aveu à ton pere, à un frere sensible & délicat. . . Le Ciel qui a trempé

d'amertumes toute ma vie; ne m'a réservé de purs que ces derniers instans. Cher enfant, laisse-m'en jouir. . . . Tout est arrangé entre vous. . . . Ma fille, voilà l'état de mes biens. . . .

ROSALIE.

Mon père. . . .

LYSIMOND.

Prends, mon enfant. J'ai vécu. Il est tems que vous viviez, & que je cesse; demain, si le Ciel le veut, ce sera sans regret. . . . Tiens, mon fils, c'est le précis de mes dernières volontés. Tu les respecteras. Sur-tout n'oubliez pas André. C'est à lui que je devrai la satisfaction de mourir au milieu de vous. Rosalie, je me souviendrai d'André, lorsque ta main me fermera les yeux. . . . Vous verrez, mes enfans, que je n'ai consulté que ma tendresse, & que je vous aimois tous deux également. La perte que j'ai faite est peu de chose. Vous la supporterez en commun.

ROSALIE.

Qu'entends-je ? Mon père. . . . on m'a

remis . . . (*Elle présente à son pere le portefeuille envoyé par Dorval*).

LYSIMOND.

On t'a remis . . . Voyons . . . (*Il ouvre le portefeuille, il examine ce qu'il contient, & dit*) . . . Dorval, tu peux seul éclaircir ce mystere. Ces effets t'appartenoient. Parle. Dis-nous comment ils se trouvent entre les mains de ta sœur.

CLAIRVILLE (*vivement*).

J'ai tout compris. Il exposa sa vie pour moi; il me sacrifioit sa fortune!

ROSALIE (*à Clairville*).

Sa passion!

CONSTANCE (*à Clairville*).

Sa liberté!

CLAIRVILLE.

Ah, mon ami! (*Il l'embrasse*).

ROSALIE

(*en se jettant dans le sein de son frere,  
& baissant la vûe*).

Mon frere. . . .

DORVAL (*en souriant*).

J'étois un insensé. Vous étiez un enfant.

*Ces mots se disent avec beaucoup de vitesse, & sont presque entendus en même tems.*

LYSIMOND.

Mon fils, que te veulent-ils ? Il faut que tu leur ayes donné quelque grand sujet d'admiration & de joie, que je ne comprends pas, que ton pere ne peut partager.

DORVAL.

Mon pere, la joie de vous revoir nous a tous transportés.

LYSIMOND.

Puisse le Ciel qui bénit les enfans par les peres, & les peres par les enfans, vous en accorder qui vous ressemblent, & qui vous rendent la tendresse que vous avez pour moi.

*Fin du cinquieme Acte & de la Piece.*

**J'**AI promis de dire pourquoi je n'entendis pas la dernière scène ; & le voici. Lyfimond n'étoit plus. On avoit engagé un de ses amis qui étoit à-peu-près de son âge , & qui avoit sa taille , sa voix , & ses cheveux blancs , à le remplacer dans la Piece.

Ce vieillard entra dans le salon , comme Lyfimond y étoit entré la première fois , tenu sous les bras par Clairville & par André , & couvert de habits que son ami avoit apportés des prisons. Mais à peine y parut-il , que , ce moment de l'action remettant sous les yeux de toute la famille , un homme qu'elle venoit de perdre , & qui lui avoit été si respectable & si cher , personne ne put retenir ses larmes. Dorval pleuroit. Constance & Clairville pleuroient. Rosalie étouffoit ses sanglots & détournoit ses regards. Le vieillard qui représentoit Lyfimond , se troubla , & se mit à pleurer aussi. La douleur passant des maîtres aux domestiques , devint générale , & la Piece ne finit pas.

Lorsque tout le monde fut retiré , je sortis de mon coin , & je m'en retournai comme j'étois venu. Chemin faisant , j'effuyois mes yeux , & je me disois pour me consoler , car j'avois l'ame triste : « Il faut » que je sois bien bon de m'affliger ainsi. » Tout ceci n'est qu'une comédie. Dorval » en a pris le sujet dans sa tête. Il l'a dialo- » guée à sa fantaisie ; & l'on s'amusoit au- » jourd'hui à la représenter ».

Cependant quelques circonstances m'embarraissoient. L'histoire de Dorval étoit connue dans le pays. La représentation en avoit été si vraie , qu'oubliant en plusieurs endroits que j'étois spectateur , & spectateur ignoré , j'avois été sur le point de sortir de ma place , & d'ajouter un personnage réel à la scène. Et puis comment arranger avec mes idées ce qui venoit de se passer ? Si cette pièce étoit une comédie comme une autre , pourquoi n'avoient-ils pu jouer la dernière scène ? Quelle étoit la cause de la douleur profonde dont ils avoient été pénétrés à la vue du vieillard qui faisoit Lyfimon ?

Quelques jours après j'allai remercier Dorval de la soirée délicieuse & cruelle que je devois à sa complaisance. . . .

« Vous avez donc été content de ce » la » ? . . .

J'aime à dire la vérité. Cet homme aimoit à l'entendre , & je lui répondis que le jeu des acteurs m'en avoit tellement imposé , qu'il m'étoit impossible de prononcer sur le reste ; d'ailleurs , que n'ayant point entendu la dernière scène , j'ignorois le dénouement ; mais que s'il vouloit me communiquer l'ouvrage , je lui en dirois mon sentiment. . . .

« Votre sentiment ! & n'en fais-je pas » à-présent ce que j'en veux savoir ? Une » pièce est moins faite pour être lue que » pour être représentée ; la représentation » de celle-ci vous a plu. Il ne m'en faut pas » davantage. Cependant la voilà. Lisez- » la ; & nous en parlerons ».

Je pris l'ouvrage de Dorval. Je le lus à tête reposée ; & nous en parlâmes le lendemain , & les deux jours suivans.

Voici nos entretiens. Mais quelle différence entre ce que Dorval me disoit, & ce que j'écris ! . . . Ce sont peut-être les mêmes idées ; mais le génie de l'homme n'y est plus. . . C'est en vain que je cherche en moi l'impression que le spectacle de la nature & la présence de Dorval y faisoient. Je ne la retrouve point. Je ne vois plus Dorval. Je ne l'entends plus. Je suis seul, parmi la poussière des livres & dans l'ombre d'un cabinet. . . Et j'écris des lignes foibles, tristes & froides.



## DORVAL ET MOI.

*Premier Entretien.*

**C**E jour, Dorval avoit tenté sans succès de terminer une affaire qui divisoit depuis long-tems deux familles du voisinage, & qui pouvoit ruiner l'une & l'autre. Il en étoit chagrin, & je vis que la disposition de son ame alloit répandre une teinte obscure sur notre entretien. Cependant je lui dis :

« Je vous ai lu. Mais je suis bien trompé,  
 » ou vous ne vous êtes pas attaché à ré-  
 » pondre scrupuleusement aux intentions  
 » de M. votre pere. Il vous avoit recom-  
 » mandé, ce me semble, de rendre les cho-  
 » ses comme elles s'étoient passées ; & j'en  
 » ai remarqué plusieurs qui ont un caracte-  
 » re de fiction qui n'en impose qu'au théa-  
 » tre, où l'on diroit qu'il y a une illusion  
 » & des applaudissemens de convention.

» D'abord vous vous êtes asservi à la  
 » loi des unités. Cependant il est incroya-

» ble que tant d'évenemens se soient passés  
 » dans un même lieu ; qu'ils n'aient occupé  
 » qu'un intervalle de vingt-quatre heures ,  
 » & qu'ils se soient succédés dans votre his-  
 » toire , comme ils sont enchainés dans vo-  
 » tre ouvrage ».

Vous avez raison. Mais si le fait a duré quinze jours , croyez-vous qu'il fallût accorder la même durée à la représentation ? Si les événemens en ont été séparés par d'autres , qu'il étoit à propos de rendre cette confusion ? Et s'ils se sont passés en différens endroits de la maison , que je devois aussi les répandre sur le même espace ?

Les loix des trois unités sont difficiles à observer , mais elles sont sensées.

Dans la société , les affaires ne durent que par de petits incidens qui donneroient de la vérité à un roman , mais qui ôteroient tout l'intérêt à un ouvrage dramatique. Notre attention s'y partage sur une infinité d'objets différens ; mais au théâtre où l'on ne représente que des instans particuliers

de la vie réelle, il faut que nous soyons tout entiers à la même chose.

J'aime mieux qu'une piece soit simple que chargée d'incidens. Cependant je regarde plus à leur liaison qu'à leur multiplicité. Je suis moins disposé à croire deux événemens que le hasard a rendus successifs ou simultanés, qu'un grand nombre qui, rapprochés de l'expérience journaliere, la regle invariable des vraisemblances dramatiques, me paroîtroient s'attirer les uns les autres par des liaisons nécessaires.

L'art d'intriguer consiste à lier les événemens, de maniere que le spectateur sensé y apperçoive toujours une raison qui le satisfasse. La raison doit être d'autant plus forte, que les événemens sont plus singuliers. Mais il n'en faut pas juger par rapport à soi. Celui qui agit & celui qui regarde sont deux êtres très-différens.

Je serois fâché d'avoir pris quelque licence contraire à ces principes généraux de l'unité de tems & de l'unité d'action. Et je pense qu'on ne peut être trop sévere

sur l'unité de lieu. Sans cette unité, la conduite d'une pièce est presque toujours embarrassée, louche. Ah, si nous avions des théâtres où la décoration changeât toutes les fois que le lieu de la scène doit changer !

« Et quel si grand avantage y trouveriez-vous ? »

Le spectateur suivroit sans peine tout le mouvement d'une Pièce. La représentation en deviendroit plus variée, plus intéressante & plus claire. La décoration ne peut changer que la scène ne reste vide. La scène ne peut rester vide qu'à la fin d'un acte. Ainsi toutes les fois que deux incidens seroient changer la décoration, ils se passeroient dans deux actes différens. On ne verroit point une assemblée de sénateurs succéder à une assemblée de conjurés, à - moins que la scène ne fût assez étendue pour qu'on y distinguât des espaces fort différens. Mais sur de petits théâtres, tels que les nôtres, que doit penser un homme raisonnable, lorsqu'il entend  
des

des courtisans qui savent si bien que les murs ont des oreilles , conspirer contre leur souverain dans l'endroit même où il vient de les consulter sur l'affaire la plus importante , sur l'abdication de l'empire ? Puisque les personnages demeurent , il suppose apparemment que c'est le lieu qui s'en va.

Au reste , sur ces conventions théâtrales , voici ce que je pense. C'est que celui qui ignorera la raison poétique , ignorant aussi le fondement de la règle , ne saura ni l'abandonner , ni la suivre à-propos. Il aura pour elle trop de respect ou trop de mépris , deux écueils opposés , mais également dangereux. L'un réduit à rien les observations & l'expérience des siècles passés , & ramène l'art à son enfance. L'autre l'arrête tout court où il est , & l'empêche d'aller en avant.

Ce fut dans l'appartement de Rosalie que je m'entretins avec elle , lorsque je détruisis dans son cœur le penchant injuste que je lui avois inspiré , & que je fis re-

maître sa tendresse pour Clairville. Je me  
 promenois avec Constance dans cette  
 grande allée, sous les vieux maroniers que  
 vous voyez, lorsque je demeurai con-  
 vaincu qu'elle étoit la seule femme qu'il y  
 eût au monde pour moi. Pour moi ! qui  
 m'étois proposé dans ce moment de lui  
 faire entendre que je n'étois point l'époux  
 qui lui convenoit. Au premier bruit de l'ar-  
 rivée de mon pere, nous descendîmes,  
 nous accourûmes tous, & la dernière sce-  
 ne se passa en autant d'endroits différens  
 que cet honnête vieillard fit de pauses, de-  
 puis la porte d'entrée jusque dans ce salon.  
 Je les vois encore ces endroits . . . . Si j'ai  
 renfermé toute l'action dans un lieu, c'est  
 que je le pouvois sans gêner la conduite de  
 la Piece, & sans ôter de la vraisemblance  
 aux événemens.

« Voilà qui est à merveilles. Mais en  
 » disposant des lieux, du tems, & de l'or-  
 » dre des événemens, vous n'auriez pas dû  
 » en imaginer qui ne sont, ni dans nos  
 » mœurs, ni dans votre caractère »

Je ne crois pas l'avoir fait.

« Vous me persuaderez donc que vous  
 » avez eu avec votre valet la seconde sce-  
 » ne du premier acte ? Quoi, lorsque vous  
 » lui dites, *ma chaise, des chevaux*, il ne  
 » partit pas ? Il ne vous obéit pas ? Il vous  
 » fit des remontrances que vous écoutâ-  
 » tes tranquillement ? Le sévère Dorval,  
 » cet homme renfermé même avec son  
 » ami Clairville, s'est entretenu familie-  
 » rement avec son valet Charles. Cela  
 » n'est ni vraisemblable ni vrai ».

Il faut en convenir. Je me dis à moi-  
 même à-peu-près ce que j'ai mis dans la  
 bouche de Charles. Mais ce Charles est un  
 bon domestique, qui m'est attaché. Dans  
 l'occasion il feroit pour moi tout ce qu'An-  
 dré a fait pour mon pere. Il a été témoin  
 de la chose. J'ai vû si peu d'inconvénient  
 à l'introduire un moment dans la Piece, &  
 cela lui a fait tant de plaisir ! . . . . Parce  
 qu'ils sont nos valets, ont-ils cessé d'être  
 des hommes ? . . . S'ils nous servent, il en  
 est un autre que nous servons.

« Mais si vous composez pour le  
» Théâtre » ?

Je laisserois - là ma morale , & je mē  
garderois bien de rendre importans sur la  
scene des êtres qui sont nuls dans la socié-  
té. Les Daves ont été les pivots de la Co-  
médie ancienne , parce qu'ils étoient en  
effet les moteurs de tous les troubles do-  
mestiques. Sont-ce les mœurs qu'on avoit  
il y a deux mille ans , ou les nôtres , qu'il  
faut imiter ? Nos valets de comédie sont  
toujours plaisans , preuve certaine qu'ils  
sont froids. Si le poète les laisse dans l'an-  
sichambre , où ils doivent être , l'action se  
passant entre les principaux personnages ,  
en sera plus intéressante & plus forte. Mo-  
lière qui savoit si bien en tirer parti , les a  
exclus du Tartuffe & du Misanthrope. Ces  
intrigues de valets & de foubrettes dont  
on coupe l'action principale , sont un  
moyen sûr d'anéantir l'intérêt. L'action  
théâtrale ne se repose point ; & mêler deux  
intrigues ; c'est les arrêter alternativement  
l'une & l'autre.



« Si j'osois, je vous demanderois gra-  
 » ces pour les soubrettes. Il me semble que  
 » les jeunes personnes toujours contraintes  
 » dans leur conduite & dans leurs discours,  
 » n'ont que ces femmes à qui elles puissent  
 » ouvrir leur ame, confier des sentimens  
 » qui la pressent, & que l'usage, la bien-  
 » séance, la crainte, & les préjugés y  
 » tiennent renfermés.

Qu'elles restent donc sur la scene jus-  
 qu'à ce que notre éducation devienne  
 meilleure, & que les peres & meres soient  
 les confidens de leurs enfans . . . . . Qu'ar-  
 vez-vous encore observé ?

« La déclaration de Constance . . . ?

Eh bien ?

« Les femmes n'en font guere . . . »

D'accord. Mais supposez qu'une femme  
 ait l'ame, l'élévation, & le caractere de  
 Constance, qu'elle ait sù choisir un hon-  
 nête homme, & vous verrez qu'elle avoue-  
 ra ses sentimens sans conséquence. Con-  
 stance m'embarrassa . . . . beaucoup . . . Je  
 la plaignis, & l'en respectai davantage.

« Cela est bien étonnant ! Vous étiez occupé d'un autre côté . . . »

Et ajoutez que je n'étois pas un fat.

« On trouvera dans cette déclaration quelques endroits peu ménagés . . . »

« Les femmes s'attacheront à donner du ridicule à ce caractère . . . »

Quelles femmes, s'il vous plaît ! des femmes perdues qui avoient un sentiment honteux toutes les fois qu'elles ont dit, je vous aime. Ce n'est pas là Constance ; & l'on feroit bien à plaindre dans la société, s'il n'y avoit aucune femme qui lui ressemblât.

« Mais ce ton est bien extraordinaire au théâtre » ! . . .

Et laissez-là les tréteaux. Rentrez dans le salon, & convenez que le discours de Constance ne vous offensa pas quand vous l'entendîtes-là.

« Non ».

C'est assez. Cependant il faut tout vous dire. Lorsque l'ouvrage fut achevé, je le communiquai à tous les personnages, afin

que chacun ajoutât à son rôle, en retranchât, & se peignît encore plus au vrai. Mais il arriva une chose à laquelle je ne m'attendois guère, & qui est cependant bien naturelle. C'est que plus à leur état présent qu'à leur situation passée, ici ils adoucirent l'expression. Là, ils pallierent un sentiment. Ailleurs, ils préparèrent un incident. Rosalie voulut paroître moins coupable aux yeux de Clairville. Clairville, se montrer encore plus passionné pour Rosalie. Constance, marquer un peu plus de tendresse à un homme qui est maintenant son époux; & la vérité des caractères en a souffert en quelques endroits. La déclaration de Constance est un de ces endroits. Je vois que les autres n'échapperont pas à la finesse de votre goût.

Ce discours de Dorval m'obligea d'autant plus, qu'il est peu dans son caractère de louer. Pour y répondre, je relevai une minutie que j'aurois négligée, sans cela.

Et le thé de la même scène, lui dis-je :

K-iii

Je vous entends. Cela n'est pas de ce pays. J'en conviens ; mais j'ai voyagé long-tems en Hollande, J'ai beaucoup vécu avec des étrangers. J'ai pris d'eux cet usage ; & c'est moi que j'ai peint.

« Mais au théâtre » !

Ce n'est pas là. C'est dans le salon qu'il faut juger mon ouvrage. . . . Cependant ne passez aucun des endroits où vous croirez qu'il peche contre l'usage du théâtre.... Je serai bien-aise d'examiner si c'est moi qui ai tort , ou l'usage.

Tandis que Dorval parloit , je cherchois les coups de crayon que j'avois donnés à la marge de son manuscrit, par-tout où j'avois trouvé quelque chose à reprendre, J'apperçus une de ces marques vers le commencement de la seconde scene du second Acte , & je lui dis :

« Lorsque vous vîtes Rosalie , selon la parole que vous en aviez donnée à votre ami , ou elle étoit instruite de votre départ , ou elle l'ignoroit. Si c'est le premier , pourquoi n'en dit-elle rien à Justine ? Est-il naturel qu'il ne lui échappe

» pas un mot sur un événement qui doit  
 » l'occuper toute entière ? Elle pleure ,  
 » mais ses larmes coulent sur elle. Sa dou-  
 » leur est celle d'une ame délicate qui s'a-  
 » voue des sentimens qu'elle ne pouvoit  
 » empêcher de naître , & qu'elle ne peut  
 » approuver. *Elle l'ignoroit, me direz-vous.*  
 » *Elle en parut étonnée. Je l'ai écrit, & vous*  
 » *l'avez vu.* Cela est vrai. Mais comment  
 » a-t-elle pu ignorer ce qu'on savoit dans  
 » toute la maison » ? . . .

Il étoit matin. J'étois pressé de quitter  
 un séjour que je remplissois de trouble , &  
 de me délivrer de la commission la plus  
 inattendue & la plus cruelle. Et je vis  
 Rosalie aussi-tôt qu'il fut jour chez elle.  
 La scène a changé de lieu , mais sans rien  
 perdre de sa vérité. Rosalie vivoit retirée.  
 Elle n'espéroit dérober ses pensées secre-  
 tes à la pénétration de Constance & à la  
 passion de Clairville , qu'en les évitant l'un  
 & l'autre. Elle ne faisoit que de descendre  
 de son appartement ; & elle n'avoit en-  
 core vu personne , quand elle entra dans  
 le salon.

« Mais pourquoi annonce-t-on Clairville , tandis que vous vous entretenez avec Rosalie ? Jamais on ne s'est fait annoncer chez soi ; & ceci a tout l'air d'un coup de théâtre ménagé à plaisir ».

Non , c'est le fait , comme il a été , & comme il devoit être. Si vous y voyez un coup de théâtre ; à la bonne heure. Il s'est placé là de lui-même.

Clairville fait que je suis avec sa maîtresse. Il n'est pas naturel qu'il entre tout au-travers d'un entretien qu'il a désiré. Cependant il ne peut résister à l'impatience d'en apprendre le résultat. Il me fait appeler. Eussiez-vous fait autrement ?

Dorval s'arrêta ici un moment ; ensuite il dit : J'aimerois bien mieux des tableaux sur la scène , où il y en a si peu , & où ils produiroient un effet si agréable & si sûr , que ces coups de théâtre qu'on amène d'une manière si forcée , & qui sont fondés sur tant de suppositions singulières , que pour une de ces combinaisons d'événemens qui soit heureuse & naturelle , il y

« cent mille qui doivent déplaire à un homme de goût. »

« Mais quelle différence mettez-vous entre un coup de théâtre, & un tableau ? »

« J'aurai bien plutôt fait de vous en donner des exemples que des définitions. Le second acte de la pièce s'ouvre par un tableau, & finit par un coup de théâtre. »

« J'entends. Un incident imprévu qui se passe en action & qui change subitement l'état des personnages, est un coup de théâtre. Une disposition de ces personnages sur la scène, si naturelle & si vraie, que rendue fidèlement par un peintre, elle me plairoit sur la toile, est un tableau. »

A-peu-près.

« Je gagerois presque que dans la quatrième scène du second acte, il n'y a pas un mot qui ne soit vrai. Elle m'a desolé, dans le salon, & j'ai pris un plaisir infini à la lire. Le beau tableau; car c'en est un, ce me semble, que le malheureux

« Clairville renversé sur le sein de son ami,  
 » comme dans le seul asyle qui lui reste »...

Vous pensez bien à sa peine. Mais vous oubliez la mienne. Que ce moment fut cruel pour moi !

« Je le fais. Je le sais. Je me souviens  
 » que , tandis qu'il exhaloit sa plainte &  
 » sa douleur, vous versiez des larmes sur  
 » lui. Ce ne sont pas là de ces circonstances  
 » qui s'oublent ».

Convenez que ce tableau n'auroit point eu lieu sur la scène ; que les deux amis n'auroient osé se regarder en face , tourner le dos au spectateur , se grouper , se séparer , se rejoindre ; & que toute leur action auroit été bien compassée , bien empesée , bien manierée , & bien froide.

« Je le crois ».

Est-il possible qu'on ne sentira point que l'effet du malheur est de rapprocher les hommes , & qu'il est ridicule sur-tout dans les momens de tumulte , lorsque les passions sont portées à l'excès , & que l'action est la plus agitée , de se tenir en rond ,



séparés, à une certaine distance les uns des autres, & dans un ordre symétrique.

Il faut que l'action théâtrale soit bien imparfaite encore, puisqu'on ne voit sur la scène presque aucune situation dont on pût faire une composition supportable en Peinture. Quoi donc ! la vérité y est-elle moins essentielle que sur la toile ? Serait-ce une règle qu'il faut s'éloigner de la chose, à mesure que l'art en est plus voisin, & mettre moins de vraisemblance dans une scène vivante où les hommes mêmes agissent, que dans une scène colorée où l'on ne voit, pour ainsi dire, que leurs ombres ?

Je pense, pour moi, que si un ouvrage dramatique étoit bien fait & bien représenté, la scène offrirait au spectateur autant de tableaux réels, qu'il y auroit dans l'action de momens favorables au peintre.

« Mais la décence ! La décence ! »

Je n'entends répéter que ce mot. La maîtresse de Barnevelt entre échevelée dans la prison de son amant. Les deux amis s'en-

brassent, & tombent à terre, Philoctète se rouloit autrefois à l'entrée de sa caverne, Il y faisoit entendre les cris inarticulés de la douleur. Ces cris formoient un vers peu nombreux. Mais les entrailles du spectateur en étoient déchirées. Avons-nous plus de délicatesse & plus de génie que les Athéniens? . . . Quoi donc, pourroit-il y avoir rien de trop véhément dans l'action d'une mère, dont on immole la fille? Qu'elle coure sur la scène comme une femme furieuse ou troublée. Qu'elle remplisse de cris son palais. Que le desordre ait passé jusque dans ses vêtemens. Ces choses conviennent à son desespoir. Si la mère d'Iphigénie se montroit un moment reine d'Argos & femme du Général des Grecs, elle ne me paroîtroit que la dernière des créatures. La véritable dignité, celle qui me frappe, qui me renverse, c'est le tableau de l'amour maternel dans toute sa vérité.

En feuilletant le manuscrit, j'aperçus un petit coup de crayon que j'avois passé,

Il étoit à l'endroit de la scène seconde du second acte, où Rosalie dit de l'objet qui l'a séduite, qu'elle croyoit y reconnoître la vérité de toutes les chimères de perfection qu'elle s'étoit faites. Cette réflexion m'avoit semblé un peu forte pour un enfant ; & les chimères de perfection s'écartent de son ton ingénu. J'en fis l'observation à Dorval. Il me renvoya pour toute réponse au manuscrit. Je le considérai avec attention ; je vis que ces mots avoient été ajoutés après-coup de la main même de Rosalie, & je passai à d'autres choses.

« Vous n'aimez pas les coups de théâtre, lui dis-je ? »

Non.

« En voici pourtant un & des mieux arrangés. »

Je le fais, & je vous l'ai cité.

« C'est la base de toute votre intrigue. »

J'en conviens.

« Et c'est une mauvaise chose ? »

Sans doute.

« Pourquoi donc l'avoir employée ? »

C'est que ce n'est pas une fiction, mais un fait. Il seroit à souhaiter pour le bien de l'ouvrage que la chose fût arrivée tout autrement.

« Rosalie vous déclare sa passion. Elle » apprend qu'elle est aimée. Elle n'espère » plus, elle n'ose plus vous revoir. Elle » vous écrit ».

Cela est naturel.

« Vous lui répondez ».

Il le falloit.

« Clairville a promis à sa sœur que vous » ne partiriez pas sans l'avoir vûe. Elle » vous aime. Elle vous l'a dit. Vous con- » noissez ses sentimens ».

Elle doit chercher à connoître les miens.

« Son frere va la trouver chez une » amie, où des bruits fâcheux qui se sont » répandus sur la fortune de Rosalie & sur » le retour de son pere, l'ont appelée. On » y savoit votre départ. On en est surpris. » On vous accuse d'avoir inspiré de la ten- » dresse à sa sœur, & d'en avoir pris pour » sa maîtresse ».

La chose est vraie.

« Mais Clairville n'en croit rien. Il vous  
 » défend avec vivacité. Il se fait une affaire.  
 » re. On vous appelle à son secours ; tan-  
 » dis que vous répondez à la lettre de Ro-  
 » salie. Vous laissez votre réponse sur la ta-  
 » ble ».

Vous en eussiez fait autant , je pense.

« Vous volez au secours de votre ami.  
 » Constance arrive. Elle se croit attendue.  
 » Elle se voit laissée. Elle ne comprend  
 » rien à ce procédé. Elle aperçoit la let-  
 » tre que vous écriviez à Rosalie. Elle la  
 » lit, & la prend pour elle ».

Toute autre s'y seroit trompée.

« Sans doute ; elle n'a aucun soupçon de  
 » votre passion pour Rosalie , ni de la pas-  
 » sion de Rosalie pour vous ; la lettre ré-  
 » pond à une déclaration , & elle en a fait  
 » une ».

Ajoutez que Constance a appris de son  
 frere le secret de ma naissance , & que la  
 lettre est d'un homme qui croiroit man-  
 quer à Clairville, s'il prétendoit à la per-

sonne dont il est épris. Ainsi Constance croit & doit se croire aimée ; & de-là tous les embarras où vous m'avez vû.

« Que trouvez-vous donc à redire à cela ? il n'y a rien qui soit faux ».

Ni rien qui soit assez vraisemblable. Ne voyez-vous pas qu'il faut des siècles pour combiner un si grand nombre de circonstances ? Que les Artistes se félicitent tant qu'ils voudront du talent d'arranger de pareilles rencontres. J'y trouverai de l'invention, mais sans goût véritable. Plus la marche d'une pièce est simple, plus elle est belle. Un poète qui auroit imaginé ce coup de théâtre, & la situation du cinquième acte, où m'approchant de Rosalie, je lui montre Clairville au fond du salon, sur un canapé, dans l'attitude d'un homme au désespoir, auroit bien peu de sens, s'il préféroit le coup de théâtre au tableau. L'un est presque un enfantillage. L'autre est un trait de génie. J'en parle sans partialité. Je n'ai inventé ni l'un ni l'autre. Le coup de théâtre est un fait. Le tableau,

une circonstance heureuse que le hasard fit naître, & dont je sus profiter.

» Mais lorsque vous fûtes la méprise de  
 » Constance, que n'en avertissiez-vous  
 » Rosalie ? L'expédient étoit simple, &  
 » il remédioit à tout ».

Oh pour le coup, vous voilà bien loin du théâtre, & vous examinez mon ouvrage avec une sévérité à laquelle je ne connois pas de pièce qui résistât. Vous m'obligeriez de m'en citer une qui allât jusqu'au troisième acte; si chacun y faisoit à la rigueur ce qu'il doit faire. Mais cette réponse qui seroit bonne pour un artiste, ne l'est pas pour moi. Il s'agit ici d'un fait, & non d'une fiction. Ce n'est point à un auteur que vous demandez raison d'un incident; c'est à Dorval que vous demandez compte de sa conduite.

J'en instruisis point Rosalie de l'erreur de Constance & de la sienne, parce qu'elle répondoit à mes vûes. Résolu de tout sacrifier à l'honnêteté, je regardai ce contretems qui me séparoit de Rosalie, comme

un événement qui m'éloignoit du danger. Je ne voulois point que Rosalie prît une fausse opinion de mon caractère ; mais il m'importoit bien davantage de ne manquer ni à moi-même , ni à mon ami. Je souffrois à le tromper , à tromper Constance ; mais il le falloit.

« Je le sens. A qui écriviez-vous ; si ce » n'étoit pas à Constance » ?

D'ailleurs il se passa si peu de tems entre ce moment & l'arrivée de mon pere ; & Rosalie vivoit si renfermée. Il n'étoit pas question de lui écrire. Il est fort incertain qu'elle eût voulu recevoir ma lettre ; & il est sûr qu'une lettre qui l'auroit convaincue de mon innocence , sans lui ouvrir les yeux sur l'injustice de nos sentimens , n'auroit fait qu'augmenter le mal.

« Cependant vous entendez de la bou- » che de Clairville mille mots qui vous » déchirent. Constance lui remet votre » lettre. Ce n'est pas assez de cacher le » penchant réel que vous avez ; il faut en » simuler un que vous n'avez pas. On ar-



» range votre mariage avec Constance ;  
 » fans que vous puiffiez vous y oppofer.  
 » On annonce cette agréable nouvelle à  
 » Rosalie , fans que vous puiffiez la nier.  
 » Elle se meurt à vos yeux. Et son amant  
 » traité avec une dureté incroyable , tom-  
 » be dans un état tout voisin du defef-  
 » poir ».

C'est la vérité ; mais que pouvois-je à tout cela ?

« A-propos de cette scene de defefpoir.  
 » Elle est finguliere. J'en avois été vive-  
 » ment affecté dans le salon. Jugez com-  
 » bien je fus surpris à la lecture , d'y trou-  
 » ver des gestes & point de discours ».

Voici une anecdote que je me garderois bien de vous dire , si j'attachois quelque mérite à cet ouvrage , & si je m'estimois beaucoup de l'avoir fait. C'est qu'arrivé à cet endroit de notre histoire & de la piece ; & ne trouvant en moi qu'une impression profonde , sans la moindre idée de discours , je me rappelai quelques scenes de comédie , d'après lesquelles je fis de Clairville

un defespéré très-difert. Mais lui parcourant son rôle legerement , me dit : *Mon frere , voilà qui ne vaut rien. Il n'y a pas un seul mot de vérité dans toute cette rhétorique.* Je le fais. Mais voyez , & tâchez de faire mieux. *Je n'aurai pas de peine. Il ne s'agit que de se remettre dans la situation, & que de s'écouter.* Ce fut apparemment ce qu'il fit. Le lendemain il m'apporta la scene que vous connoissez , telle qu'elle est , mot pour mot. Je la lus & relus plusieurs fois. J'y reconnus le ton de la nature ; & demain , si vous voulez , je vous dirai quelques réflexions qu'elle m'a suggerées sur les passions , leur accent , la déclamation , & la pantomime. Je vous reconduirai ce soir jusqu'au pied de la colline qui coupe en deux la distance de nos demeures , & nous y marquerons le lieu de notre rendez-vous.

Chemin faisant , Dorval observoit les phénomènes de la nature qui suivent le coucher du soleil ; & il disoit ; Voyez comme les ombres particulieres s'affoiblissent

à mesure que l'ombre universelle se fortifie . . . . Ces larges bandes de pourpre nous promettent une belle journée. . . . Voilà toute la région du Ciel opposée au soleil couchant , qui commence à se teindre de violet. . . . On n'entend plus dans la forêt que quelques oiseaux dont le ramage tardif égaye encore le crépuscule. . . . Le bruit des eaux courantes qui commence à se séparer du bruit général , nous annonce que les travaux ont cessé en plusieurs endroits , & qu'il se fait tard.

Cependant nous arrivâmes au pied de la colline. Nous y marquâmes le lieu de notre rendez-vous , & nous nous séparâmes.

*Second Entretien.*

**L**E lendemain je me rendis au pied de la colline. L'endroit étoit solitaire & sauvage. On avoit en perspective quelques hameaux répandus dans la plaine; au-delà une chaîne de montagnes inégales & déchirées qui terminoient en partie l'horizon. On étoit à l'ombre des chênes, & l'on entendoit le bruit sourd d'une eau souterraine qui couloit aux environs. C'étoit la saison où la terre est couverte des biens qu'elle accorde au travail & à la sueur des hommes. Dorval étoit arrivé le premier. J'approchai de lui sans qu'il m'aperçût. Il s'étoit abandonné au spectacle de la nature. Il avoit la poitrine élevée. Il respiroit avec force. Ses yeux attentifs se portoit sur tous les objets. Je suivois sur son visage les impressions diverses qu'il en éprouvoit; & je commençois à partager son transport, lorsque je m'écriai, presque sans le vouloir, « Il est sous le charme ».

Il m'entendit, & me répondit d'une voix altérée, Il est vrai. C'est ici qu'on voit la nature. Voici le séjour sacré de l'enthousiasme. Un homme a-t-il reçu du génie ? Il quitte la ville & ses habitans. Il aime, selon l'attrait de son cœur, à mêler ses pleurs au crystal d'une fontaine; à porter des fleurs sur un tombeau; à fouler d'un pied léger l'herbe tendre de la prairie; à traverser à pas lents des campagnes fertiles; à contempler les travaux des hommes; à fuir au fond des forêts. Il aime leur horreur secrète. Il erre. Il cherche un antre qui l'inspire. Qui est-ce qui mêle sa voix au torrent qui tombe de la montagne ? Qui est-ce qui sent le sublime d'un lieu désert ? Qui est-ce qui s'écoute dans le silence de la solitude ? C'est lui. Notre poëte habite sur les bords d'un lac. Il promène sa vûe sur les eaux, & son génie s'étend. C'est-là qu'il est saisi de cet esprit tantôt tranquille & tantôt violent, qui souleve son ame ou qui l'apaise à son gré . . . O Nature, tout ce qui est bien est renfermé dans ton sein !

Tu es la source féconde de toutes vérités! . . . . Il n'y a dans ce monde que la vertu & la vérité qui soient dignes de m'occuper. . . . L'enthousiasme naît d'un objet de la nature. Si l'esprit l'a vû sous des aspects frappans & divers, il en est occupé, agité, tourmenté. L'imagination s'échauffe. La passion s'émeut. On est successivement étonné, attendri, indigné, courroucé. Sans l'enthousiasme, ou l'idée véritable ne se présente point; ou, si par hasard on la rencontre, on ne peut la poursuivre. . . . Le poète sent le moment de l'enthousiasme. C'est après qu'il a médité. Il s'annonce en lui par un frémissement qui part de sa poitrine, & qui passe d'une manière délicieuse & rapide jusqu'aux extrémités de son corps. Bien-tôt ce n'est plus un frémissement. C'est une chaleur forte & permanente qui l'embrase, qui le fait haleter, qui le consume, qui le tue; mais qui donne l'ame, la vie à tout ce qu'il touche. Si cette chaleur s'accroissoit encore, les spectres se multiplieroient devant lui. Sa

passion s'éleveroit presque au degré de la fureur. Il ne connoîtroit de soulagement qu'à verser au-dehors un torrent d'idées qui se pressent, se heurtent, & se chassent.

Dorval éprouvoit à l'instant l'état qu'il peignoit. Je ne lui répondis point. Il se fit entre nous un silence pendant lequel je vis qu'il se tranquillisoit. Bien-tôt il me demanda, comme un homme qui sortiroit d'un sommeil profond, qu'ai-je dit? Qu'avois-je à vous dire? Je ne m'en souviens plus.

« Quelques idées que la scène de Clairville desespéré vous avoit suggérées sur les passions, leur accent, la déclamation, la pantomime ».

La première, c'est qu'il ne faut point donner d'esprit à ses personnages, mais savoir les placer dans des circonstances qui leur en donnent . . . .

Dorval sentit à la rapidité avec laquelle il venoit de prononcer ces mots, qu'il restoit encore de l'agitation dans son ame; il s'arrêta; & pour laisser le tems au cal-

me de renaitre ; ou plutôt pour opposer à son trouble une émotion plus violente , mais passagère , il me raconta ce qui suit :

.. Une paysane du village que vous voyez entre ces deux montagnes, & dont les maisons élevent leurs faites au-dessus des arbres , envoya son mari chez ses parens qui demeurent dans un hameau voisin. Ce malheureux y fut tué par un de ses beaux-freres. Le lendemain j'allai dans la maison où l'accident étoit arrivé. J'y vis un tableau , & j'y entendis un discours que je n'ai point oubliés. Le mort étoit étendu sur un lit. Ses jambes nues pendoient hors du lit. Sa femme échevelée étoit à terre. Elle tenoit les pieds de son mari ; & elle disoit en fondant en larmes , & avec une action qui en arrachoit à tout le monde : « Hélas , » quand je t'envoyai ici , je ne pensois pas » que ces pieds te menoient à la mort ». Croyez-vous qu'une femme d'un autre rang auroit été plus pathétique ? Non. La même situation lui eût inspiré le même discours. Son ame eût été celle du moment ;



& ce qu'il faut que l'artiste trouve, c'est ce que tout le monde diroit en pareil cas ; ce que personne n'entendra , sans le reconnoître aussi-tôt en foi.

Les grands interêts , les grandes passions. Voilà la source des grands discours , des discours vrais. Presque tous les hommes parlent bien en mourant.

Ce que j'aime dans la scene de Clairville ; c'est qu'il n'y a précisément que ce que la passion inspire , quand elle est extrême. La passion s'attache à une idée principale. Elle se taît ; & elle revient à cette idée , presque toujours par exclamation.

La pantomime , si négligée parmi nous , est employée dans cette scene , & vous avez éprouvé vous-même avec quel succès !

Nous parlons trop dans nos drames , & conséquemment nos acteurs n'y jouent pas assez. Nous avons perdu un art dont les anciens connoissoient bien les ressources. Le pantomime jouoit autrefois toutes les conditions , les rois , les héros , les ty-

rans , les riches , les pauvres , les habitans des villes , ceux de la campagne , choisissant dans chaque état ce qui lui est propre ; dans chaque action ce qu'elle a de frappant. Le philosophe Timocrate qui assistoit un jour à ce spectacle , d'où la sévérité de son caractère l'avoit toujours éloigné , disoit , *quali spectaculo me philosophia verecundia privavit ?* « Timocrate avoit une » mauvaise honte ; & elle a privé le philosophe d'un grand plaisir ». Le cynique Demetrius en attribuoit tout l'effet aux instrumens , aux voix , & à la décoration ; en présence d'un pantomime qui lui répondit : « Regarde - moi jouer seul , & dis » après cela de mon art tout ce que tu voudras » ? Les flûtes se taisent. Le pantomime joue ; & le philosophe transporté s'écrie : *Je ne te vois pas seulement. Je t'entends. Tu me parles des mains.*

Quel effet cet art joint au discours ne produiroit - il pas ? Pourquoi avons - nous séparé ce que la nature a joint ? A tout moment , le geste ne répond - il pas au dis-

cours ? Je ne l'ai jamais si bien senti qu'en écrivant cet ouvrage. Je cherchois ce que j'avois dit, ce qu'on m'avoit répondu ; & ne trouvant que des mouvemens, j'écrivois le nom du personnage, & au-deffous son action. Je dis à Rosalie, Aëte. 2. scene 2. *S'il étoit arrivé que votre cœur surpris . . . fût entraîné par un penchant . . . dont votre raison vous fit un crime . . . J'ai connu cet état cruel . . . Que je vous plaindrois !*

Elle me répond... *Plaignez-moi donc...* Je la plains, mais c'est par le geste de commiseration ; & je ne pense pas qu'un homme qui sent, eût fait autre chose. Mais combien d'autres circonstances où le silence est forcé ? Votre conseil exposeroit-il celui qui le demande, à perdre la vie, s'il le fait ; l'honneur, s'il ne le fait pas ? Vous ne serez ni cruel, ni vil. Vous marquerez votre perplexité par le geste, & vous laisserez l'homme se déterminer.

Ce que je vis encore dans cette scene. C'est qu'il y a des endroits qu'il faudroit presque abandonner à l'acteur. C'est à lui à

disposer de la scène écrite, à répéter certains mots, à revenir sur certaines idées, à en retrancher quelques-unes, & à en ajouter d'autres. Dans les *cantabile*, le musicien laisse à un grand chanteur un libre exercice de son goût & de son talent. Il se contente de lui marquer les intervalles principaux d'un beau chant. Le poète en devroit faire autant, quand il connoît bien son acteur. Qu'est-ce qui nous affecte dans le spectacle de l'homme animé de quelques grandes passions? Sont-ce ses discours? Quelquefois. Mais ce qui émeut toujours, ce sont des cris, des mots inarticulés, des voix rompues, quelques monosyllabes qui s'échappent par intervalles, je ne sais quel murmure dans la gorge, entre les dents. La violence du sentiment coupant la respiration & portant le trouble dans l'esprit, les syllabes des mots se séparent, l'homme passe d'une idée à une autre. Il commence une multitude de discours. Il n'en finit aucun; & à l'exception de quelques sentimens qu'il rend dans le premier accès, &

auxquels

auxquels il revient sans cesse , le reste n'est qu'une suite de bruits foibles & confus , de sons expirans , d'accens étouffés que l'acteur connoît mieux que le poète. La voix , le ton , le geste , l'action , voilà ce qui appartient à l'acteur ; & c'est ce qui nous frappe sur-tout dans le spectacle des grandes passions. C'est l'acteur qui donne au discours tout ce qu'il a d'énergie. C'est lui qui porte aux oreilles la force & la vérité de l'accent.

« J'ai pensé quelquefois que les discours des amans bien épris n'étoient pas des choses à lire , mais des choses à entendre. Car , me disois-je , ce n'est pas l'expression , *je vous aime* , qui a triomphé des rigueurs d'une prude , des projets d'une coquette , de la vertu d'une femme sensible. C'est le tremblement de voix avec lequel il fut prononcé ; les larmes ; les regards qui l'accompagnerent. Cette idée revient à la vôtre ».

C'est la même. Un ramage opposé à ces vraies voix de la passion , c'est ce que nous

appelons des *tirades*. Rien n'est plus applaudi, & de plus mauvais goût. Dans une représentation dramatique, il ne s'agit non plus du spectateur que s'il n'existoit pas. Y a-t-il quelque chose qui s'adresse à lui ? L'auteur est sorti de son sujet. L'acteur entraîné hors de son rôle. Ils descendent tous les deux du théâtre. Je les vois dans le parterre ; & tant que dure la tirade, l'action est suspendue pour moi, & la scène reste vuide.

Il y a dans la composition d'une Pièce dramatique une unité de discours qui correspond à une unité d'accens dans la déclamation. Ce sont deux systèmes qui varient, je ne dis pas de la comédie à la tragédie, mais d'une comédie ou d'une tragédie à une autre. S'il en étoit autrement, il y auroit un vice ou dans le poëme, ou dans la représentation. Les personnages n'auroient pas entr'eux la liaison, la convenance à laquelle ils doivent être affujettis, même dans les contrastes. On sentiroit dans la déclamation des dissonances

qui blefferoient. On reconnoîtroit dans le poëme un être qui ne seroit pas fait pour la société dans laquelle on l'auroit introduit.

C'est à l'acteur à sentir cette unité d'accens. Voilà le travail de toute sa vie. Si ce tact lui manque, son jeu sera tantôt foible; tantôt outré, rarement juste, bon par endroits, mauvais dans l'ensemble.

Si la fureur d'être applaudi s'empare d'un acteur, il exagere. Le vice de son action se répand sur l'action d'un autre. Il n'y a plus d'unité dans la déclamation de son rôle. Il n'y en a plus dans la déclamation de la Pièce. Je ne vois bien-tôt sur la scene qu'une assemblée tumultueuse où chacun prend le ton qui lui plaît; l'ennui s'empare de moi, mes mains se portent à mes oreilles, & je m'enfuis.

Je voudrois bien vous parler de l'accent propre à chaque passion. Mais cet accent se modifie en tant de manieres, c'est un sujet si fugitif & si délicat, que je n'en connois aucun qui fasse mieux sentir l'in-

digence de toutes les langues qui existent & qui ont existé. On a une idée juste de la chose ; elle est présente à la mémoire. Cherche-t-on l'expression ? On ne la trouve point. On combine les mots de grave & d'aigu , de prompt & de lent , de doux & de fort ; mais le réseau toujours trop lâche ne retient rien. Qui est-ce qui pourroit décrire la déclamation de ces deux vers ?

*Les a-t-on vus souvent se parler ? se chercher ?*

*Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher ?*

C'est un mélange de curiosité , d'inquiétude , de douleur , d'amour , & de honte , que le plus mauvais tableau me peindroit mieux que le meilleur discours.

« C'est une raison de plus pour écrire la pantomime ».

Sans doute. L'intonation & le geste se déterminent réciproquement.

« Mais l'intonation ne peut se noter , & il est facile d'écrire le geste ».



Dorval fit une pause en cet endroit. Ensuite il dit :

Heureusement une actrice d'un jugement borné, d'une pénétration commune, mais d'une grande sensibilité, saisit sans peine une situation d'ame, & trouve, sans y penser, l'accent qui convient à plusieurs sentimens différens qui se fondent ensemble, & qui constituent cette situation que toute la sagacité du philosophe n'analyseroit pas.

Les Poètes, les Acteurs, les Musiciens, les Peintres, les Chanteurs du premier ordre, les grands Danseurs, les Amans tendres, les vrais Dévots, toute cette troupe enthousiaste & passionnée sent vivement & réfléchit peu.

Ce n'est pas le précepte ; c'est autre chose de plus immédiat, de plus intime, de plus obscur, & de plus certain, qui les guide & qui les éclaire. Je ne peux vous dire quel cas je fais d'un grand acteur, d'une grande actrice. Combien je serois vain de ce talent, si je l'avois. Isolé sur la

surface de la terre , maître de mon fort , libre de préjugés , j'ai voulu une fois être comédien ; & qu'on me réponde du succès de Quinault Dufresne , & je le suis demain. Il n'y a que la médiocrité qui donne du dégoût au théâtre ; & dans quelque état que ce soit , que les mauvaises mœurs qui deshonnorent. Au-dessous de Racine & de Corneille , c'est Baron , la Desmares , la de Seine , que je vois ; au-dessous de Moliere & de Regnard , Quinault l'aîné & sa sœur.

J'étois chagrin , quand j'allois aux spectacles , & que je comparois l'utilité des théâtres avec le peu de soin qu'on prend à former les troupes. Alors je m'écriois : « *Ah, mes amis , si nous allons jamais à la Lampedouse \* fonder loin de la terre , au*

\* La Lampedouse est une petite île déserte de la mer d'Afrique , située à une distance presque égale de la côte de Tunis & de l'île de Malthe. La Pêche y est excellente. Elle est couverte d'oliviers sauvages. Le terrain en seroit fertile. Le froment & la vigne y réussiroient : cependant elle n'a jamais été habitée que par un marabou & par un mauvais prêtre. Le marabou qui avoit enlevé la fille du bey d'Alger , s'y étoit réfugié avec sa maîtresse , & ils y accomplissoient l'œuvre de leur salut.

» milieu des flots de la mer , un petit peuple.  
 » d'heureux ! ce seront là nos prédicateurs ,  
 » & nous les choisirons sans doute selon l'im-  
 » portance de leur ministère. Tous les peuples  
 » ont leurs sabbaths , & nous aurons aussi les  
 » nôtres. Dans ces jours solennels , on re-  
 » présentera une belle tragédie , qui apprenne  
 » aux hommes à redouter les passions ; une  
 » bonne comédie qui les instruisse de leurs de-  
 » voirs , & qui leur en inspire le goût ».

« Dorval , j'espère qu'on n'y verra pas  
 » la laideur jouer le rôle de la beauté ».

Je le pense. Quoi donc , n'y a-t-il pas  
 dans un ouvrage dramatique assez de sup-  
 positions singulieres auxquelles il faut que  
 je me prête , sans éloigner encore l'illu-

Le prêtre appelé frere Clément, a passé 10 ans à la Lam-  
 pedouse, & y vivoit encore il n'y a pas long tems. Il avoit  
 des bestiaux. Il cultivoit la terre Il renfermoit sa pro-  
 vision dans un souterrain ; & il alloit vendre le reste sur  
 les côtes voisines où il se livroit au plaisir, tant que son  
 argent duroit. Il y a dans l'île une petite église divisée  
 en deux chapelles que les Mahométans réverent comme  
 les lieux de la sépulture du saint marabou & de la maî-  
 tresse. Frere Clément avoit consacré l'une à Mahomet ,  
 & l'autre à la sainte Vierge. Voyoit-il arriver un vais-  
 seau chrétien , il allumoit la lampe de la Vierge. Si le  
 vaisseau étoit mahométan , vite il souffloit la lampe de  
 la Vierge , & il allumoit pour Mahomet.

sion par celles qui contredisent & choquent mes sens ?

« A vous dire vrai. J'ai quelquefois regretté les masques des anciens ; & j'aurois , je crois , supporté plus patiemment les éloges donnés à un beau masque qu'à un visage déplaisant ».

Et le contraste des mœurs de la Piece avec celles de la personne , vous a-t-il moins choqué ?

« Quelquefois le spectateur n'a pu s'empêcher d'en rire , & l'actrice d'en rougir ».

Non , je ne connois point d'état qui demandât des formes plus exquises , ni des mœurs plus honnêtes que le Théâtre.

« Mais nos fots préjugés ne nous permettent pas d'être bien difficiles.

Mais nous voilà bien loin de ma Piece. Où en étions-nous ?

« A la scene d'André ».

Je vous demande graces pour cette scene. J'aime cette scene , parce qu'elle est d'une impartialité tout-à-fait honnête & cruelle.

« Mais elle coupe la marche de la Pie-  
ce , & rallentit l'intérêt ».

Je ne la lirai jamais sans plaisir. Puissent nos ennemis la connoître , en faire cas , & ne la relire jamais sans peine. Que je serois heureux , si l'occasion de peindre un malheur domestique , avoit encore été pour moi celle de repousser l'injure d'un peuple jaloux , d'une manière à laquelle ma nation pût se reconnoître , & qui ne laissât pas même à la nation ennemie la liberté de s'en offenser.

« La scene est pathétique , mais lon-  
gue ».

Elle eût été & plus pathétique & plus longue , si j'en avois voulu croire André. *Monsieur*, me dit-il , après en avoir pris lecture , *voilà qui est fort bien ; mais il y a un petit défaut : c'est que cela n'est pas tout-à-fait dans la vérité. Vous dites, par exemple, qu'arrivé dans le port ennemi, lorsqu'on me sépara de mon maître, je l'appellai plusieurs fois, mon maître, mon cher maître ; qu'il me regarda fixement, laissa tomber ses bras, se*

retourna , & suivit sans parler ceux qui l'environnoient.

*Ce n'est pas cela. Il falloit dire que , quand je l'eus appelé , mon maître , mon cher maître , il m'entendit , se retourna , me regarda fixement ; que ses mains se portèrent d'elles-mêmes à ses poches ; & que , n'y trouvant rien , car l'Anglois avide n'y avoit rien laissé , il laissa tomber ses bras tristement ; que sa tête s'inclina vers moi d'un mouvement de compassion froide ; qu'il se retourna , & suivit sans parler ceux qui l'environnoient. Voilà le fait.*

*Ailleurs , vous passez de votre autorité une des choses qui marquent le plus la bonté de feu Monsieur votre pere. Cela est fort mal. Dans la prison , lorsqu'il sentit ses bras nuds mouillés de mes larmes , il me dit : « Tu pleures , » André ! Pardonne , mon ami. C'est moi » qui t'ai entraîné ici. Je le fais. Tu es tombé dans le malheur à ma suite. . . » Voilà-t-il pas que vous pleurez vous-même ! Cela étoit donc bon à mettre.*

*Dans un autre endroit , vous faites encore*

*pis. Lorsqu'il m'eut dit : Mon enfant, prends courage , tu sortiras d'ici. Pour moi, je sens à ma foiblesse qu'il faut que j'y meure. Je m'abandonnai à toute ma douleur , & je fis retentir le cachot de mes cris. Alors votre pere me dit : « André , cesse ta plainte. Respecte » la volonté du Ciel & le malheur de ceux » qui sont à tes côtés , & qui souffrent en » silence » . . . . Et où est-ce que cela est ?*

*Et l'endroit du Correspondant ? Vous l'avez si-bien brouillé que je n'y entends plus rien. Votre pere me dit , comme vous l'avez rapporté , que cet homme avoit agi , & que ma présence auprès de lui étoit sans doute le premier de ses bons offices. Mais il ajouta : « Oh , mon enfant , quand Dieu ne m'auroit accordé que la consolation de r'avoire voir dans ces momens cruels , combien » n'aurois-je pas de graces à lui rendre » ? Je ne trouve rien de cela dans votre papier. Monsieur, est-ce qu'il est défendu de prononcer sur la scene le nom de Dieu , ce nom saint que votre pere avoit si souvent à la bouche ? . . . Je ne crois pas , André ! . . . Est-ce que*

*vous avez appréhendé qu'on sût que votre pere étoit chrétien ? . . . Nullement , André . La morale du chrétien est si belle ! Mais pourquoi cette question ? ... Entre nous , on dit .... Quoi ? ... que vous êtes ... un peu .... esprit fort ; & sur les endroits que vous avez retranchés , j'en croirois quelque chose ... André , je serois obligé d'en être d'autant meilleur citoyen & plus honnête homme . . . . Monsieur , vous êtes bon ; mais n'allez pas vous imaginer que vous valiez Monsieur votre pere . Cela viendra peut-être un jour . . . André , est-ce-là tout ? . . . J'aurois bien encore un mot à vous dire ; mais je n'ose . . . . Vous pouvez parler . . . . Puisque vous me le permettez , vous êtes un peu bref sur les bons procédés de l'Anglois qui vint à notre secours . Monsieur , il y a d'honnêtes gens par-tout . . . Mais vous êtes bien changé de ce que vous avez été ; si ce qu'on dit encore de vous est vrai . . . Et qu'est-ce qu'on dit encore ? . . . . Que vous avez été fou de ces gens-là . . . André ! . . . que vous regardiez leur pays comme l'asyle de la liberté , la patrie de la vertu , de l'invention ;*



*de l'originalité. . . . André ! . . . A-présent cela vous ennuie. Eh bien, n'en parlons plus. Vous avez dit que le Correspondant, voyant Monsieur votre pere tout nud, se dépouilla & le couvrit de ses vêtemens. Cela est fort bien. Mais il ne falloit pas oublier qu'un de ses gens en fut autant pour moi. Ce silence, Monsieur, retomberoit sur mon compte, & me donneroit un air d'ingratitude que je ne veux point avoir, absolument.*

Vous voyez qu'André n'étoit pas tout-à-fait de votre avis. Il vouloit la scene comme elle s'est passée. Vous la voulez comme il convient à l'ouvrage ; & c'est moi seul qui ai tort, de vous avoir mécontentés tous les deux.

« Qui le faisoit mourir dans le fond d'un cachot, sur les haillons de son valet ! est un mot dur ».

C'est un mot d'humeur. Il échappe à un mélancolique qui a pratiqué la vertu toute sa vie, qui n'a pas encore eu un moment de bonheur, & à qui l'on raconte les infortunes d'un homme de bien.

« Ajoutez que cet homme de bien est  
 » peut-être son pere , & que ces infortunes  
 » détruisent les espérances de son ami ,  
 » jettent sa maîtresse dans la misere , &  
 » ajoutent une amertume nouvelle à sa si-  
 » tuation. Tout cela fera vrai. Mais vos  
 » ennemis » ?

S'ils ont jamais connoissance de mon ouvrage , le public fera leur juge & le mien. On leur citera cent endroits de Corneille , de Racine , de Voltaire , & de Crebillon ; où le caractère & la situation amènent des choses plus fortes , qui n'ont jamais scandalisé personne. Ils resteront sans réponse ; & l'on verra , ce qu'ils n'ont garde de déceler , que ce n'est point l'amour du bien qui les anime , mais la haine de l'homme qui les dévore.

« Mais qu'est-ce que cet André ? Je trouve qu'il parle trop bien pour un domestique ; & je vous avoue qu'il y a dans son récit des endroits qui ne seroient point indignes de vous ».

Je vous l'ai déjà dit. Rien ne rend élo-

(191)

quent comme le malheur. André est un garçon qui a eu de l'éducation, mais qui a été, je crois, un peu libertin dans sa jeunesse. On le fit passer aux Isles, où mon pere, qui se connoissoit en hommes, se l'attacha, le mit à la tête de ses affaires, & s'en trouva bien. Mais suivons vos observations. Je crois appercevoir un petit trait à côté du monologue qui termine l'acte.

« Cela est vrai ».

Qu'est-ce qu'il signifie ?

« Qu'il est beau, mais d'une longueur » insupportable ».

Eh bien, raccourcissions-le. Voyons. Que voulez-vous en retrancher ?

« Je n'en fais rien ».

Cependant il est long.

« Vous m'embarrasserez tant qu'il vous » plaira. Mais vous ne détruirez pas la » sensation ».

Peut-être.

« Vous me ferez grand plaisir ».

Je vous demanderai seulement com-

ment vous l'avez trouvé dans le salon.

« Bien. Mais je vous demanderai à mon tour, comment il arrive que ce qui m'a paru court à la représentation, me paroisse long à la lecture ».

C'est que je n'ai point écrit la pantomime, & que vous ne vous l'êtes point rappelée. Nous ne savons point encore jusqu'où la pantomime peut influer sur la composition d'un ouvrage dramatique & sur la représentation.

« Cela peut être ».

Et puis je gage que vous me voyez encore sur la scène françoise, au théâtre.

« Vous croyez donc que votre ouvrage ne réussiroit point au théâtre » ?

Difficilement. Il faudroit ou élaguer en quelques endroits le dialogue, ou changer l'action théâtrale & la scène.

« Qu'appellez-vous changer la scène » ?

En ôter tout ce qui resserre un lieu déjà trop étroit. Avoir des décorations. Pouvoir exécuter d'autres tableaux que ceux qu'on voit depuis cent ans; en un mot, transporter

transporter au théâtre le salon de Clairville, comme il est.

« Il est donc bien important d'avoir une » scène » ?

Sans doute. Songez que le spectacle françois comporte autant de décorations que le théâtre lyrique ; & qu'il en offrirait de plus agréables , parce que le monde enchanté peut amuser des enfans , & qu'il n'y a que le monde réel qui plaise à la raison. . . . Faute de scène , on n'imaginera rien. Les hommes qui auront du génie se dégoûteront. Les auteurs médiocres réussiront par une imitation servile. On s'attachera de plus en plus à de petites bien-séances ; & le goût national s'appauvrira. . . . Avez-vous vû la salle de Lyon ? Je ne demanderois qu'un pareil monument dans la capitale , pour faire éclore une multitude de poëmes , & produire peut-être quelques genres nouveaux.

« Je n'entends pas. Vous m'obligerez de » vous expliquer davantage ».

« Je le veux.

Que ne puis-je rendre tout ce que Dorval me dit, & de la manière dont il le dit ? Il débuta gravement. Il s'échauffa peu-à-peu. Ses idées se pressèrent ; & il marchoit sur la fin avec tant de rapidité , que j'avois peine à le suivre. Voici ce que j'ai retenu.

Je voudrois bien (dit-il d'abord) persuader à ces esprits timides qui ne connoissent rien au-delà de ce qui est, que si les choses étoient autrement, ils les trouveroient également bien ; & que l'autorité de la raison n'étant rien devant eux, en comparaison de l'autorité du tems, ils approuveroient ce qu'ils reprennent, comme il leur est souvent arrivé de reprendre ce qu'ils avoient approuvé... Pour bien juger dans les beaux Arts, il faut réunir plusieurs qualités rares!... Un grand goût suppose un grand sens, une longue expérience, une ame honnête & sensible, un esprit élevé, un tempérament un peu mélancolique, & des organes délicats....

Après un moment de silence, il ajouta, Je ne demanderois pour changer la face

du genre dramatique, qu'un théâtre très-étendu, où l'on montrât, quand le sujet d'une pièce l'exigeroit, une grande place avec les édifices adjacens, tels que le péristyle d'un palais, l'entrée d'un temple, différens endroits distribués de manière que le spectateur vît toute l'action, & qu'il y en eût une partie de cachée pour les acteurs.

Telle fut ou put être autrefois la scène des Euménides d'Eschyle. D'un côté, c'étoit un espace sur lequel les Furies déchaînées cherchoient Oreste qui s'étoit dérobé à leur poursuite, tandis qu'elles étoient assoupies. De l'autre, on voyoit le coupable le front ceint d'un bandeau, embrassant les pieds de la statue de Minerve, & implorant son assistance. Ici, Oreste adresse sa plainte à la Déesse. Là, les Furies s'agitent; elles vont, elles viennent, elles courent. Enfin une d'entr'elles s'écrie : « Voici la trace du sang que le parricide a laissée sur ses pas. . . Je le sens. . . Je le sens » . . . Elle marche. Ses sœurs

impitoyables la suivent. Elles passent de l'endroit où elles étoient , dans l'asyle d'Orèste. Elles l'environnent en poussant des cris , en frémissant de rage , en secouant leurs flambeaux. Quel moment de terreur & de pitié , que celui où l'on entend la priere & les gémissemens du malheureux percer à-travers les cris & les mouvemens effroyables des êtres cruels qui le cherchent ! Exécuterons - nous rien de pareil sur nos théâtres ? On n'y peut jamais montrer qu'une action , tandis que dans la nature il y en a presque toujours de simultanées , dont les représentations concomitantes se fortifiant réciproquement , produiroient sur nous des effets terribles. C'est alors qu'on trembleroit d'aller au spectacle , & qu'on ne pourroit s'en empêcher ; c'est alors qu'au lieu de ces petites émotions passageres , de ces froids applaudissemens , de ces larmes rares dont le poète se contente , il renverseroit les esprits , il porteroit dans les ames le trouble & l'épouvante ; & que l'on verroit ces phénomènes de la tragédie ancienne , si possibles & si peu



crûs , se renouveler parmi nous. Ils attendent , pour se montrer , un homme de génie qui sache combiner la pantomime avec le discours ; entremêler une scène parlée avec une scène muette ; & tirer parti de la réunion des deux scènes , & sur-tout de l'approche ou terrible ou comique de cette réunion qui se feroit toujours. Après que les Eumenides se sont agitées sur la scène , elles arrivent dans le sanctuaire où le coupable s'est réfugié , & les deux scènes n'en font qu'une.

« Deux scènes alternativement muettes » & parlées. Je vous entends. Mais la confusion » ?

Une scène muette est un tableau , c'est une décoration animée. Au théâtre lyrique , le plaisir de voir nuit-il au plaisir d'entendre ?

« Non » . . . . Mais seroit-ce ainsi qu'il » faudroit entendre ce qu'on nous raconte » de ces spectacles anciens où la musique , » la déclamation & la pantomime étoient » tantôt réunies & tantôt séparées » ?

Quelquefois. Mais cette discussion nous éloigneroit. Attachons-nous à notre sujet. Voyons ce qui seroit possible aujourd'hui, & prenons un exemple domestique & commun.

Un pere a perdu son fils dans un combat singulier. C'est la nuit. Un domestique témoin du combat vient annoncer cette nouvelle. Il entre dans l'appartement du pere malheureux qui dormoit. Il se promene. Le bruit d'un homme qui marche l'éveille. Il demande qui c'est . . . C'est moi, Monsieur, lui répond le domestique d'une voix altérée. . . . Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? . . . Rien. . . Comment rien ? . . . Non, Monsieur. . . . Cela n'est pas. Tu trembles. Tu détournes la tête. Tu évites ma vûe. Encore un coup, qu'est-ce qu'il y a ? Je veux le savoir. Parle. Je te l'ordonne. . . . Je vous dis, Monsieur, qu'il n'y a rien, lui répond encore le domestique, en versant des larmes. . . . Ah, malheureux, s'écrie le pere, en s'élançant du lit sur lequel il reposoit. Tu me trompes. Il est

arrivé quelque grand malheur. . . . Ma femme est-elle morte ? . . . Non , Monsieur. . . . Ma fille ? . . . Non , Monsieur. . . . C'est donc mon fils ? . . . Le domestique se tait. Le pere entend son silence. Il se jette à terre. Il remplit son appartement de sa douleur & de ses cris. Il fait , il dit tout ce que le desespoir suggere à un pere qui perd son fils , l'espérance unique de sa famille.

Le même homme court chez la mere. Elle dormoit aussi. Elle se réveille au bruit de ses rideaux tirés avec violence. Qu'y a-t-il ? demande-t-elle . . . . Madame , le malheur le plus grand. Voici le moment d'être chrétienne. Vous n'avez plus de fils. . . . Ah Dieu ! s'écrie cette mere affligée. Et prenant un Christ qui étoit à son chevet , elle le serre entre ses bras. Elle y colle sa bouche. Ses yeux fondent en larmes. Et ces larmes arrosent son Dieu cloué sur une croix.

Voilà le tableau de la femme pieuse. Bientôt nous verrons celui de l'épouse tendre & de la mere désolée. Il faut à une ame

où la religion domine les mouvemens de la nature, une secousse plus forte pour en arracher de véritables voix.

Cependant on avoit porté dans l'appartement du pere, le cadavre de son fils ; & il s'y passoit une scene de desespoir, tandis qu'il se faisoit une pantomime de piété chez la mere.

Vous voyez comment la pantomime & la déclamation changent alternativement de lieu. Voilà ce qu'il faut substituer à nos *à part*. Mais le moment de la réunion des scenes approche.. La mere, conduite par le domestique, s'avance vers l'appartement de son époux. . . . Je demande ce que devient le spectateur pendant ce mouvement ? . . . C'est un époux, c'est un pere étendu sur le cadavre d'un fils, qui va frapper les regards d'une mere ! . . . . Mais elle a traversé l'espace qui sépare les deux scenes. Des cris lamentables ont atteint son oreille. Elle a vû. Elle se rejette en arriere. La force l'abandonne, & elle tombe sans sentiment entre les bras de celui qui

l'accompagne. Bientôt sa bouche se remplira de sanglots. *Tum veræ vocēs.*

Il y a peu de discours dans cette action ; mais un homme de génie qui aura à remplir les intervalles vuides , n'y répandra que quelques monosyllabes. Il jettera ici une exclamation , là un commencement de phrase. Il se permettra rarement un discours suivi , quelque court qu'il soit.

Voilà de la tragédie ; mais il faut pour ce genre , des auteurs , des acteurs , un théâtre , & peut-être un peuple.

« Quoi , vous voudriez , dans une tragédie , un lit de repos , une mère ; un »  
 « pere endormis ; un crucifix ; un cadavre ; »  
 « deux scènes alternativement muettes & »  
 « parlées ! Et les bienséances » !

Ah bienséances cruelles , que vous rendez les ouvrages décens & petits !... Mais , ajouta Dorval d'un sang froid qui me surprit , ce que je propose ne se peut donc plus ?

« Je ne crois pas que nous en venions »  
 « jamais là ».

Eh bien , tout est perdu ! Corneille , Racine , de Voltaire , Crebillon , ont reçu les plus grands applaudissemens auxquels des hommes de génie pouvoient prétendre ; & la tragédie est arrivée parmi nous au plus haut degré de perfection.

Pendant que Dorval parloit ainsi , je faisois une réflexion singulière. C'est comment à l'occasion d'une aventure domestique qu'il avoit mise en comédie , il établissoit des préceptes communs à tous les genres dramatiques , & étoit toujours entraîné par sa mélancolie , à ne les appliquer qu'à la tragédie.

Après un moment de silence , il dit :

Il y a cependant une ressource. Il faut espérer que quelque jour un homme de génie sentira l'impossibilité d'atteindre ceux qui l'ont précédé dans une route battue , & se jettera de dépit dans une autre. C'est le seul événement qui puisse nous affranchir de plusieurs préjugés que la Philosophie a vainement attaqués. Ce ne sont plus des raisons , c'est une production qu'il nous faut.

« Nous en avons une ».

Quelle ?

« Sylvie , tragédie en un acte , & en  
» prose ».

Je la connois. C'est le Jaloux , tragédie.  
L'ouvrage est d'un homme qui pense &  
qui sent.

« La scène s'ouvre par un tableau char-  
» mant. C'est l'intérieur d'une chambre  
» dont on ne voit que les murs. Au fond  
» de la chambre , il y a sur une table , une  
» lumière , un pot à l'eau & un pain. Voilà  
» le séjour & la nourriture qu'un mari ja-  
» loux destine , pour le reste de ses jours ,  
» à une femme innocente dont il a soup-  
» çonné la vertu ».

« Imaginez à - présent cette femme en  
» pleurs , devant cette table. Mademoi-  
» selle Gauffin ».

Et vous , jugez de l'effet des tableaux  
par celui que vous me citez. Il y a dans  
la Piece d'autres détails qui m'ont plu.  
Elle suffit pour éveiller un homme de gé-  
nie , mais il faut un autre ouvrage pour  
convertir un peuple.

En cet endroit Dorval s'écria : « O toi  
 » qui possèdes toute la force du génie à  
 » un âge où il reste à peine aux autres une  
 » froide raison, que ne puis-je être à tes  
 » côtés, ton Eumenide ? Je t'agiterois sans  
 » relâche. Tu le ferois cet ouvrage ; je te  
 » rappellerois les larmes que nous a fait ré-  
 » pandre la scène de l'Enfant Prodigue &  
 » de son valet ; & en disparoissant d'entre  
 » nous, tu ne nous laisserois pas le regret d'un  
 » genre dont tu pouvois être le fondateur ».

« Et ce genre, comment l'appellerez-  
 » vous » ?

La tragédie domestique & bourgeoise.  
 Les Anglois ont le Marchand de Londres  
 & le Joueur, tragédies en prose. Les tra-  
 gédies de Shakespear sont moitié vers &  
 moitié prose. Le premier poète qui nous  
 fit rire avec de la prose, introduisit la prose  
 dans la comédie. Le premier poète qui  
 nous fera pleurer avec de la prose, intro-  
 duira la prose dans la tragédie.

Mais dans l'art, ainsi que dans la natu-  
 re, tout est enchaîné ; si l'on se rapproche



d'un côté de ce qui est vrai, on s'en rapprochera de beaucoup d'autres. C'est alors que nous verrons sur la scène des situations naturelles qu'une décence ennemie du génie & des grands effets a prosrites. Je ne me laisserai point de crier à nos François ; La Vérité ! La Nature ! Les Anciens ! Sophocle ! Philoctete ! Le poète l'a montré sur la scène, couché à l'entrée de sa caverne & couvert de lambeaux déchirés. Il s'y roule. Il y éprouve une attaque de douleur. Il y crie. Il y fait entendre des voix inarticulées. La décoration étoit sauvage ; la pièce marchoit sans appareil. Des habits vrais, des discours vrais, une intrigue simple & naturelle. Notre goût seroit bien dégradé, si ce spectacle ne nous affectoit pas davantage que celui d'un homme richement vêtu, apprêté dans sa parure,

« Comme s'il sortoit de sa toilette ».

Se promenant à pas comptés sur la scène ; & battant nos oreilles de ce qu'Horace appelle *ampullas & sesquipédalia verba*, des

sentences , des bouteilles soufflées , des mots longs d'un pied & demi.

Nous n'avons rien épargné pour rompre le genre dramatique. Nous avons conservé des anciens l'emphase de la versification qui convenoit tant à des langues à quantité forte & à accent marqué , à des théâtres spacieux , à une déclamation notée & accompagnée d'instrumens ; & nous avons abandonné la simplicité de l'intrigue & du dialogue , & la vérité des tableaux.

Je ne voudrois pas remettre sur la scène les grands focs & les hauts cothurnes , les habits colossals , les masques , les porte-voix , quoique toutes ces choses ne fussent que les parties nécessaires d'un système théâtral. Mais n'y avoit-il pas dans ce système des côtés précieux ; & croyez-vous qu'il fût à-propos d'ajouter encore des entraves au génie , au moment où il se trouvoit privé d'une grande ressource ?

« Quelle ressource » ?

Le concours d'un grand nombre de spectateurs.

Il n'y a plus , à proprement parler , de spectacles publics. Quel rapport entre nos assemblées au théâtre dans les jours les plus nombreux , & celles du peuple d'Athènes ou de Rome ? Les théâtres anciens recevoient jusqu'à quatre-vingt mille citoyens. La scène de Scæurus étoit décorée de trois cents soixante colonnes & de trois mille statues. On employoit à la construction de ces édifices tous les moyens de faire valoir les instrumens & les voix. On en avoit l'idée d'un grand instrument. *Ut enim organa æneis laminis aut corneis , &c... ad chordearum , sonituum claritatem perficiuntur. Sic theatrorum per harmonicen , ad augendam vocem , ratiocinationes ab antiquis sunt constituta.*

En cet endroit , j'interrompis Dorval ; & je lui dis : J'aurois une petite aventure à vous raconter sur nos salles de spectacles.

Je vous la demanderai , me répondit-il , & il continua.

Jugez de la force d'un grand concours de spectateurs par ce que vous savez vous-

même de l'action des hommes les uns sur des autres, & de la communication des passions dans les émeutes populaires. Quarante à cinquante mille hommes ne se contiennent pas par décence. Et s'il arrivoit à un grand personnage de la république de verser une larme, quel effet croyez-vous que sa douleur dût produire sur le reste des spectateurs? Y a-t-il rien de plus pathétique que la douleur d'un homme vénérable?

Celui qui ne sent pas augmenter sa sensation par le grand nombre de ceux qui la partagent, a quelque vice secret; il y a dans son caractère je ne fais quoi de solitaire qui me déplaît.

Mais si le concours d'un grand nombre d'hommes devoit ajouter à l'émotion du spectateur, quelle influence ne devoit-il point avoir sur les auteurs, sur les acteurs? Quelle différence entre amuser tel jour, depuis telle jusqu'à telle heure, dans un petit endroit obscur, quelques centaines de personnes, ou fixer l'attention d'une nation entière dans ses jours solennels, occuper

occuper ses édifices les plus somptueux ;  
 & voir ces édifices environnés & remplis  
 d'une multitude innombrable , dont l'amu-  
 sement ou l'ennui va dépendre de notre  
 talent ?

« Vous attachez bien de l'effet à des  
 » circonstances purement locales ».

Celui qu'elles auroient sur moi , & je  
 crois sentir juste.

« Mais on diroit , à vous entendre , que  
 » ce sont ces circonstances qui ont soute-  
 » nu & peut-être introduit la poésie &  
 » l'emphase au théâtre ».

Je n'exige pas qu'on admette cette con-  
 jecture. Je demande qu'on l'examine. N'est-  
 il pas assez vraisemblable que le grand  
 nombre des spectateurs auxquels il falloit  
 se faire entendre , malgré le murmure con-  
 fus qu'ils excitent , même dans les momens  
 attentifs , a fait élever la voix , détacher  
 les syllabes , soutenir la prononciation , &  
 sentir l'utilité de la versification ? Horace  
 dit du vers dramatique , *vincensum strepitibus*  
 & *namum rebus agendis*. Il est commode pour

l'intrigue , & il se fait entendre à-travers le bruit. Mais ne falloit-il pas que l'exagération se répandît en même tems & par la même cause , sur la démarche , le geste & toutes les autres parties de l'action ? De-là vint un art qu'on appella la déclamation.

Quoi qu'il en soit. Que la poésie ait fait naître la déclamation théâtrale ; que la nécessité de cette déclamation ait introduit , ait soutenu sur la scène la poésie & son emphase ; ou que ce système formé peu-à-peu ait duré par la convenance de ses parties , il est certain que tout ce que l'action dramatique a d'énorme se produit & dispaçoit en même tems. L'acteur laisse & reprend l'exagération sur la scène.

Il y a une sorte d'unité qu'on cherche sans s'en'appercevoir , & à laquelle on se fixe , quand on l'a trouvée. Cette unité ordonne des vêtemens , du ton , du geste , de la contenance ; depuis la chaire placée dans les temples jusqu'aux treteaux élevés dans les carrefours. Voyez un charlatan au coin de la place Dauphine ; il est bi

garré de toutes sortes de couleurs ; ses doigts sont chargés de bagues ; de longues plumes rouges flotent autour de son chapeau. Il mene avec lui un singe ou un ours. Il s'éleve sur ses étrières. Il crie à pleine tête. Il gesticule de la manière la plus outrée ; & toutes ces choses conviennent au lieu , à l'orateur , & à son auditoire. J'ai un peu étudié le système dramatique des anciens. J'espère vous en entretenir un jour ; vous exposer sans partialité sa nature , ses défauts , & ses avantages , & vous montrer que ceux qui l'ont attaqué , ne l'avoient pas considéré d'assez près . . . . Et l'aventure que vous aviez à me raconter sur nos salles de spectacles.

« La voici. J'avois un ami un peu libertin. Il se fit une affaire sérieuse en province ; il fallut se dérober aux suites qu'elle pouvoit avoir , en se réfugiant dans la capitale ; & il vint s'établir chez moi. Un jour de spectacle , comme je cherchois à desennuyer mon prisonnier ; je lui proposai d'aller au spectacle. Je ne

» fais-auquel des trois. Cela est indifférent  
 » à mon histoire. Mon ami accepte. Je le  
 » conduis. Nous arrivons ; mais à l'aspect  
 » de ces gardes répandus , de ces petits  
 » guichets obscurs qui servent d'entrée ,  
 » & de ce trou fermé d'une grille de fer ,  
 » par lequel on distribue les billets , le jeu-  
 » ne homme s'imagine qu'il est à la porte  
 » d'une maison de force , & que l'on a ob-  
 » tenu un ordre pour l'y renfermer. Com-  
 » me il est brave , il s'arrête de pied fer-  
 » me. Il met la main sur la garde de son  
 » épée ; & tournant sur moi des yeux in-  
 » dignés , il s'écrie d'un ton mêlé de fu-  
 » reur & de mépris , *Ah, mon ami !* Je le  
 » compris. Je le rassurai ; & vous convien-  
 » drez que son erreur n'étoit pas dépla-  
 » cée » . . . .

. Mais où en sommes-nous de notre exa-  
 men , puisque c'est vous qui m'égarez ?  
 Vous vous chargez fans doute de me re-  
 mettre dans la voie.

« Nous en sommes au quatrieme Acte,  
 » à votre scène avec Constance . . . Je n'y



« vois qu'un coup de crayon, mais il s'étend depuis la première ligne jusqu'à la dernière ».

Qu'est-ce qui vous en a déplu ?

« Le ton d'abord. Il me paroît au-dessus d'une femme ».

D'une femme ordinaire, je le crois. Mais vous connoîtrez Constance, & peut-être alors la scène vous paroîtra-t-elle au-dessous d'elle.

« Il y a des expressions, des pensées qui sont moins d'elle que de vous ».

Cela doit être. Nous empruntons nos expressions, nos idées, des personnes avec lesquelles nous conversons, nous vivons. Selon l'estime que nous en faisons ( & Constance m'estime beaucoup ), nous apprend des nuances plus ou moins fortes de la leur. Mon caractère a dû réfléchir sur le sien, & le sien sur celui de Rosalie.

« Et la longueur ? »

Ah, vous voilà remonté sur la scène. Il y a long-temps que cela ne vous étoit arrivé. Vous nous voyez Constance & moi

sur le bord d'une planche, bien droīts, nous regardant de profit, & récitant alternativement la demande & la réponse. Mais est-ce ainsi que cela se passoit dans le salon ? Nous étions tantôt assis, tantôt droīts. Nous marchions quelquefois. Souvent nous étions arrêtés, & nullement pressés de voir la fin d'un entretien qui nous intéressoit tous deux également. Que ne me dit-elle point ? Que ne lui répondis-je pas ? Si vous saviez comment elle s'y prenoit, lorsque cette ame féroce se fermoit à la raison, pour y faire descendre les douces illusions & le calme.

« Dorval, vos filles seront honnêtes & décentes, vos fils seront nobles & fiers, tous vos enfans seront charmans » . . . Je ne peux vous exprimer quel fut le prestige de ces mots accompagnés d'un souris plein de tendresse & de dignité.

» Je vous comprends,

« J'entends ces mots de la bouche de Mademoiselle Clairon, & je la vois » . . .

Non, il n'y a que les femmes qui pos-

sedent cet art secret. Nous sommes des raisonneurs durs & secs.

*Ne vaut-il pas mieux encore, me disoit-elle, faire des ingrats, que de manquer à faire le bien ?*

*Les parens ont pour leurs enfans un amour inquiet & pusillanime qui les gâte. Il en est un autre attentif & tranquille qui les rend honnêtes; & c'est celui-ci qui est le véritable amour de pere.*

*L'ennui de tout ce qui amuse la multitude, est la suite du goût réel pour la vertu.*

*Il y a un tact moral qui s'étend à tout, & que le méchant n'a point.*

*L'homme le plus heureux est celui qui fait le bonheur d'un plus grand nombre d'autres.*

*Je voudrois être mort, est un souhait fréquent qui prouvé du-moins quelquefois qu'il y a des choses plus précieuses que la vie.*

*Un honnête homme est respecté de ceux même qui ne le sont pas, fût-il dans une autre planete.*

*Les passions détruisent plus de préjugés que la Philosophie. Et comment le mensonge leur*

*résisteroit-il ? Elles ébranlent quelquefois la vérité.*

Elle me dit un autre mot , simple à la vérité ; mais si voisin de ma situation , que j'en fus effrayé.

*C'est qu'il n'y avoit point d'homme , quel-qu'honnête qu'il fût , qui , dans un violent accès de passion , ne desirât au fond de son cœur , les honneurs de la vertu , & les avantages du vice.*

Je me rappelai bien ces idées ; mais l'enchaînement ne me revint pas , & elles n'entrèrent point dans la scène. Ce qu'il y en a , & ce que je viens de vous en dire , suffit , je crois , pour vous montrer que Constance a l'habitude de penser. Aussi m'enchaîna-t-elle , sa raison dissipant , comme de la poussière , tout ce que je lui opposois dans mon humeur.

« Je vois dans cette scène un endroit » que j'ai souligné , mais je ne fais plus à » quel propos ».

Lisez l'endroit.

« Je lus : *Rien ne captive plus fortement*

» que l'exemple de la vertu , pas même l'exem-  
 » ple du vice ».

J'entends. La maxime vous a paru fautive.

« C'est cela ».

Je pratique trop peu la vertu , me dit Dorval , mais personne n'en a une plus haute idée que moi. Je vois la vérité & la vertu comme deux grandes statues élevées sur la surface de la terre , & immobiles au milieu du ravage & des ruines de tout ce qui les environne. Ces grandes figures sont quelquefois couvertes de nuages. Alors les hommes se meuvent dans les ténèbres. Ce sont les tems de l'ignorance & du crime , du fanatisme & des conquêtes. Mais il vient un moment où le nuage s'entre-ouvre ; alors les hommes prosternés reconnoissent la vérité & rendent hommage à la vertu. Tout passe , mais la vertu & la vérité restent.

Je définis la vertu , le goût de l'ordre dans les choses morales. Le goût de l'ordre en général nous domine dès la plus tendre enfance. Il est plus ancien dans no-

tre ame, me disoit Constance, qu'aucun sentiment réfléchi; & c'est ainsi qu'elle m'opposoit à moi-même. Il agit en nous, sans que nous nous en appercevions. C'est le germe de l'honnêteté, & du bon goût. Il nous porte au bien, tant qu'il n'est point gêné par la passion. Il nous suit jusque dans nos écarts. Alors il dispose les moyens, de la manière la plus avantageuse pour le mal. S'il pouvoit jamais être étouffé, il y auroit des hommes qui sentiroient le remords de la vertu, comme d'autres sentent le remords du vice. Lorsque je vois un scélérat capable d'une action héroïque, je demeure convaincu que les hommes de bien sont plus réellement hommes de bien, que les méchans ne sont vraiment méchans; que la bonté nous est plus indivisiblement attachée que la méchanceté; & qu'en général il reste plus de bonté dans l'ame d'un méchant, que de méchanceté dans l'ame des bons.

« Je sens d'ailleurs qu'il ne faut pas examiner la morale d'une femme, comme les maximes d'un philosophe ».

Ah si Constance vous entendoit ! . . .

« Mais cette morale n'est-elle pas un peu forte pour le genre dramatique » ?

Horace vouloit qu'un poète allât puiser sa science dans les ouvrages de Socrate :

*Rem tibi socraticæ poterunt ostendere chartæ.*

Or je crois qu'en un ouvrage, quel qu'il soit, l'esprit du siècle doit se remarquer. Si la morale s'épure. Si le préjugé s'affoiblit. Si les esprits ont une pente à la bienfaisance générale. Si le goût des choses utiles s'est répandu. Si le peuple s'intéresse aux opérations du ministre, il faut qu'on s'en aperçoive, même dans une comédie.

« Malgré tout ce que vous me dites, je persiste. Je trouve la scène fort belle & fort longue. Je n'en respecte pas moins Constance. Je suis enchanté qu'il y ait au monde une femme comme elle, & que ce soit la vôtre. . . .

« Les coups de crayon commencent à s'éclaircir. En voici pourtant encore un. » Clairville a remis son sort entre vos mains. Il vient apprendre ce que vous

» avez décidé. Le sacrifice de votre pas-  
 » sion est fait. Celui de votre fortune est  
 » résolu. Clairville & Rosalie redevien-  
 » nent opulens par votre générosité. Ce-  
 » lez à votre ami cette circonstance , je le  
 » veux ; mais pourquoi vous amuser à le  
 » tourmenter , en lui montrant des obsta-  
 » cles qui ne subsistent plus ? Cela amène  
 » l'éloge du Commerce ; je le fais. Cet  
 » éloge est sensé. Il étend l'instruction &  
 » l'utilité de l'ouvrage. Mais il alonge , &  
 » je le supprimerois. *Ambitiosa recidet or-  
 » namenta* ».

Je vois , me répondit Dorval , que vous  
 êtes heureusement né. Après un violent  
 effort , il est une sorte de délassement au-  
 quel il est impossible de se refuser , & que  
 vous connoîtriez , si l'exercice de la vertu  
 vous avoit été pénible. Vous n'avez ja-  
 mais eu besoin de respirer. . . . Je jouïssois  
 de ma victoire. Je faisois sortir du cœur  
 de mon ami les sentimens les plus honnê-  
 res. Je le voyois toujourns plus digne de ce  
 que je venois de faire pour lui. Et cette



action ne vous paroît pas naturelle ! Reconnoissez au contraire à ces caracteres la différence d'un événement imaginaire & d'un événement réel.

« Vous pouvez avoir raison. Mais , dites-moi , Rosalie n'auroit-elle point ajouté après-coup cet endroit de la premiere scene du cinquieme acte ? *Amant qui m'étois autrefois si cher ! Clairville que j'estime toujours* , &c. ».

Vous l'avez deviné.

« Il ne me reste presque plus que des éloges à vous faire. Je ne peux vous dire combien je suis content de la scene troisieme du cinquieme acte. Je me disois avant que de la lire : Il se propose de détacher Rosalie. C'est un projet fou qui lui a mal réussi avec Constance , & qui ne lui réussira pas mieux avec l'autre. Que lui dira-t-il qui ne doive encore augmenter son estime & sa tendresse ? Voyons cependant. Je lus ; & je demeurai convaincu qu'à la place de Rosalie , il n'y avoit point de femme en qui il res-

» tât quelques vestiges d'honnêteté , qui  
 » n'eût été détachée & rendue à son amant  
 » Et je conçus qu'il n'y avoit rien qu'on  
 » ne pût sur le cœur humain , avec de la  
 » vérité , de l'honnêteté , & de l'élo-  
 » quence.

» Mais comment est-il arrivé que votre  
 » piece ne soit pas d'invention , & que les  
 » moindres événemens y soient prépa-  
 » rés » ?

L'art dramatique ne prépare les événe-  
 mens que pour les enchaîner ; & il ne les  
 enchaîne dans ses productions , que parce  
 qu'ils le sont dans la nature. L'art imite  
 jusqu'à la maniere subtile avec laquelle la  
 nature nous dérobe la liaison de ses effets.

» La pantomime prépareroit , ce me  
 » semble , quelquefois d'une maniere bien  
 » naturelle & bien déliée ».

Sans doute ; & il y en a un exemple dans  
 la piece. Tandis qu'André nous annonçoit  
 les malheurs arrivés à son maître , il me  
 vint cent fois dans la pensée qu'il parloit  
 de mon pere ; & je témoignai cette in-

quiétude par des mouvemens sur lesquels il eût été facile à un spectateur attentif de prendre le même soupçon.

« Dorval , je vous dis tout. J'ai remarqué de tems en tems des expressions qui ne sont pas d'usage au théâtre ».

Mais que personne n'oseroit relever, si un auteur de nom les eût employées.

« D'autres qui sont dans la bouche de tout le monde ; dans les ouvrages des meilleurs écrivains , & qu'il seroit impossible de changer, sans gâter la pensée ; mais vous savez que la langue du spectacle s'épure , à mesure que les mœurs d'un peuple se corrompent ; & que le vice se fait un idiome qui s'étend peu-à-peu , & qu'il faut connoître , parce qu'il est dangereux d'employer les expressions dont il s'est une fois emparé ».

Ce que vous dites est bien vu. Il ne reste plus qu'à savoir où s'arrêtera cette sorte de condescendance qu'il faut avoir pour le vice. Si la langue de la vertu s'appauvrit à mesure que celle du vice s'étend,

bien-tôt on en fera réduit à ne pouvoir parler sans dire une sottise. Pour moi, je pense qu'il y a mille occasions où un homme feroit honneur à son goût & à ses mœurs, en méprisant cette espece d'innovation du libertinage.

Je vois déjà dans la société que si quelqu'un s'avise de montrer une oreille trop délicate, on en rougit pour lui. Le théâtre françois attendra-t-il pour suivre cet exemple, que son dictionnaire soit aussi borné que le dictionnaire du théâtre lyrique, & que le nombre des expressions honnêtes soit égal à celui des expressions musicales ?

«Voilà tout ce que j'avois à vous observer  
 » sur le détail de votre ouvrage. Quant à  
 » la conduite, j'y trouve un défaut. Peut-  
 » être est-il inhérent au sujet. Vous en  
 » jugerez. L'intérêt change de nature. Il  
 » est du premier acte jusqu'à la fin du  
 » troisieme, de la vertu malheureuse ; &  
 » dans le reste de la Piece, de la vertu  
 » victorieuse. Il falloit, & il eût été fa-  
 » cile d'entretenir le tumulte & de prof  
 » longer

» longer les épreuves & le mal-aise de la  
» vertu.

» Par exemple. Que tout reste comme  
» il est depuis le commencement de la  
» piece jusqu'à la quatrieme scene du troi-  
» sieme acte. C'est le moment où Rosalie  
» apprend que vous épousez Constance ,  
» s'évanouit de douleur, & dit à Clairville  
» dans son dépit : *Laissez-moi . . . Je vous*  
» *hais. . .* Qu'alors Clairville conçoive  
» des soupçons ; que vous preniez de l'hu-  
» meur contre un ami importun qui vous  
» perce le cœur , sans s'en douter , & que  
» le troisieme acte finisse.

» Voici maintenant comment j'arrange-  
» rois le quatrieme. Je laisse la premiere  
» scene à-peu-près comme elle est. Seule-  
» ment Justine apprend à Rosalie qu'il est  
» venu un émissaire de son pere , qu'il a vu  
» Constance en secret , & qu'elle a tout  
» lieu de croire qu'il apporte de mauvaises  
» nouvelles. Après cette scene , je trans-  
» porte la scene seconde du troisieme acte ,  
» celle où Clairville se précipite aux ge-

» ndux de Rosalie , & cherche à la fléchir.  
 » Constance vient ensuite. Elle amene An-  
 » dré. On l'interroge. Rosalie apprend les  
 » malheurs arrivés à son pere. Vous voyez  
 » à-peu-près la marche du reste. En irri-  
 » tant la passion de Clairville & celle de  
 » Rosalie , on vous eût préparé des em-  
 » barras plus grands peut-être encore que  
 » les précédens. De tems en tems vous  
 » eussiez été tenté de tout avouer. A la  
 » fin , peut-être l'eussiez-vous fait ».

Je vous entends. Mais ce n'est plus là  
 notre histoire. Et mon pere , qu'auroit-il  
 dit ? D'ailleurs , êtes-vous bien convaincu  
 que la piece y auroit gagné ? En me ré-  
 duisant à des extrémités terribles , vous  
 eussiez fait d'une aventure assez simple ,  
 une piece fort compliquée. Je serois de-  
 venu plus théâtral ,

« & plus ordinaire , il est vrai. Mais  
 » l'ouvrage eût été d'un succès assuré ».

Je le crois , & d'un goût fort petit. Il y  
 avoit certainement moins de difficulté ;  
 mais je pense qu'il y avoit encore moins

de vérité & de beauté réelles, à entretenir l'agitation qu'à se soutenir dans le calme. Songez que c'est alors que les sacrifices de la vertu commencent & s'enchaînent. Voyez comme l'élevation du discours & la force des scènes succèdent au pathétique de situation. Cependant au milieu de ce calme, le sort de Constance, de Clairville, de Rosalie, & le mien, demeurent incertains. On fait ce que je me propose. Mais il n'y a nulle apparence que je réussisse. En effet, je ne réussis point avec Constance, & il est bien moins vraisemblable que je sois plus heureux avec Rosalie. Quel événement assez important auroit remplacé ces deux scènes, dans le plan que vous venez de m'exposer ? aucun.

« Il ne me reste plus qu'une question à vous faire. C'est sur le genre de votre ouvrage. Ce n'est pas une tragédie. Ce n'est pas une comédie. Qu'est-ce donc, & quel nom lui donner ? »

Celui qu'il vous plaira. Mais demain, si vous voulez, nous chercherons ensemble celui qui lui convient.

« Et pourquoi pas aujourd'hui » ?

Il faut que je vous quitte. J'ai fait avertir deux fermiers du voisinage, & il y a peut-être une heure qu'ils m'attendent à la maison.

« Autre procès à accommoder ».

Non. C'est une affaire un peu différente. L'un de ces fermiers a une fille. L'autre un garçon. Ces enfans s'aiment. Mais la fille est riche ; le garçon n'a rien ;

« & vous voulez accorder les parens ;  
» & rendre les enfans contents. Adieu,  
» Dorval. A demain, au même endroit ».



*Troisième Entretien.*

**L**E lendemain le ciel se troubla. Une nué qui amenoit l'orage & qui portoit le tonnerre, s'arrêta sur la colline, & la couvrit de ténèbres. A la distance où j'étois, les éclairs sembloient s'allumer & s'éteindre dans ces ténèbres. La cime des chênes étoit agitée. Le bruit des vents se mêloit au murmure des eaux. Le tonnerre, en grondant, se promenoit entre les arbres. Mon imagination dominée par des rapports secrets, me monroit au milieu de cette scène obscure, Dorval tel que je l'avois vû la veille dans les transports de son enthousiasme; & je croyois entendre sa voix harmonieuse s'élever au-dessus des vents & du tonnerre.

Cependant l'orage se dissipa. L'air en devint plus pur, le ciel plus serein; & je serois allé chercher Dorval sous les chênes, mais je pensai que la terre y seroit trop fraîche & l'herbe trop molle. Si la

pluie n'avoit pas duré, elle avoit été forte. Je me rendis chez lui. Il m'attendoit, car il avoit pensé de son côté que je n'irois point au rendez-vous de la veille; & ce fut dans son jardin, sur les bords sablés d'un large canal, où il avoit coutume de se promener, qu'il acheva de me développer ses idées. Après quelques discours généraux sur les actions de la vie, & sur l'imitation qu'on en fait au théâtre, il me dit :

On distingue dans tout objet moral un milieu & deux extrêmes. Il semble donc que toute action dramatique étant un objet moral, il devrait y avoir un genre moyen & deux genres extrêmes. Nous avons ceux-ci; c'est la comédie & la tragédie. Mais l'homme n'est pas toujours dans la douleur ou dans la joie. Il y a donc un point qui sépare la distance du genre comique au genre tragique.

Térence a composé une pièce dont voici le sujet. Un jeune homme se marie. A peine est-il marié que des affaires l'appel-

lent au loin. Il est absent. Il revient. Il croit apercevoir dans sa femme des preuves certaines d'infidélité. Il en est au désespoir. Il veut la renvoyer à ses parens. Qu'on juge de l'état du pere., de la mere, & de la fille. Il y a cependant un Dave, personnage plaisant par lui-même. Qu'en fait le poëte ? Il l'éloigne de la scene pendant les quatre premiers actes, & il ne le rappelle que pour égayer un peu son dénouement.

Je demande dans quel genre est cette piece ? Dans le genre comique ? Il n'y a pas le mot pour rire. Dans le genre tragique ? La terreur, la commisération, & les autres grandes passions n'y sont point excitées. Cependant il y a de l'intérêt ; & il y en aura, sans ridicule qui fasse rire, sans danger qui fasse frémir, dans toute composition dramatique où le sujet sera important, où le poëte prendra le ton que nous avons dans les affaires sérieuses, & où l'action s'avancera par la perplexité & par les embarras. Or il me semble que ces actions étant les plus communes de la vie,

le genre qui les aura pour objet doit être le plus utile & le plus étendu. J'appellerai ce genre *le genre sérieux*.

Ce genre établi, il n'y aura point de conditions dans la société, point d'actions importantes dans la vie, qu'on ne puisse rapporter à quelque partie du système dramatique.

Voulez-vous donner à ce système toute l'étendue possible, y comprendre la vérité & les chimères, le Monde imaginaire & le Monde réel; ajoutez le burlesque au-dessous du genre comique, & le merveilleux au-dessus du genre tragique ?

« Je vous entends. *Le burlesque . . . Le genre comique . . . Le genre sérieux . . .*  
*Le genre tragique . . . Le merveilleux ».*

Une Pièce ne se renferme jamais à la rigueur dans un genre. Il n'y a point d'ouvrage dans les genres tragique ou comique, où l'on ne trouvât des morceaux qui ne seroient point déplacés dans le genre sérieux; & il y en aura réciproquement dans celui-ci qui porteront l'empreinte de l'un & l'autre genre.

C'est l'avantage du genre sérieux, que placé entre les deux autres, il a des ressources, soit qu'il s'éleve, soit qu'il descende. Il n'en est pas ainsi du genre comique & du genre tragique. Toutes les nuances du comique sont comprises entre ce genre même & le genre sérieux ; & toutes celles du tragique, entre le genre sérieux & la tragédie. Le burlesque & le merveilleux sont également hors de la nature ; on n'en peut rien emprunter qui ne gâte. Les Peintres & les Poètes ont le droit de tout oser ; mais ce droit ne s'étend pas jusqu'à la licence de fondre des especes différentes dans un même individu. Pour un homme de goût, il y a la même absurdité dans Castor élevé au rang des dieux, & dans le Bourgeois Gentilhomme fait Mammaouchi.

Le genre comique & le genre tragique sont les bornes réelles de la composition dramatique. Mais s'il est impossible au genre comique d'appeller à son aide le burlesque, sans se dégrader ; au genre tragi-

que d'empiéter sur le genre merveilleux ; sans perdre de sa vérité , il s'ensuit que placés dans les extrémités , ces genres sont les plus frappans & les plus difficiles.

C'est dans le genre sérieux que doit s'exercer d'abord tout homme de Lettres qui se sent du talent pour la scène. On apprend à un jeune élève qu'on destine à la peinture à dessiner le nud. Quand cette partie fondamentale de l'art lui est familière , il peut choisir un sujet. Qu'il le prenne ou dans les conditions communes ou dans un rang élevé. Qu'il drapé les figures à son gré , mais qu'on ressente toujours le nud sous la draperie. Que celui qui aura fait une longue étude de l'homme dans l'exercice du genre sérieux , chauffe , selon son génie , le cothurne ou le soc. Qu'il jette sur les épaules de son personnage un manteau royal ou une robe de palais ; mais que l'homme ne disparoisse jamais sous le vêtement.

Si le genre sérieux est le plus facile de tous , c'est en revanche le moins sujet aux

vicissitudes des tems & des lieux. Portez le nud en quelque lieu de la terre qu'il vous plaira, il fixera l'attention, s'il est bien deffiné. Si vous excellez dans le genre sérieux, vous plairez dans tous les tems & chez tous les peuples. Les petites nuances qu'il empruntera d'un genre collatéral feront trop foibles pour le déguiser. Ce sont des bouts de draperies qui ne couvrent que quelques endroits, & qui laissent les grandes parties nues.

Vous voyez que la Tragi-comédie ne peut être qu'un mauvais genre, parce qu'on y confond deux genres éloignés & séparés par une barrière naturelle. On n'y passe point par des nuances imperceptibles. On tombe à chaque pas dans les contrastes, & l'unité disparoît.

Vous voyez que cette espece de drame où les traits les plus plaisans du genre comique sont placés à côté des traits les plus touchans du genre sérieux, & où l'on faute alternativement d'un genre à un autre, ne sera pas sans défaut aux yeux d'un critique sévere.

Mais voulez-vous être convaincu du danger qu'il y a à franchir la barrière que la nature a mise entre les genres ? Portez les choses à l'excès ; rapprochez deux genres fort éloignés , tels que la tragédie & le burlesque , & vous verrez alternativement un grave sénateur jouer aux pieds d'une courtisanne le rôle du débauché le plus vil , & des factieux méditer la ruine d'une république \*.

La Farce , la Parade , & la Parodie ne sont pas des genres , mais des especes de comique ou de burlesque qui ont un objet particulier.

On a donné cent fois la poétique du genre comique & du genre tragique. Le genre sérieux a la sienne ; & cette poétique seroit aussi fort étendue. Mais je ne vous en dirai que ce qui s'est offert à mon esprit , tandis que je travaillois à ma Piece.

Puisque ce genre est privé de la vigueur

\* Voyez la Venise préservée d'Othway ; le Hamlet de Skakespear , & la plupart des Pieces du théâtre anglais.



de coloris des genres extrêmes entre lesquels il est placé, il ne faut rien négliger de ce qui peut lui donner de la force.

Que le sujet en soit important, & l'intrigue simple, domestique, & voisine de la vie réelle.

Je n'y veux point de valets. Les honnêtes gens ne les admettent point à la connoissance de leurs affaires; & si les scènes se passent toutes entre les maîtres, elles n'en seront que plus intéressantes. Si un valet parle sur la scène comme dans la société, il est mauffade; s'il parle autrement, il est faux.

Les nuances empruntées du genre comique sont-elles trop fortes? L'ouvrage fera rire & pleurer; & il n'y aura plus ni unité d'intérêt, ni unité de coloris.

Le genre sérieux comporte les monologues. D'où je conclus qu'il panche plutôt vers la Tragédie que vers la Comédie; genre dans lequel ils sont rares & courts.

Il seroit dangereux d'emprunter dans une même composition des nuances du genre

comique & du genre tragique. Connoissez bien la pente de votre sujet & de vos caracteres, & suivez-la.

• Que votre morale soit générale & forte.

• Point de personnages épisodiques ; ou si l'intrigue en exige un , qu'il ait un caractère singulier qui le releve.

• Il faut s'occuper fortement de la pantomime , laisser là ces coups de théâtre dont l'effet est momentané , & trouver des tableaux. Plus on voit un beau tableau , plus il plaît.

• Le mouvement nuit presque toujours à la dignité. Ainsi , que votre principal personnage soit rarement le machiniste de votre piece.

Et sur-tout ressouvenez-vous qu'il n'y a point de principe général. Je n'en connois aucun de ceux que je viens d'indiquer , qu'un homme de génie ne puisse enfreindre avec succès.

• « Vous avez prévenu mon objection ».

Le genre comique est des especes , & le genre tragique est des individus. Je m'ex-

plique. Le héros d'une tragédie est tel ou tel homme. C'est ou Regulus, ou Brutus, ou Caton, & ce n'est point un autre. Le principal personnage d'une comédie doit au contraire représenter un grand nombre d'hommes. Si par hasard on lui donnoit une physionomie si particulière qu'il n'y eût dans la société qu'un seul individu qui lui ressemblât, la Comédie retourneroit à son enfance, & dégénéreroit en satyre.

Térence me paroît être tombé une fois dans ce défaut. Son *Eautontimorumenos* est un pere affligé du parti violent auquel il a porté son fils par un excès de sévérité dont il se punit lui-même, en se couvrant de lambeaux, se nourrissant durement, fuyant la société, chassant ses domestiques, & se condamnant à cultiver la terre de ses propres mains. On peut dire que ce pere-là n'est pas dans la nature. Une grande ville fourniroit à peine dans un siècle l'exemple d'une affliction aussi bizarre.

« Horace qui avoit le goût d'une délicatesse singulière, me paroît avoir apperçu

» ce défaut , & l'avoir critiqué d'une fa-  
 » çon bien legere.

Je ne me rappelle pas l'endroit.

« C'est dans la satire 1<sup>re</sup> ou 2<sup>e</sup> du pre-  
 » mier livre , où il se propose de montrer  
 » que pour éviter un excès , les fous se  
 » précipitent dans l'excès opposé. Fufi-  
 » dius , dit-il , craint de passer pour dif-  
 » sipateur. Savez - vous ce qu'il fait ? Il  
 » prête à cinq pour cent par mois , & se  
 » paye d'avance. Plus un homme est obé-  
 » ré , plus il exige. Il fait par cœur les  
 » noms de tous les enfans de famille qui  
 » commencent à aller dans le monde &  
 » qui ont des peres durs. Mais vous croi-  
 » riez peut-être que cet homme dépense à  
 » proportion de son revenu. Erreur. Il est  
 » son plus cruel ennemi ; & ce pere de la  
 » comédie , qui se punit de l'évasion de  
 » son fils , ne se tourmente pas plus mé-  
 » chamment. *Non se pejùs cruciaverit* ».

Oui. Rien n'est plus dans le caractère  
 de cet auteur , que d'avoir attaché deux  
 sens à ce *méchamment* , dont l'un tombe  
 sur

sur Terence , & l'autre sur Fufidius.

Dans le genre sérieux , les caractères seront souvent aussi généraux que dans le genre comique ; mais ils seront toujours moins individuels que dans le genre tragique.

On dit quelquefois , il est arrivé une aventure fort plaisante à la cour , un événement fort tragique à la ville. D'où il s'ensuit que la Comédie & la Tragédie sont de tous les états ; avec cette différence , que la douleur & les larmes sont encore plus souvent sous les toits des sujets , que l'enjouement & la gaieté dans les palais des rois. C'est moins le sujet qui rend une pièce comique , sérieuse ou tragique , que le ton , les passions , les caractères & l'intérêt. Les effets de l'amour , de la jalousie , du jeu , du dérèglement , de l'ambition , de la haine , de l'envie , peuvent faire rire , réfléchir ou trembler. Un jaloux qui prend des mesures pour s'assurer de son deshonneur , est ridicule ; un homme d'honneur qui le soupçonne & qui aime , en est affli-

gé ; un furieux qui le fait , peut commettre un crime. Un joieur portera chez un usurier le portrait d'une maîtresse ; un autre joieur embarrassera sa fortune , la renversera , plongera une femme & des enfans dans la misère , & tombera dans le desespoir. Que vous dirai-je de plus ? La piece dont nous nous sommes entretenus a presqu'été faite dans les trois genres.

« Comment » ?

Oui.

« La chose est singuliere ».

Clairville est d'un caractère honnête , mais impétueux & léger. Au comble de ses vœux , possesseur tranquille de Rosalie , il oublia ses peines passées. Il ne vit plus dans notre histoire qu'une aventure commune. Il en fit des plaisanteries. Il alla même jusqu'à parodier le 3<sup>e</sup> acte de la piece. Son ouvrage étoit excellent. Il avoit exposé mes embarras sous un jour tout-à-fait comique. J'en ris ; mais je fus secretement offensé du ridicule que Clairville jettoit sur une des actions les plus importantes de notre vie : car enfin il y eut un moment

qui pouvoit lui coûter , à lui , sa fortune & sa maîtresse , à Rosalie l'innocence & la droiture de son cœur , à Constance le repos , à moi la probité , & peut être la vie. Je me vengeai de Clairville , en mettant en tragédie les trois derniers actes de la pièce ; & je puis vous assurer que je le fis pleurer plus long-tems qu'il ne m'avoit fait rire.

« Et pourroit-on voir ces morceaux » ?

Non. Ce n'est point un refus. Mais Clairville a brûlé son acte , & il ne me reste que le canevas des miens.

« Et ce canevas » ?

Vous l'allez avoir , si vous me le demandez. Mais faites - y réflexion. Vous avez l'ame sensible. Vous m'aimez ; & cette lecture pourra vous laisser des impressions dont vous aurez de la peine à vous distraire.

« Donnez le canevas tragique ; Dorval , » donnez ».

Dorval tira de sa poche quelques feuilles volantes qu'il me rendit en déroulant

la tête, comme s'il eût craint d'y jeter les yeux, & voici ce qu'elles contenoient.

Rosalie instruite au troisieme acte du mariage de Dorval & de Constance, & persuadée que ce Dorval est un ami perfide, un homme sans foi, prend un parti violent. C'est de tout révéler. Elle voit Dorval; elle le traite avec le dernier mépris.

*Dorval.* Je ne suis point un ami perfide, un homme sans foi. Je suis Dorval. Je suis un malheureux.

*Rosalie.* Dis un misérable. . . . Ne m'a-t-il pas laissé croire qu'il m'aimoit?

*Dorv.* Je vous aimois; & je vous aime encore.

*Rosalie.* Il m'aimoit! Il m'aime! Il épouse Constance! - Il en a donné sa parole à son frere! & cette union se consume aujourd'hui! Allez, esprit pervers. Eloignez-vous! Permettez à l'innocence d'habiter un séjour d'où vous l'avez bannie. La paix & la vertu rentreront ici, quand vous en sortirez. Fuyez. La honte & les remords qui ne manquent jamais d'attein-



Hre le méchant, vous attendent à cette porte.

*Dorval.* On m'accable! On me chasse! Je suis un scélerat! O vertu! Voilà donc ta dernière récompense!

*Rosalie.* Il s'étoit promis sans doute que je me tairois. . . . Non, non. . . tout se saura. . . . Constance aura pitié de mon inexpérience, de ma jeunesse. . . Elle trouvera mon excuse & mon pardon dans son cœur. . . . O Clairville! combien il faudra que je t'aime, pour expier mon injustice & réparer les maux que je t'ai faits! . . . Mais le moment approche où le méchant sera connu.

*Dorval.* Jeune imprudente, arrêtez; ou vous allez devenir coupable du seul crime que j'aurai jamais commis, si c'en est un que de jeter loin de soi un fardeau qu'on ne peut plus porter. . . . Encore un mot, & je croirai que la vertu n'est qu'un fantôme vain; que la vie n'est qu'un présent fatal du sort; que le bonheur n'est nulle part; que le repos est sous la tombe, & j'aurai vécu.

Rosalie s'est éloignée. Elle ne l'entend plus. Dorval se voit méprisé de la seule femme qu'il aime & qu'il ait jamais aimée ; exposé à la haine de Constance , à l'indignation de Clairville ; sur le point de perdre les seuls êtres qui l'attachoient au monde ; & de retomber dans la solitude de l'univers. . . Où ira-t-il ? . . . à qui s'adressera-t-il ? . . . qui aimera-t-il ? . . . de qui sera-t-il aimé ? . . . Le désespoir s'empare de son âme. Il sent le dégoût de la vie. Il incline vers la mort. C'est le sujet d'un monologue qui finit le troisième acte. Dès la fin de cet acte , il ne parle plus à ses domestiques. Il leur commande de la main , & ils obéissent.

Rosalie exécute son projet au commencement du quatrième. Quelle est la surprise de Constance & de son frère. Ils n'osent voir Dorval, ni Dorval aucun d'eux. Ils s'évitent tous. Ils se fuient ; & Dorval se trouve tout-à-coup & naturellement dans cet abandon général qu'il redoutoit. Son dessein s'accomplit. Il s'en aperçoit ; & le

voilà résolu d'aller à la mort qui l'entraîne, Charles, son valet, est le seul être dans l'univers qui lui demeure. Charles démêle la funeste pensée de son maître. Il répand sa terreur dans toute la maison. Il court à Clairville, à Constance, à Rosalie. Il parle. Ils sont consternés. A l'instant, les intérêts particuliers disparaissent. On cherche à se rapprocher de Dorval. Mais il est trop tard. Dorval n'aime plus, ne hait plus personne, ne parle plus, ne voit plus, n'entend plus. Son ame, comme abrutie, n'est capable d'aucun sentiment. Il lute un peu contre cet état ténébreux; mais c'est foiblement, par élans courts, sans force & sans effet. Le voilà tel qu'il est au commencement du cinquième acte.

Cet acte s'ouvre par Dorval seul qui se promène sur la scène, sans rien dire. On voit dans son vêtement, son geste, son silence, le projet de quitter la vie. Clairville entre; il le conjure de vivre; il se jette à ses genoux; il les embrasse; il le presse par les raisons les plus honnêtes & les plus

tendres d'accepter Rosalie. Il n'en est que plus cruel. Cette scene avance le sort de Dorval. Clairville n'en arrache que quelques monosyllabes. Le reste de l'action de Dorval est muette.

Constance arrive. Elle joint ses efforts à ceux de son frere. Elle dit à Dorval ce qu'elle pense de plus pathétique sur la résignation aux événemens; sur la puissance de l'Être suprême, puissance à laquelle c'est un crime de se soustraire; sur les offres de Clairville, &c. . . Pendant que Constance parle, elle a un des bras de Dorval entre les siens; & son ami le tient embrassé par le milieu du corps, comme s'il craignoit qu'il ne lui échappât. Mais Dorval tout en lui-même, ne sent point son ami qui le tient embrassé, n'entend point Constance qui lui parle. Seulement il se renverse quelquefois sur eux pour pleurer. Mais les larmes se refusent. Alors il se retire; il pousse des soupirs profonds; il fait quelques gestes lents & terribles; on voit sur ses levres des mouvemens d'un ris pas-

plus effrayans que ses soupirs & ses gestes.

Rosalie vient. Constance & Clairville se retirent. Cette scene est celle de la timidité, de la naïveté, des larmes, de la douleur, & du repentir. Rosalie voit tout le mal qu'elle a fait. Elle en est désolée. Pressée entre l'amour qu'elle ressent, l'intérêt qu'elle prend à Dorval, le respect qu'elle doit à Constance, & les sentimens qu'elle ne peut refuser à Clairville; combien elle dit de choses touchantes! Dorval paroît d'abord ni ne la voir ni ne l'écouter. Rosalie pousse des cris, lui prend les mains, l'arrête, & il vient un moment où Dorval fixe sur elle des yeux égarés. Ses regards sont ceux d'un homme qui sortiroit d'un sommeil léthargique. Cet effort le brise. Il tombe dans un fauteuil comme un homme frappé. Rosalie se retire en poussant des sanglots, se désolant, s'arrachant les cheveux.

... Dorval reste un moment dans cet état de mort. Charles est debout devant lui;

sans rien dire... Ses yeux sont à-demi fermés. Ses longs cheveux pendent sur le derrière du fauteuil. Il a la bouche entr'ouverte, la respiration haute, & la poitrine haletante. Cette agonie passe peu-à-peu. Il en revient par un soupir long & douloureux, par une voix plaintive. Il s'appuie la tête sur ses mains & les coudes sur ses genoux. Il se leve avec peine. Il erre à pas lents. Il rencontre Charles. Il le prend par le bras, le regarde un moment, tire sa bourse & sa montre, les lui donne avec un papier cacheté sans adresse, & lui fait signe de sortir. Charles se jette à ses pieds, & se colle le visage contre terre. Dorval l'y laisse, & continue d'errer. En errant, ses pieds rencontrent Charles étendu par terre. Il se détourne... Alors Charles se leve subitement, laisse la bourse & la montre à terre, & court appeller du secours.

Dorval le suit lentement... Il s'appuie sans dessein contre la porte.... Il y voit un verrouil... Il le regarde... le ferme... tire son épée... en appuie le pommeau

contre la terre . . . en dirige la pointe vers sa poitrine . . . se panche le corps sur le côté . . . lève les yeux au Ciel , . . . les ramène sur lui . . . demeure ainsi quelque tems . . . pousse un profond soupir , & se laisse tomber.

Charles arrive. Il trouve la porte fermée. Il appelle. On vient. On force la porte. On trouve Dorval baigné dans son sang & mort. Charles rentre en poussant des cris. Les autres domestiques restent autour du cadavre. Constance arrive. Frappée de ce spectacle , elle crie , elle court égarée sur la scène , sans trop savoir ce qu'elle dit , ce qu'elle fait , où elle va. On enlève le cadavre de Dorval. Cependant Constance tournée vers le lieu de la scène sanglante , est immobile dans un fauteuil , le visage couvert de ses mains.

Arrivent Clairville & Rosalie. Ils trouvent Constance dans cette situation. Ils l'interrogent. Elle se tait. Ils l'interrogent encore. Pour toute réponse , elle découvre son visage , détourne la tête , & leur mon-

tre de la main l'endroit teint du sang de Dorval.

Alors ce ne sont plus que des cris, des pleurs, du silence, & des cris.

Charles donne à Constance le paquet cacheté. C'est la vie & les dernières volontés de Dorval. Mais à peine en a-t-elle lu les premières lignes, que Clairville sort comme un furieux; Constance le suit. Justine & les domestiques emportent Rosalie qui se trouve mal, & la Piece finit.

« Ah, m'écriai-je, ou je n'y entends  
 » rien, ou voilà de la tragédie! A la vé-  
 » rité, ce n'est plus l'épreuve de la vertu,  
 » c'est son désespoir. Peut-être y auroit-il  
 » du danger à montrer l'homme de bien  
 » réduit à cette extrémité funeste? Mais  
 » on n'en sent pas moins la force de la pan-  
 » tomime seule & de la pantomime réu-  
 » nie au discours. Voilà les beautés que  
 » nous perdons faute de scène & faute de  
 » hardiesse, en imitant servilement nos  
 » prédécesseurs, & laissant la nature & la  
 » vérité. . . Mais Dorval ne parle point ? . . .



» Mais peut-il y avoir de discours qui frap-  
 » pent autant que son action & son silen-  
 ce ? . . . Qu'on lui fasse dire quelques mots  
 » par intervalles. Cela se peut. Mais il ne  
 » faut pas oublier qu'il est rare que celui  
 » qui parle beaucoup, se tue ».

Je me levai. J'allai trouver Dorval. Il  
 étoit parmi les arbres, & il me paroïssoit  
 absorbé dans ses pensées. Je crus qu'il étoit  
 à-propos de garder son papier, & il ne me  
 le redemanda pas.

Si vous êtes convaincu, me dit-il, que  
 ce soit-là de la tragédie, & qu'il y ait entre  
 la Tragédie & la Comédie un genre inter-  
 médiaire ; voilà donc deux branches du  
 genre dramatique qui sont encore incultes,  
 & qui n'attendent que des hommes. Faites  
 des comédies dans le genre sérieux. Faites  
 des tragédies domestiques, & foyez sûr  
 qu'il y a des applaudissemens & une im-  
 mortalité qui vous sont réservés. Sur-tout  
 négligez les coups de théâtre. Cherchez  
 des tableaux. Rapprochez-vous de la vie  
 réelle ; & ayez d'abord un espace qui per-

mette l'exercice de la pantomime dans toute son étendue. . . . On dit qu'il n'y a plus de grandes passions tragiques à émouvoir ; qu'il est impossible de présenter les sentimens élevés d'une manière neuve & frappante. Cela peut être dans la Tragédie telle que les Grecs, les Romains, les François, les Italiens, les Anglois & tous les peuples de la terre l'ont composée. Mais la tragédie domestique aura une autre action, un autre ton, & un sublime qui lui sera propre. Je le sens ce sublime. Il est dans ces mots d'un pere qui disoit à son fils qui le nourrissoit dans sa vieillesse : *Mon fils, nous sommes quittes. Je t'ai donné la vie & tu me l'as rendue ;* & dans ceux-ci d'un autre pere qui disoit au sien : *Dites toujours la vérité. Ne promettez rien à personne que vous ne vouliez tenir. Je vous en conjure par ces pieds que je rechauffois dans mes mains, quand vous étiez au berceau.*

« Mais cette tragédie nous intéressera-t-elle » ?

Je vous le demande. Elle est plus voi-

fine de nous. C'est le tableau des malheurs qui nous environnent. Quoi! vous ne concevez pas l'effet que produiroient sur vous une scène réelle, des habits vrais, des discours proportionnés aux actions, des actions simples, des dangers dont il est impossible que vous n'ayez tremblé pour vos parens, vos amis, pour vous-même? Un renversement de fortune; la crainte de l'ignominie; les suites de la misère; une passion qui conduit l'homme à sa ruine, de sa ruine au désespoir, du désespoir à une mort violente, ne sont pas des événemens rares; & vous croyez qu'ils ne vous affecteroient pas autant que la mort fabuleuse d'un tyran, ou le sacrifice d'un enfant aux autels des dieux d'Athènes ou de Rome.... Mais vous êtes distrait... Vous rêvez... Vous ne m'écoutez pas....

« Votre ébauche tragique m'obsède...  
 » Je vous vois errer sur la scène... dé-  
 » tourner vos pieds de votre valet prof-  
 » terné... fermer le verrouil... tirer  
 » votre épée... L'idée de cette panto-

» mime me fait frémir. . . . Je ne crois pas  
 » qu'on en soutînt le spectacle ; & toute  
 » cette action est peut-être de celles qu'il  
 » faut mettre en récit. Voyez ».

Je crois qu'il ne faut ni réciter ni montrer au spectateur un fait sans vraisemblance ; & qu'entre les actions vraisemblables il est facile de distinguer celles qu'il faut exposer aux yeux , & renvoyer derrière la scène. Il faut que j'applique mes idées à la Tragédie connue ; je ne peux tirer mes exemples d'un genre qui n'existe pas encore parmi nous.

Lorsqu'une action est simple , je crois qu'il faut plutôt la représenter que la réciter. La vûe de Mahomet tenant un poignard levé sur le sein d'Irene , incertain entre l'ambition qui le presse d'enfoncer , & la passion qui retient son bras , est un tableau frappant. La commisération qui nous substitue toujours à la place du malheureux , & jamais du méchant , agitera mon âme. Ce ne sera pas sur le sein d'Irene , c'est sur le mien que je verrai le poignard

poignard suspendu & vacillant. . . Cette action est trop simple pour être mal imitée. Mais si l'action se complique ; si les incidens se multiplient , il s'en rencontrera facilement quelques-unes qui me rappelleront que je suis dans un parterre ; que tous ces personnages sont des comédiens ; & que ce n'est point un fait qui se passe. Le récit au contraire me transportera au-delà de la scène. J'en suivrai toutes les circonstances. Mon imagination les réalisera comme je les ai vues dans la nature. Rien ne se démentira. Le poëte aura dit :

*Entre les deux partis Calcas s'est avancé ;  
L'ail farouche, l'air sombre, & le poil hérissé,  
Terrible, & plein du dieu qui l'agitoit sans  
doute.*

*ou, les ronces degoutantes  
Portent de ses cheveux les dépouilles san-  
glantes.*

Où est l'acteur qui me montrera Calcas, tel qu'il est dans ces vers ? Grandval s'avancera d'un pas noble & fier entre les deux partis. Il aura l'air sombre ; peut-être même l'œil farouche. Je reconnoîtrai à son

action , à son geste , la présence intérieure d'un démon qui le tourmente. Mais quelque terrible qu'il soit , ses cheveux ne se hérissent point sur sa tête. L'imitation dramatique ne va pas jusque-là.

Il en sera de même de la plupart des autres images qui animent ce récit. L'air obscurci de traits. Une armée en tumulte. La terre arrosée de sang. Une jeune princesse le poignard enfoncé dans le sein. Les vents déchainés. Le tonnerre retentissant au haut des airs. Le ciel allumé d'éclairs. La mer qui écume & mugit. Le poète a peint toutes ces choses. L'imagination les voit. L'art ne les imite point.

Mais il y a plus : un goût dominant de l'ordre , dont je vous ai déjà entretenu , nous contraint à mettre de la proportion entre les êtres. Si quelque circonstance nous est donnée au-dessus de la nature commune , elle agrandit le reste dans notre pensée. Le poète n'a rien dit de la stature de Calcas. Mais je la vois. Je la proportionne à son action. L'exagération intellectuelle

s'échappe de là, & se répand sur tout ce qui approche de cet objet. La sene réelle eût été petite, foible, mesquinie, fausse ou manquée. Elle devient grande, forte, vraie, & même énorme dans le récit. Au théâtre, elle eût été fort au-dessous de nature; je l'imagine un peu au-delà. C'est ainsi que dans l'épopée, les hommes poétiques deviennent un peu plus grands que les hommes vrais.

Voilà les principes. Appliquez-les vous-même à l'action de mon esquisse tragique. L'action n'est-elle pas simple?

« Elle l'est ».

Y a-t-il quelque circonstance qu'on n'en puisse imiter sur la scène?

« Aucune ».

L'effet en sera-t-il terrible?

« Que trop peut-être. Qui fait si nous irions chercher au théâtre des impressions aussi fortes? On veut être attendri, touché, effrayé; mais jusqu'à un certain point ».

Pour juger sainement, expliquons-nous.

Quel est l'objet d'une composition dramatique ? C'est, je crois, d'inspirer aux hommes l'amour de la vertu, l'honneur du vice. Ainsi, dire qu'il ne faut les émouvoir que jusqu'à un certain point, c'est prétendre qu'il ne faut pas qu'ils sortent d'un spectacle trop épris de la vertu, trop éloignés du vice. Il n'y auroit point de poétique pour un peuple qui seroit aussi pusillanime. Que seroit-ce que le goût & que l'art deviendroit-il, si l'on se refusoit à son énergie, & si l'on posoit des barrières arbitraires à ses effets ?

« Il me resteroit encore quelques questions à vous faire sur la nature du tragique domestique & bourgeois, comme vous l'appellez ; mais j'entrevois vos réponses. Si je vous demandois pourquoi dans l'exemple que vous m'en avez donné, il n'y a point de scènes alternativement muettes & parlées ; vous me répondriez sans doute que tous les sujets ne



ne comportent pas ce genre de beautés ;  
 Cela est vrai . . . Mais quels seront les sujets de ce cō-  
 mique sérieux que vous regardez comme  
 une branche nouvelle du genre drama-  
 tique ? Il n'y a dans la nature humaine  
 qu'une douzaine, tout au plus, de ca-  
 ractères vraiment comiques & marqués  
 de grands traits . . .  
 Je le pense . . . Les petites différences que se remar-  
 quent dans les caractères des hommes  
 ne peuvent être marquées aussi heu-  
 reusement que les caractères qu'on  
 Je le pense. Mais faites-vous ce qui s'en-  
 suit de-là ? . . . Que ce ne soit plus, à  
 proprement parler, les caractères qu'il  
 faut mettre sur la scène, mais des condi-  
 tions. Jusqu'à-présent, dans la comédie le  
 caractère a été l'objet principal, & la con-  
 dition n'a été que l'accessoire ; il faut que  
 la condition devienne aujourd'hui l'objet  
 principal, & que le caractère ne soit que  
 l'accessoire. C'est du caractère qu'on tiroit

route l'intrigue. On cherchoit en général les circonstances qui le faisoient sortir, & l'on enchaînoit ces circonstances. C'est la condition, les devoirs, les avantages, les embarras qui doivent servir de base à l'ouvrage. Il me semble que cette source est plus féconde, plus étendue, & plus utile que celle des caracteres. Pour peu que le caractere fût chargé, un spectateur pouvoit se dire à lui-même, ce n'est pas moi. Mais il ne peut se cacher que l'état qu'on joue devant lui ne soit le sien; il ne peut méconnoître ses devoirs. Il faut absolument qu'il s'applique ce qu'il entend.

Il me semble qu'on a déjà traité plusieurs de ces sujets.

Cela n'est pas. Ne vous y trompez point.

« N'avons-nous pas des Financiers, dans nos piéces »

Sans doute, il y en a. Mais le financier n'est pas fait.

« On auroit de la peine à en citer un sans un pere de famille »

J'en conviens; mais le pere de famille n'est pas fait. En un mot, je vous demande

rai si les devoirs des conditions, leurs avantages, leurs inconvéniens, leurs dangers ont été mis sur la scène. Si c'est la base de l'intrigue & de la morale de nos piéces. Ensuite, si ces devoirs, ces avantages, ces inconvéniens, ces dangers ne nous montrent pas tous les jours les hommes dans des situations très-embarrassantes ?

« Ainsi vous voudriez qu'on jouât l'homme de Lettres, le philosophe, le commerçant, le juge, l'avocat, le politique, le citoyen, le magistrat, le financier, le grand seigneur, l'intendant ».

Ajoutez à cela toutes les relations, le pere de famille, l'époux, la soeur, les freres. Le pere de famille ! Quel sujet dans un siecle tel que le nôtre, où il ne paroît pas qu'on ait la moindre idée de ce que c'est qu'un pere de famille !

Songez qu'il se forme tous les jours des conditions nouvelles. Songez que rien peut-être ne nous est moins connu que les conditions, & ne doit nous intéresser davantage. Nous avons chacun notre état

dans la société, mais nous avons à faire à des hommes de tous les états.

— Les conditions ! Combien de détails importants ! d'actions publiques & domestiques ! de vérités inconnues ! de situations nouvelles à tirer de ce fonds ! Et les conditions n'ont-elles pas entr'elles les mêmes contrastes que les caractères ? & le poète ne pourra-t-il pas les opposer ?

— Mais ces sujets n'appartiennent pas seulement au genre sérieux. Ils deviendront comiques ou tragiques, selon le génie de l'homme qui s'en saisira.

— Telle est encore la vicissitude des ridicules & des vices, que je crois qu'on pourroit faire un *Milhamopé* nouveau tous les cinquante ans. Et n'en est-il pas ainsi de beaucoup d'autres caractères ?

« Ces idées ne me déplaisent pas. Me voilà tout disposé à entendre la première comédie dans le genre sérieux, ou la première tragédie bourgeoise qu'on se présentera. J'aime qu'on étende la sphère de nos plaisirs. J'accepte les ressour-

des que vous nous offrez, mais laissez  
à nous encore celles que nous avons. Je  
vous avoue que le genre merveilleux  
me tient à cœur. Je souffre à le voir con-  
fondu avec le genre burlesque & chassé  
du système de la nature & du genre dra-  
matique. Quinault mis à côté de Scarron  
& de Daffouei; Ah, Dorval, Quinault !  
Personne ne lit Quinault avec plus de  
plaisir que moi. C'est un poète plein de  
graces, qui est toujours tendre & facile,  
& souvent élevé. J'espère vous montrer un  
jour jusqu'où je porte la connoissance &  
l'estime des talens de cet homme unique,  
& quel parti on auroit pu tirer de ses tra-  
gédies, telles qu'elles sont. Mais il s'agit  
de son genre que je trouve mauvais. Vous  
m'abandonnez, je étois, le monde burles-  
que. Et le monde enchanté, vous est-il  
mieux connu? A quoi en comparez-vous  
les peintures, si elles n'ont aucun modèle  
subsistant dans la nature? pour el sup. n. :

Le genre burlesque & le genre merveil-  
leux n'ont point de poésie & n'en peu-

vent avoir. Si l'on hasarde sur la scène lyrique un trait nouveau, c'est une absurdité qui ne se soutient que par des liaisons plus ou moins éloignées avec une absurdité ancienne. Le nom & les talens de l'auteur y font aussi quelque chose. Molière allume des chandelles tout autour de la tête du Bourgeois Gentilhomme ; c'est une extravagance qui n'a pas de bon sens ; on en convient, & l'on en rit. Un autre imagine des hommes qui deviennent petits à mesure qu'ils font des sottises. Il y a dans cette fiction une allégorie sensée, & il est sifflé. Angelique se rend invisible à son amant par le pouvoir d'un anneau qui ne la cache à aucun des spectateurs, & cette machine ridicule ne choque personne. Qu'on mette un poignard dans la main d'un méchant qui en frappe ses ennemis, & qui ne blesse que lui-même. C'est assez le sort de la méchanceté ; & rien n'est plus incertain que le succès de ce poignard merveilleux.

Je ne vois dans toutes ces inventions

dramatiques que des contes semblables à ceux dont on berce les enfans. Croit-on qu'à force de les embellir, ils prendront assez de vraisemblance pour intéresser des hommes sensés ? L'Héroïne de la Barbe bleue est au haut d'une tour. Elle entend au pied de cette tour la voix terrible de son tyran. Elle va périr, si son libérateur ne paroît. Sa sœur est à ses côtés. Ses regards cherchent au loin ce libérateur. Croit-on que cette situation ne soit pas aussi belle qu'aucune du théâtre lyrique ; & que la question, *Ma sœur, ne voyez-vous rien venir,* soit sans pathétique ? Pourquoi donc n'attend-elle pas un homme sensé, comme elle fait pleurer les petits enfans ? C'est qu'il y a une Barbe bleue qui détruit son effet.

« Et vous pensez qu'il n'y a aucun ouvrage dans le genre, soit burlesque, soit merveilleux, où l'on ne rencontre quelques poésies de cette barbe ».

Je le crois, mais je n'aime pas votre expression. Elle est burlesque, & le burlesque me déplaît par-tout.

« Je vais tâcher de réparer cette faute  
 » par quelque observation plus grave. Les  
 » dieux du théâtre lyrique ne sont-ils pas  
 » les mêmes que ceux de l'épopée ? Et  
 » pourquoi, je vous prie, Vénus n'auroit-  
 » elle pas aussi bonne grace à se désoler sur  
 » la scène, de la mort d'Adonis, qu'à poufs-  
 » ser des cris dans l'Iliade, de l'égratignure  
 » légère qu'elle a reçue de la lance de Dio-  
 » mede, ou qu'à soupirer en voyant l'es-  
 » droit de sa belle main blanche où la peau  
 » meurtrie commençoit à noircir ? N'est-  
 » ce pas dans le poème d'Homere un ta-  
 » bleau chatmant que celui de cette déesse  
 » en pleurs, renversée sur le sein de sa mère  
 » Dioné ? Pourquoi ce tableau plaitoit-il  
 » moins dans une composition lyrique ?

Un plus habile que moi vous répondra  
 que les embellissemens de l'épopée conve-  
 nables aux Grecs, aux Romains, aux Ita-  
 liens du quinziesme & du seiziesme siècles,  
 sont proscriés parmi les François, & que  
 les dieux de la Fable, les oracles, les hé-  
 ros invulnérables, les aventures romanef-  
 ques, ne sont plus de faison.



Et j'ajouterai qu'il y a bien de la différence entre peindre à mon imagination & mettre en action sous mes yeux. On fait adopter à mon imagination tout ce qu'on veut ; il ne s'agit que de s'en emparer. Il n'en est pas ainsi de mes sens. Rappelez-vous les principes que j'établissois tout-à-l'heure sur les choses, même vraisemblables, qu'il convenoit tantôt de montrer, tantôt de dérober au spectateur. Les mêmes distinctions que je faisois s'appliquent plus sévèrement encore au genre merveilleux. En un mot, si ce système ne peut avoir la vérité qui convient à l'épopée, comment pourroit-il nous intéresser sur la scène ?

Pour rendre pathétiques les conditions élevées, il faut donner de la force aux situations. Il n'y a que ce moyen d'arracher de ces âmes froides & contraintes l'accent de la Nature, sans lequel les grands effets ne se produisent point. Cet accent s'affoiblit à mesure que les conditions s'élevont.

Écoutez Agamemnon.

*Encore si je pouvois , libre dans mon mal-*  
*heur ,*  
*Par des larmes au-moins soulager ma dou-*  
*leur ;*  
*Tristes destins des Rois ! Esclaves que nous*  
*sommes*  
*Et des rigueurs du sort & des discours des*  
*hommes !*  
*Nous nous voyons sans cesse assiéés de*  
*témoins ,*  
*Et les plus malheureux osent pleurer le*  
*moins.*

Les dieux doivent-ils se respecter moins  
 que les rois ? Si Agamemnon dont on va  
 immoler la fille , craint de manquer à la  
 dignité de son rang , quelle sera la situation  
 qui fera descendre Jupiter du sien !

« Mais la tragédie ancienne est pleine  
 » de dieux ; & c'est Hercule qui dénoue  
 » cette fameuse tragédie de Philoctete , à  
 » laquelle vous prétendez qu'il n'y a pas  
 » un mot à ajouter ni à retrancher ».

Ceux qui se livrerent les premiers à une  
 étude suivie de la nature humaine , s'atta-  
 cherent d'abord à distinguer les passions ,

à les connoître, & à les caractériser. Un homme en conçut les idées abstraites, & ce fut un philosophe. Un autre donna du corps & du mouvement à l'idée, & ce fut un poëte. Un troisieme tailla le marbre à cette ressemblance, & ce fut un statuaire. Un-quatrieme fit prosterner le statuaire au pied de son ouvrage, & ce fut un prêtre. Les dieux du paganisme ont été faits à la ressemblance de l'homme. Qu'est-ce que les dieux d'Homere, d'Eschile, d'Euripide, & de Sophocle? Les vices des hommes, leurs vertus, & les grands phénomènes de la Nature personnifiés. Voilà la véritable théogonie. Voilà le coup-d'œil sous lequel il faut voir Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Vénus, les Parques, l'Amour, & les Furies.

Lorsqu'un payen étoit agité de remords, il pensoit réellement qu'une Furie travailloit au-dedans de lui-même; & quel trouble ne devoit-il donc pas éprouver à l'aspect de ce fantôme parcourant la scène, une torche à la main, la tête hérissée de

serpens, & présentant aux yeux du coupable des mains teintes de sang ! Mais nous qui connoissons la vanité de toutes ces superstitions ! Nous !

« Eh bien, il n'y a qu'à substituer nos diables aux Eumenides »,

Il y a trop peu de foi sur la terre . . . & puis, nos diables sont d'une figure si gothique . . . de si mauvais goût . . . est-il étonnant que ce soit Hercule qui dénoue le Philoctète de Sophocle ? Toute l'intrigue de la Pièce est fondée sur ses fleches ; & cet Hercule avoit dans les temples une statue au pied de laquelle le peuple se prosternoit tous les jours.

Mais savez-vous quelle fut la suite de l'union de la superstition nationale & de la poésie ? C'est que le poète ne put donner à ses héros des caractères tranchés. Il eût doublé les êtres. Il auroit montré la même passion sous la forme d'un dieu & sous celle d'un homme.

Voilà la raison pour laquelle les héros d'Homère sont presque des personnages historiques.

Mais

Mais lorsque la religion chrétienne eut chassé des esprits la croyance des dieux du paganisme, & contraint l'artiste à chercher d'autres sources d'illusion, le système poétique changea. Les hommes prirent la place des dieux, & on leur donna un caractère plus un.

« Mais l'unité de caractère un peu rigoureusement prise n'est-elle pas une chimère » ?

Sans doute.

« On abandonna donc la vérité » ?

Point du tout. Rappelez-vous qu'il ne s'agit sur la scène que d'une seule action ; que d'une circonstance de la vie ; que d'un intervalle très-court, pendant lequel il est vraisemblable qu'un homme a conservé son caractère.

« Et dans l'épopée qui embrasse une grande partie de la vie, une multitude prodigieuse d'événemens différens, des situations de toute espèce, comment faudra-t-il peindre les hommes » ?

Il me semble qu'il y a bien de l'avantage

ge à rendre les hommes tels qu'ils sont. Ce qu'ils devraient être est une chose trop systématique & trop vague pour servir de base à un art d'imitation. Il n'y a rien de si rare qu'un homme tout-à-fait méchant, si ce n'est peut-être un homme tout-à-fait bon. Lorsque Thétis trempa son fils dans le styx, il en sortit semblable à Thersite par le talon, Thétis est l'image de la Nature.

Ici Dorval s'arrêta. Puis il reprit. Il n'y a de beautés durables que celles qui sont fondées sur des rapports avec les êtres de la nature. Si l'on imaginoit les êtres dans une vicissitude rapide, toute peinture ne représentant qu'un instant qui fuit, toute imitation seroit superflue. Les beautés ont dans les Arts le même fondement que les vérités dans la Philosophie. Qu'est-ce que la vérité ? La conformité de nos jugemens avec les êtres. Qu'est-ce que la beauté d'imitation ? La conformité de l'image avec la chose.

Je crains bien que ni les Poètes, ni les Musiciens, ni les Décorateurs, ni les Dan-

feurs, n'ayent pas encore une idée véritable de leur théâtre. Si le genre lyrique est mauvais, c'est le plus mauvais de tous les genres. S'il est bon, c'est le meilleur. Mais peut-il être bon, si l'on ne s'y propose point l'imitation de la nature, & de la nature la plus forte ? A quoi bon mettre en poésie ce qui ne valoit pas la peine d'être conçu ? En chant, ce qui ne valoit pas la peine d'être récité ? Plus on dépense sur un fonds, plus il importe qu'il soit bon. N'est-ce pas prostituer la Philosophie, la Poésie, la Musique, la Peinture, la Danse, que de les occuper d'une absurdité ? Chacun de ces arts en particulier a pour but l'imitation de la nature ; & pour employer leur magie réunie, on fait choix d'une fable ! Et l'illusion n'est-elle pas déjà assez éloignée ? Et qu'a de commun avec la métamorphose ou le sortilège, l'ordre universel des choses qui doit toujours servir de base à la raison poétique ? Des hommes de génie ont ramené de nos jours la Philosophie du Monde intelligible dans le

**Monde réel. Ne s'en trouvera-t-il point un qui rende le même service à la poésie lyrique, & qui la fasse descendre des Régions enchantées sur la Terre que nous habitons?**

. Alors on ne dira plus d'un poëme lyrique, que c'est un ouvrage choquant dans le sujet qui est hors de la nature; dans les principaux personnages qui sont imaginaires; dans la conduite qui n'observe souvent ni unité de tems, ni unité de lieu, ni unité d'action, & où tous les arts d'imitation semblent n'avoir été réunis que pour affoiblir l'expression des uns par les autres.

. Un sage étoit autrefois un philosophe, un poëte, un musicien. Ces talens ont dégénéré en se séparant. La sphere de la Philosophie s'est resserrée. Les idées ont manqué à la Poésie. La force & l'énergie aux Chants; & la sagesse privée de ces organes ne s'est plus fait entendre aux peuples avec le même charme. Un grand musicien & un grand poëte lyrique répareroient tout le mal.



Voilà donc encore une carrière à remplir. Qu'il se montre cet homme de génie qui doit placer la véritable tragédie, la véritable comédie sur le théâtre lyrique. Qu'il s'écrie, comme le prophete du peuple hébreux dans son enthousiasme : *Adducite mihi psaltem* ; qu'on m'amene un musicien, & il le fera naître.

Le genre lyrique d'un peuple voisin a des défauts sans doute ; mais beaucoup moins qu'on ne pense. Si le chanteur s'af-fujettissoit à n'imiter à la Cadence que l'accent inarticulé de la passion dans les airs de sentimens, ou que les principaux phénomènes de la nature dans les airs qui font tableau ; & que le poëte sçût que son ariette doit être la peroration de sa scene, la réforme seroit bien avancée.

« Et que deviendroient nos Ballets » ?

La Danse ? La Danse attend encore un homme de génie. Elle est mauvaise partout, parce qu'on soupçonne à peine que c'est un genre d'imitation. La danse est à la pantomime, comme la poésie est à la

prose, ou plutôt comme la déclamation naturelle est au chant. C'est une pantomime mesurée,

Je voudrais bien qu'on me dit ce que signifient toutes ces danses, telles que le menuet, le passe-pied, le rigaudon, l'allemande, la sarabande; où l'on suit un chemin tracé. Cet homme se déploie avec une grace infinie. Il ne fait aucun mouvement où je n'aperçoive de la facilité, de la douceur, & de la noblesse; mais qu'est-ce qu'il imite? Ce n'est pas là savoir chanter, c'est savoir solfier.

Une danse est un poème. Ce poème devrait donc avoir sa représentation séparée. C'est une imitation par les mouvemens qui suppose le concours du poète, du peintre, du musicien, & du pantomime. Elle a son sujet. Ce sujet peut être distribué par actes & par scènes. La scène a son récitatif libre ou obligé & son ariette.

« Je vous avoue que je ne vous entends » qu'à moitié, & que je ne vous entendrais » point du tout, sans une feuille volante

» qui parut il y a quelques années. L'au-  
 » teur mécontent du ballet qui termine le  
 » Devin du village, en propoſoit un au-  
 » tre ; & je me trompe fort, ou ſes idées  
 » ne ſont pas éloignées des vôtres ».

Cela peut être.

« Un exemple acheveroit de m'éclairer » :

Un exemple ? Oui. On peut en imagi-  
 ner un, & je vais y rêver.

Nous fîmes quelques tours-d'allées ſans  
 mot dire ; Dorval révoit à ſon exemple de  
 la danſe, & moi je repaſſois dans mon  
 eſprit quelques-unes de ſes idées. Voici à-  
 peu-près l'exemple qu'il me donna. Il eſt  
 commun, me dit-il ; mais j'y appliquerai  
 mes idées auſſi facilement que ſ'il étoit  
 plus voiſin de la nature & plus piquant.

*Sujet.* Un petit payſan & une jeune pay-  
 ſanne reviennent des champs ſur le ſoir.  
 Ils ſe rencontrent dans un boſquet voiſin  
 de leur hameau ; & ils ſe propoſent de ré-  
 pérer une danſe qu'ils doivent exécuter en-  
 ſemble le dimanche prochain ſous le grand  
 orme.

## A C T E P R E M I E R.

*Scene premiere.* Leur premier mouvement est d'une surprise agréable. Ils se témoignent cette surprise par une *pantomime*.

Ils s'approchent. Ils se saluent. Le petit payfan propose à la jeune paysanne de répéter leur leçon. Elle lui répond qu'il est tard, qu'elle craint d'être grondée. Il la presse. Elle accepte. Ils posent à terre les instrumens de leurs travaux. Voilà un *récitatif*: Les pas marchés & la pantomime non mesurée font le *récitatif* de la danse. Ils répètent leur danse. Ils se recordent le geste & les pas; ils se reprennent; ils recommencent; ils font mieux; ils s'approuvent; ils se trompent; ils se dépitent; c'est un *récitatif* qui peut être coupé d'une *ariette* de dépit: c'est à l'orchestre à parler. C'est à lui à rendre les discours, à imiter les actions. Le poëte a dicté à l'orchestre ce qu'il doit dire; le musicien l'a écrit; le peintre a imaginé les tableaux; c'est au pantomime à former les pas & les gestes. D'où

vous concevez facilement que si la danse n'est pas écrite comme un poëme ; si le poëte a mal fait le discours ; s'il n'a pas sçu trouver des tableaux agréables ; si le danseur ne fait pas jouer ; si l'orchestre ne fait pas parler , tout est perdu.

*Scene II.* Tandis qu'ils sont occupés à s'instruire , on entend des sons effrayans. Nos enfans en sont troublés. Ils s'arrêtent. Ils écoutent. Le bruit cesse. Ils se rassurent. Ils continuent. Ils sont interrompus & troublés derechef par les mêmes sons. C'est un *récitatif* mêlé d'un peu de *chant*. Il est suivi d'une pantomime de la jeune payfanne qui veut se sauver , & du jeune payfan qui la retient. Il dit ses raisons. Elle ne veut pas les entendre ; & il se fait entre eux un *duo* fort vif.

Ce *duo* a été précédé d'un bout de *récitatif* composé des petits gestes du visage, du corps & des mains de ces enfans , qui se montroient l'endroit d'où le bruit est venu.

La jeune payfanne s'est laissé persuader ; & ils étoient en fort bon train de répéter leur danse, lorsque deux paysans plus âgés,

déguisés d'une manière effrayante & comique, s'avancent à pas lents.

*Scene III.* Ces paysans déguisés exécutent au bruit d'une symphonie sourde ; toute l'action qui peut épouvanter des enfans. Leur approche est un *récitatif*. Leur discours, un *duo*. Les enfans s'effrayent. Ils tremblent de tous leurs membres. Leur effroi augmente à mesure que les spectres approchent. Alors ils font tous leurs efforts pour s'échapper. Ils sont retenus, poursuivis ; & les paysans déguisés & les enfans effrayés forment un *quatuor* fort vif, qui finit par l'évasion des enfans.

*Scene IV.* Alors les spectres ôtent leurs masques. Ils se mettent à rire. Ils font toute la pantomime qui convient à des scélérats enchantés du tour qu'ils ont joué ; ils s'en félicitent par un *duo*, & ils se retirent.

## A C T E   S E C O N D.

*Scene I.* Le petit paysan & la jeune paysanne avoient laissé sur la scène leur panier & leur houlette ; ils viennent les reprendre. Le paysan le premier. Il mon-

tre d'abord le bout du nez. Il fait un pas en-avant. Il recule. Il écoute. Il examine. Il avance un peu plus. Il recule encore. Il s'enhardit peu-à-peu. Il va à droite & à gauche. Il ne craint plus. Ce monologue est un *récitatif obligé*.

*Scène II.* La jeune paysanne arrive ; mais elle se tient éloignée. Le petit paysan a beau l'inviter , elle ne veut point approcher. Il se jette à ses genoux. Il veut lui baiser la main. *Et les esprits ?* lui dit-elle. « Ils n'y sont plus, Ils n'y sont plus ». C'est encore du *récitatif*. Mais il est suivi d'un *duo* dans lequel le petit paysan lui marque son desir de la maniere la plus passionnée ; & la jeune paysanne se laisse engager peu-à-peu à rentrer sur la scene, & à reprendre. Ce *duo* est interrompu par des mouvemens de frayeur. Il ne se fait point de bruit ; mais ils croient en entendre. Ils s'arrêtent. Ils écoutent. Ils se rassurent, & continuent le *duo*.

Mais pour cette fois-ci , ce n'est point une erreur. Les sons effrayans ont recom-

mencé ; la jeune payfanne a couru à fa panetiere & à fa houlette ; le petit payfan en a fait autant.

• Ils veulent s'enfuir.

*Scene III.* Mais ils font investis par une foule de fantômes qui leur coupent chemin de tous côtés. Ils se meuvent entre ces fantômes. Ils cherchent une échappée. Ils n'en trouvent point. Et vous concevez bien que c'est un *chœur* que cela.

• Au moment où leur consternation est la plus grande , les fantômes ôtent leurs masques , & laissent voir au petit payfan & à la jeune payfanne des visages amis. La naïveté de leur étonnement forme un tableau très-agréable. Ils prennent chacun un masque. Ils le considerent. Ils le comparent au visage. La jeune payfanne a un masque hideux d'homme , le petit payfan , un masque hideux de femme. Ils mettent ces masques. Ils se regardent. Ils se font des mines ; & ce récitatif est suivi d'un *chœur* général. Le petit payfan & la petite payfanne se font à-travers ce *chœur* mille



niches enfantines , & la piece finit avec le chœur.

« J'ai entendu parler d'un spectacle dans ce genre , comme de la chose la plus par- faite qu'on pût imaginer ».

Vous voulez dire la troupe de Nicolini.

« Précisément ».

Je ne l'ai jamais vûe. Eh bien , croyez- vous encore que le siecle passé n'a plus rien laissé à faire à celui-ci ?

La tragédie domestique & bourgeoise à créer.

Le genre sérieux à perfectionner.

Les conditions de l'homme à substituer aux caractères , peut- être dans tous les genres.

La pantomime à lier étroitement avec l'action dramatique.

La scene à changer , & les tableaux à substituer aux coups de théâtre. Source nouvelle d'invention pour le poëte , & d'étude pour le comédien. Car que sert au poëte d'imaginer des tableaux , si le co-

médien demeure attaché à sa disposition symétrique & à son action compassée.

La tragédie réelle à introduire sur le théâtre lyrique.

Enfin la danse à réduire sous la forme d'un véritable poëme, à écrire, & à séparer de tout autre art d'imitation.

« Quelle tragédie voudriez-vous établir sur la scène lyrique » ?

L'ancienne.

« Pourquoi pas, la tragédie domestique » ?

C'est que la tragédie, & en général toute composition destinée pour la scène lyrique, doit être mesurée ; & que la tragédie domestique me semble exclure la versification.

« Mais croyez-vous que ce genre four-  
 » nît au musicien toute la ressource conve-  
 » nable à son art ? Chaque art a ses avan-  
 » tages. Il semble qu'il en soit d'eux, com-  
 » me des sens. Les sens ne sont tous qu'un  
 » toucher ; tous les Arts qu'une imitation.  
 » Mais chaque sens touche, & chaque art

« imité , d'une manière qui lui est propre » :

Il y a en musique deux styles , l'un simple , & l'autre figuré. Qu'aurez-vous à dire , si je vous montre , sans sortir de mes poètes dramatiques , des morceaux sur lesquels le musicien peut déployer à son choix toute l'énergie de l'un ou toute la richesse de l'autre ? Quand je dis *le musicien* , j'entends l'homme qui a le génie de son art ; c'est un autre que celui qui ne fait qu'enfiler des modulations & combiner des notes.

« Dorval , un de ces morceaux , s'il vous plaît » ?

Très-volontiers. On dit que Lulli même avoit remarqué celui que je vais vous citer. Ce qui prouveroit peut-être qu'il n'a manqué à cet artiste que des poèmes d'un autre genre , & qu'il se sentoît un génie capable des plus grandes choses.

Clytemnestre à qui l'on vient d'arracher sa fille pour l'immoler , voit le couteau du sacrificateur levé sur son sein , son sang qui coule , un prêtre qui consulte les dieux dans son cœur palpitant. Troublée de ces images , elle s'écrie :

*O mere infortunée!*

*De festons odieux ma fille couronnée,  
Tend la gorge aux couteaux par son père  
apprêtés.*

*Calcas va dans son sang. . . . Barbares,  
arrêtez;*

*C'est le pur sang du dieu qui lance le ton-  
nerre.*

*J'entends gronder la foudre & sens trembler  
la terre.*

*Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ces  
coups.*

Je ne connois ni dans Quinault ni dans aucun poëte des vers plus lyriques, ni de situation plus propre à l'imitation musicale. L'état de Clytemnestre doit arracher de ses entrailles le cri de la nature; & le musicien le portera à mes oreilles, dans toutes ses nuances.

• S'il compose ce morceau dans le style simple, il se remplira de la douleur, du desespoir de Clytemnestre; il ne commencera à travailler que quand il se sentira pressé par les images terribles qui obsédoient Clytemnestre. Le beau sujet pour un réci-  
tatif

tatif obligé, que les premiers vers. Comme on en peut couper les différentes phrases par une ritournelle plaintive. *O ciel!* *O mère infortunée!* premier jour pour la ritournelle. *De festons odieux ma fille couronnée.* second jour. *Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés.* troisième jour. *Par son père.* quatrième jour. *Cela va dans son sang.* cinquième jour. . . Quels caractères ne peut-on pas donner à cette symphonie? Il me semble que je l'entends. Elle me peint la plainte, la douleur, l'effroi, l'horreur, et la fureur. L'air commence à *Barbares, arrêtez.* Que le musicien me déclame ce *barbares, ce arrêtez,* en tant de manières qu'il voudra, il fera d'une fécondité bien surprenante, et ces mots ne sont pas pour lui une source mépuisable de mélodies. . .

*Vivez donc, Barbares, barbares, arrêtez, arrêtez, c'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre. c'est le sang. c'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre. . . Ce dieu*

*vous voit . . . vous entend . . . vous menace, barbares . . . arrêtez ! . . . J'entends gronder la foudre . . . je sens trembler la terre . . . arrêtez . . . Un dieu, un dieu vengeur fait sentir ces coups . . . arrêtez, barbares . . . Mais rien ne les arrête . . . Ah, ma fille ! . . . ah, mère infortunée ! . . . Je la vois . . . je vois couler son sang . . . elle meurt . . . ah, barbares ! ô ciel ! . . . Quelle variété de sentimens & d'images ?*

Qu'on abandonne ces vers à Mademoiselle Duméni ; voilà, où je me trompe fort, le désordre qu'elle y répandra ; voilà les sentimens qui se succéderont dans son ame. Voilà ce que son génie lui suggétera, & c'est sa déclamation que le musicien doit imaginer & écrire. Qu'on en fasse l'expérience, & l'on verra la nature ramener l'actrice & le musicien sur les mêmes idées.

Mais le musicien prend-il le style figuré ? autre déclamation ; autres idées ; autre mélodie. Il fera exécuter par la voix, ce que l'autre a réservé pour l'instrument.

Il fera gronder la foudre. Il la lancera. Il la fera tomber en éclats. Il me montrera Clytemnestre effrayant les meurtriers de sa fille , par l'image du dieu dont ils vont répandre le sang. Il portera cette image à mon imagination déjà ébranlée par le pathétique de la poésie & de la situation , avec le plus de vérité & de force qu'il lui sera possible. Le premier s'étoit entièrement occupé des accents de Clytemnestre ; celui-ci s'occupe un peu de son expression. Ce n'est plus la mere d'Iphigénie que j'entends. C'est la foudre qui gronde ; c'est la terre qui tremble ; c'est l'air qui retentit de bruits effrayans.

Un troisieme tentera la réunion des avantages des deux styles. Il saisira le cri de la nature , lorsqu'il se produit violent & inarticulé , & il en fera la base de sa mélodie. C'est sur les cordes de cette mélodie qu'il fera gronder la foudre , & qu'il lancera le tonnerre. Il entreprendra peut-être de montrer le dieu vengeur ; mais il fera sortir à-travers les différens traits de cette

peinture, les cris d'une mère éplorée.

Mais quelque prodigieux génie que puisse avoir cet artiste, il n'atteindra point un de ces buts, sans s'écarter de l'autre. Tout ce qu'il accordera à des tableaux sera perdu pour le pathétique. Le tout produira plus d'effet sur les oreilles, moins sur l'ame. Ce compositeur fera plus admiré des artistes, moins des gens de goût.

Et ne croyez pas que ce soient ces mots parasites du style lyrique, *lancer . . . gronder . . . trembler . . .* qui fassent le pathétique de ce morceau? c'est la passion dont il est animé. Et si le musicien négligeant le cri de la passion, s'amusoit à combiner des sons à la faveur de ces mots, le poëte lui auroit tendu un cruel piège. Est-ce sur les idées, *lance, gronde, tremble*, ou sur celles-ci, *barbares . . . arrêtez . . . c'est le sang . . . c'est le pur sang d'un dieu . . . d'un dieu vengeur . . .* que la véritable déclamation appuiera?

Mais voici un autre morceau dans lequel ce musicien ne montrera pas moins



de génie, s'il en a; & où il n'y a ni lance,  
ni victoire, ni tonnerre, ni vol, ni gloire,  
ni aucune de ces expressions qui feront le  
tourment d'un poëte, tant qu'elles feront  
l'unique & pauvre ressource du musicien.

CHŒUR RÉCITATIF OBLIGÉ.

*Un prêtre environné d'une foule cruelle...  
Portera sur ma fille... (sur ma fille!)...  
une main criminelle...  
Déclarera son sein... & d'un œil curieux...  
Dans son cœur palpitant... consultera les  
dieux...*

*Et moi qui l'amenai triomphante... ado-  
rée!*

*Je m'en retournerai... seule... & déses-  
pérée...*

*Je venrai les chemins encor tout parfumés  
Des fleurs, dont sous ses pas on les avoit  
semés.*

AIR.

*Non, je ne l'aurai point amenée au sup-  
plice...*

*Ou vous ferez aux Grecs un double sacri-  
fice.*

*Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher.  
De mes bras tout sanglans il faudra l'ar-  
racher.*

*Aussi barbare époux , qu'impitoyable pere ,  
Venez , si vous l'osez , la ravir à sa mere.*

Non , je ne l'aurai point amenée au sup-  
plice . . . Non . . . ni crainte , ni respect  
ne m'en peut détacher . . . Non . . . bar-  
bare époux . . . impitoyable pere . . . ve-  
nez la ravir à sa mere . . . venez , si vous  
l'osez . . . Voilà les idées principales qui  
occupoient l'ame de Clytemnestre , & qui  
occuperont le génie du musicien.

Voilà mes idées , je vous les commu-  
nique d'autant plus volontiers , que si elles  
ne sont jamais d'une utilité bien réelle , il  
est impossible qu'elles nuisent , s'il est vrai ,  
comme le prétend un des premiers hom-  
mes de la nation , que presque tous les  
genres de Littérature soient épuisés , &  
qu'il ne reste plus rien de grand à exéc-  
uter , même pour un homme de génie.

C'est aux autres à décider si cette espe-

ce de poétique que vous m'avez arrachée, contient quelques vûes solides , ou n'est qu'un tissu de chimeres. J'en croirois volontiers M. de Voltaire ; mais ce seroit à la condition qu'il appuieroit ses jugemens de quelques raisons qui nous éclairassent. S'il y avoit sur la terre une autorité infail-  
lible que je reconnusse , ce seroit la sienne.

« On peut, si vous voulez , lui commu-  
» niquer vos idées ».

J'y consens. L'éloge d'un homme ha-  
bile & sincere peut me plaire ; sa critique,  
quelqu'amere qu'elle soit , ne peut m'af-  
fliger. J'ai commencé il y a long-tems à  
chercher mon bonheur dans un objet qui  
fût plus solide , & qui dépendît plus de  
moi que la gloire littéraire. Dorval mour-  
ra content , s'il peut mériter qu'on dise de  
lui , quand il ne sera plus : *« Son pere qui  
» étoit si honnête homme ne fut pourtant pas  
» plus honnête homme que lui ».*

« Mais si vous regardiez le bon ou le  
» mauvais succès d'un ouvrage presque  
» d'un œil indifférent , quelle répugnance

» pourriez-vous avoir à publier le vôtre » d  
 Aucune. Il y en a déjà tant de copies  
 Constance n'en a refusé à personne. Ce-  
 pendant je ne voudrois pas qu'on présen-  
 tât ma Pièce aux Comédiens.

« Pourquoi ? »

Il est incertain qu'elle fût acceptée. Il  
 l'est beaucoup plus encore qu'elle réussit.  
 Une Pièce qui tombe ne se lit guère. En  
 voulant étendre l'utilité de celle-ci, on ris-  
 queroit de l'en priver tout-à-fait.

« Voyez cependant . . . Il est un grand  
 » Prince qui connoît toute l'importance du  
 » genre dramatique ; & qui s'intéresse au  
 » progrès du goût national \* . On pour-  
 » roit le solliciter . . . Obtenir . . . »

Je le crois, mais réservons sa protection  
 pour le *pere de famille*. Il ne nous la refu-  
 sera pas sans doute, lui qui a montré avec  
 tant de courage combien il l'étoit . . . Ce  
 sujet me tourmente, & je sens qu'il faudra  
 que tôt ou tard je me délivre de cette  
 fantaisie ; car c'en est une comme il en

\* Monseigneur le Duc d'Orléans.

vient à tout homme qui vit dans la solitude . . . Le beau sujet que le père de famille ! . . . C'est la vocation générale de tous les hommes . . . Nos enfans sont la source de nos plus grands plaisirs & de nos plus grandes peines . . . Ce sujet tiendra mes yeux sans cesse attachés sur mon père . . . Mon père ! . . . J'acheverai de peindre le bon Lyfimond . . . Je m'instruirai moi-même . . . Si j'ai des enfans, je ne serai pas fâché d'avoir pris avec eux des engagements . . .

« Et dans quel genre le père de famille le » ?

« J'y ai pensé ; & il me semble que la pensée de ce sujet n'est pas la même que celle du Fils Naturel. Le Fils Naturel a des nuances de la tragédie ; le père de famille prendra une teinte comique.

« Seriez-vous assez avancé pour savoir cela » ?

« Oui . . . retournez à Paris . . . Publiez le septième volume de l'Encyclopédie . . . Venez vous reposer ici . . . & comptez que

le pere de famille ne se fera point , ou qu'il  
 fera fait avant la fin de vos vacances . . .  
 Mais à-propos on dit que vous partez  
 bien-tôt.

« Après demain ».

Comment , après demain ?

« Oui ».

Cela est un peu brusque . . . Cependant  
 arrangez-vous comme il vous plaira . . .  
 il faut absolument que vous fassiez con-  
 noissance avec Constance , Clairville , &  
 Rosalie . . . Seriez-vous homme à venir ce  
 soir demander à souper à Clairville ?

Dorval vit que je consentois , & nous  
 reprîmes aussi-tôt le chemin de la maison.  
 Quel accueil ne fit-on pas à un homme  
 présenté par Dorval ? En un moment je  
 fus de la famille. On parla devant & après  
 le souper Gouvernement , Religion , Poli-  
 tique , Belles-Lettres , Philosophie ; mais  
 quelle que fût la diversité des sujets , je  
 reconnus toujours le caractère que Dorval  
 avoit donné à chacun de ses personnages.  
 Il avoit le ton de la mélancolie ; Constan-

(299)

ce, le ton de la raison ; Rosalie, celui de  
l'ingénuité ; Clairville, celui de la passion ;  
moi, celui de la bonhomme.

*F I N.*

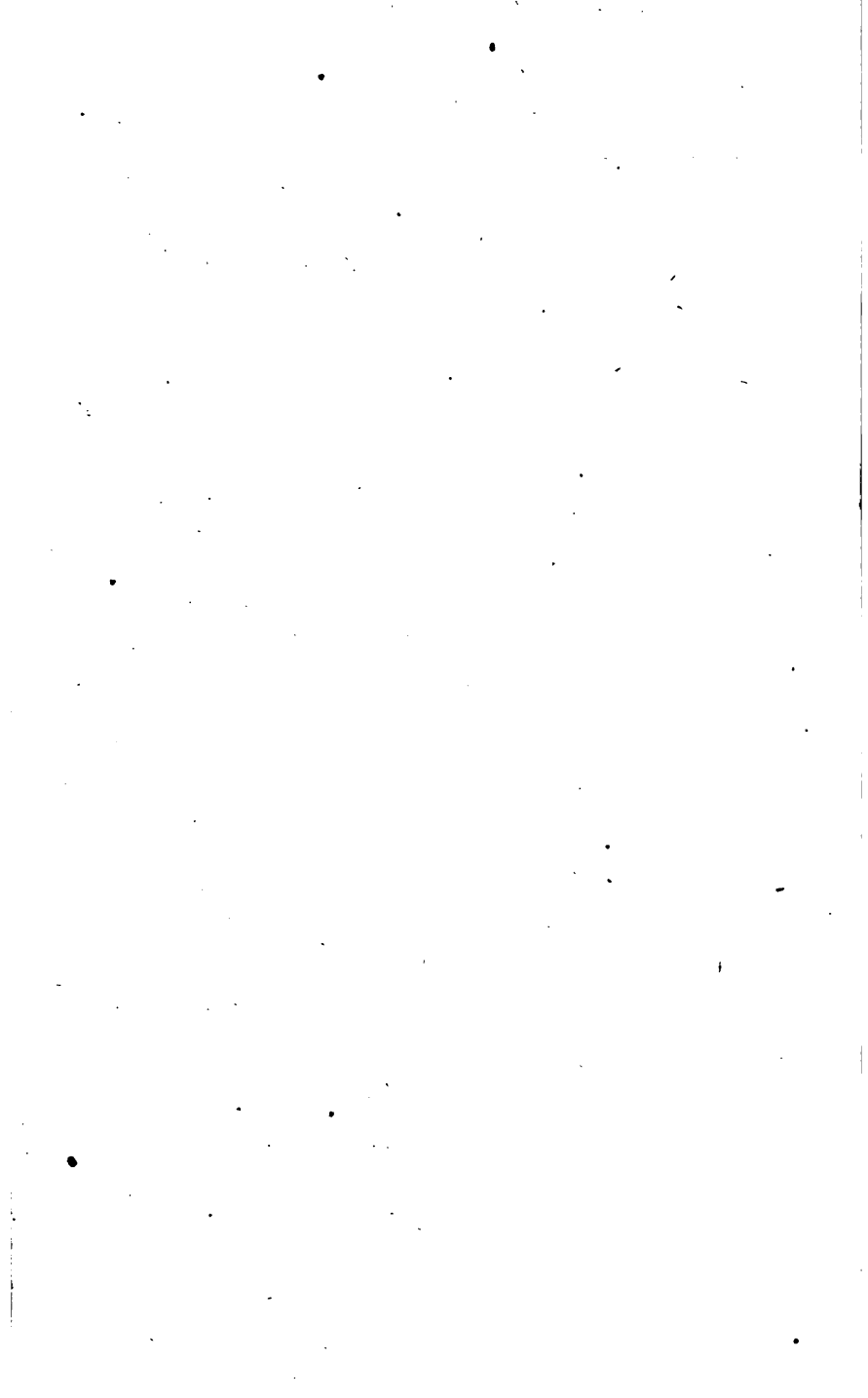
(22)

and the other side of the road  
the ground is very low  
and the water is very shallow

111







St for Finch Fund

6/6 (University &  
International Brokers  
5000 Street).

Collected perfect.

(? High cancel)

L.F.P.

29.2.40





